UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

85ny

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR

SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION MISE EN ORDRE ET ANNOTÉE

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES

1889

16403
5/10/9
6
PQ
1965
H1
1994
c.1

AVANT-PROPOS

Un arrêt de la cour d'appel de Paris, à la date du 29 mars 1878, arrêt fortement motivé, a prononcé que les œuvres d'André Chénier sont dans le domaine public depuis 1863. MM. Garnier frères, libraires-éditeurs, résolurent de profiter de la déclaration judiciaire et d'insérer ces Œuvres dans leurs collections. Le recueil des *Poésies* d'André Chénier se trouvait précisément à reconstituer. M. Gabriel de Chénier, neveu du poète, dans une édition donnée à la librairie Alph. Lemerre en 1874, a, d'après les manuscrits dont il était possesseur, accru de près du double ce que l'on connaissait de l'œuvre poétique d'André Chénier.

Cette édition annulait par cela même toutes les éditions antérieures. Mais, d'autre part, M. Gabriel de Chénier ayant passé sa longue existence dans des travaux qui ne le préparaient point suffisamment à une publication de cette sorte, n'y apporta pas toute l'expérience spéciale qu'elle eût réclamée. C'est ce que M. Becq de Fouquières, dans un volume publié *ad hoc* (*Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*) a fait ressortir avec beaucoup de sagacité, non toute fois sans un peu d'acrimonie. M. Gabriel de Chénier, en livrant ainsi à la publicité l'œuvre entière de son oncle, jusque dans ses moindres *reliquia*, avait rendu

un grand service aux lettres françaises, et tous les admirateurs du poète devaient lui en savoir gré.

Ainsi, en même temps qu'il était reconnu licite à tout le monde (et cela depuis quinze ans) de mettre au jour les poésies d'André Chénier, l'œuvre du poète était en quelque sorte (c'est M. Becq de Fouquières qui le dit) « rentrée dans le chaos » ; le monument était à reconstruire avec l'ensemble des matériaux maintenant livrés au public. C'est ce que MM. Garnier frères me décidèrent à entreprendre sous une double forme, d'une part dans une édition de luxe, commentée, riche d'études accessoires, destinée à prendre place dans la *Collection des chefs-d'œuvre de la Littérature française*, et d'autre part dans une édition plus sobre, capable de contenter l'esprit des lecteurs sans le surcharger, et visant à devenir pour le public ce que fut longtemps l'édition de Henri de Latouche. C'est celle-ci que nous faisons paraître aujourd'hui.

Elle est précédée d'une courte biographie d'André Chénier, retraçant les faits connus de l'existence du poète tels qu'ils ont été déterminés exactement par les recherches dont il a été le plus récemment l'objet. Viennent ensuite les belles études publiées sur André Chénier par M. Sainte-Beuve en 1839 et en 1851.

Elle est suivie d'un appendice contenant les vers de la jeunesse d'André Chénier; les vers latins, grecs, italiens, composés en Angleterre; et quelques pièces adressées par les contemporains au poète qui avait su leur donner déjà une si haute opinion de son talent. Une notice bibliographique qui la termine indique par quels progrès constants, depuis bientôt un

siècle, ces poésies se sont divulguées. En tête de chaque morceau nous avons soin, du reste, de désigner, dans une première note, la date et l'édition où il a paru pour la première fois, de sorte que le lecteur peut se rendre compte des alluvions successives, si l'on nous passe l'expression, qui ont formé l'œuvre actuelle.

Nous avons autant que possible conservé l'ordre dans lequel on est accoutumé de trouver ces poésies, celui qu'offraient les premières éditions, et que M. Gabriel de Chénier a lui-même suivi. Nous évitons ainsi l'inconvénient de déconcerter et de dépayser le lecteur sans grande utilité. Dans la partie nouvelle, composée surtout de canevas, d'esquisses, de fragments souvent très-courts, nous n'avons pas essayé d'établir des catégories rigoureuses, soit d'après l'état des pièces : pièces terminées, pièces non terminées, débuts, conclusions, etc., soit d'après la nature du sujet : les mœurs, les usages, les animaux, les arbres, les fleurs ; ou, du moins, nous ne nous sommes servi de ce moyen de classement que pour rattacher les uns aux autres quelques vers isolés. En voulant être trop méthodique, on dénaturerait, croyons-nous, cette production ébauchée au caprice de l'inspiration et des lectures. Il suffit que le lecteur passe d'un fragment à un autre par une association d'idées assez facile et ne soit pas trop cahoté.

Nous avons, dans cette édition, élagué quelques brouillons trop informes, quelques variantes insignifiantes, quelques notes de lecture formant broussailles, qui ne sauraient avoir d'intérêt que pour des

Chéniéristes fervents, et qui seraient capables de rebuter, au contraire, beaucoup de lecteurs. Nous n'avons pas voulu non plus répéter scrupuleusement tout ce qu'a dit M. Sainte-Beuve, dans l'étude que nous reproduisons plus loin. Mais nous avons été dominé, nous l'avouons, bien moins par la crainte de fatiguer l'attention que par celle d'omettre rien qui puisse exciter le plus léger regret.

L'*Examen critique* de M. Becq de Fouquières, qui témoigne d'une connaissance si intime et si approfondie du poète, nous a été grandement utile; nous avons tenu compte de la plupart de ses remarques. Nous ne savons si nous serions parvenu à résoudre les quelques problèmes, à trouver le mot des quelques énigmes que présentait l'œuvre d'André Chénier telle que l'a donnée le dernier éditeur ; mais M. Becq de Fouquières avait éclairci presque toutes les difficultés, il nous fournissait les solutions les plus satisfaisantes, et nous n'avions d'autre parti à prendre que celui de les accepter.

On trouvera en tête du volume des œuvres en prose divers autres renseignements et documents qui seront là mieux à leur place.

LOUIS MOLAND

NOTICE BIOGRAPHIQUE

André de Chénier naquit à Constantinople le 30 octobre 1762. Sa mère était Grecque, originaire de l'île de Chypre, de la famille Santi l'Homaka, qui descendait, dit-on, des Lusignan.

Louis de Chénier, le père, consul général de France, revint à Paris, avec sa femme et ses enfants, à la fin de 1765. Il fut ensuite chargé d'affaires auprès de l'empereur du Maroc; mais il y alla seul, laissant sa femme et ses enfants à Paris, et il en revint vers 1784. André avait trois frères, deux plus âgés que lui: Constantin-Xavier, et Louis-Sauveur, un plus jeune, Marie-Joseph, et une sœur qui épousa le comte Latour de Saint-Igest.

Un seul fait de l'enfance d'André merite d'être relevé ici, parce qu'il a laissé une trace dans ses œuvres: vers huit ans, il alla passer quelques mois dans le Bas-Languedoc chez une tante. Il avait conservé le souvenir d'une fontaine proche de la ville de Limoux; plus tard il se proposait d'arranger quelque part une fontaine de la même manière, avec des statues et des inscriptions. On trouvera ce souvenir d'enfance dans les mélanges en prose.

Vers 1773, il fut mis avec ses frères au collége de Navarre. Il remporta le premier prix de discours français au concours général de 1778. C'est pendant ses années de collége qu'il se lia particulièrement avec

les Trudaine et les de Pange qui restèrent ses plus intimes amis.

Il sortit du collége en 1781. Déjà il cultivait la poésie. Le 23 avril 1782, avant d'aller à l'opéra, il écrivit une pièce de quatre-vingt-dix vers et la fit suivre de quelques notes critiques[1]. Par la suite il remania cette pièce avec une grande supériorité.

Déjà aussi il avait ressenti les atteintes de la maladie (la gravelle) dont il souffrit toujours et dont il se plaignit souvent dans ses vers.

Il fut attaché, cette même année, en qualité de cadet-gentilhomme au régiment d'infanterie d'Augoumois, et envoyé en garnison à Strasbourg. Il y poursuivit ses études poétiques, et s'y lia avec le marquis de Brazais, capitaine au régiment de Dauphin-Cavalerie, qui avait les mêmes goûts que lui.

Avant le départ d'André pour Strasbourg, le poète Ecouchard Le Brun, Le Brun-Pindare, déjà âgé de cinquante-trois ans, lui avait adressé l'épître qui est reproduite dans l'Appendice à la fin du tome second des poésies. André lui répondit par le morceau qui est dans les Elégies[2], et par l'épître à Le Brun et au marquis de Brazais.

Au bout de six mois, fatigué de la vie de garnison, il quittait le régiment. Il revint à Paris où il retrouva de brillantes relations. On cite parmi les personnes distinguées qu'il voyait soit chez lui, soit chez les Trudaine et les de Pange : Lavoisier, Palissot, Suard, David le peintre, Lesueur le musicien, Vigée,

1. Page 213.
2. Page 238.

Brunck (le savant éditeur des *Analecta*), Malesherbes, le chevalier de La Luzerne, le poète polonais Niemcewicz, Grimod de La Reynière, etc.

Il partit pour la Suisse et pour l'Italie avec les frères Trudaine. Ils devaient aller en Grèce, en Orient; on devait rester deux ans absent, mais au bout d'une année, vers la fin de 1784 ou dans les premiers mois de 1785, on revint sans avoir dépassé les frontières italiennes.

Les années 1785, 1786, 1787 furent des années d'étude et de production poétique, de plaisirs aussi. Il dit dans un de ses ouvrages en prose où il traite de de la perfection et de la décadence des lettres : « Choqué de voir les lettres si prosternées et le genre humain ne pas songer à relever sa tête, je me livrai souvent aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse; mais toujours dominé par l'amour de la poésie, des lettres et de l'étude, souvent chagrin et découragé par la fortune et par moi-même, toujours soutenu par mes amis, je sentis au moins dans moi que mes vers et ma prose, goûtés ou non, seraient mis au rang du petit nombre d'ouvrages qu'aucune bassesse n'a flétris. »

Parmi les monuments de ces années heureuses pour le poète, M. Gabriel de Chénier cite quelques vers espagnols du chevalier de Florian, au bas desquels André a écrit : « Ces vers du chevalier de Florian m'ont été donnés par lui, hier mardi, 7 février 1786, après dîner chez le marquis de Moriolles. »

Il donne aussi un fragment de poésie française adressée à miss Cosway par le poète polonais Niem-

cewicz, avec cette souscription: « Niemcewicz sera toujours l'ami de Saint-André. » On appelait notre poète Chénier de Saint-André, ou Saint-André tout court, pour le distinguer de ses frères.

Le chevalier, devenu ensuite marquis de La Luzerne, fut nommé ambassadeur en Angleterre à la fin de 1787; André lui fut attaché en qualité de secrétaire particulier, et se rendit à Londres le 6 décembre, comme l'atteste la petite pièce :

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile, etc.,

insérée dans les Poésies diverses.

Du mois de février 1788, nous avons une lettre de Marie-Joseph Chénier à son frère à Londres, qu'on trouvera dans les œuvres en prose, ainsi qu'une lettre d'André à Marie-Joseph qui est vraisemblablement de la même année. « Un des grands plaisirs que je puisse avoir, disait Marie-Joseph, est de recevoir de temps en temps de ces beaux vers que vous savez faire. »

Le séjour de Londres ne tarda pas à devenir très-pénible à André. Le fragment :

Sans parents, sans amis, et sans concitoyens, etc.,

recueilli dans les Poésies diverses, témoigne de la situation d'esprit où le jeta bientôt ce séjour.

Des vers grecs et latins en l'honneur d'Actius Sincerus (Sannazar) sont datés de Londres, 31 janvier 1789.

Une boutade tracée en une heure d'ennui et datée

de London, Covent-Garden, Hood's tavern, vendredi, 3 avril 1789, à 7 heures du soir, figure dans les œuvres en prose.

Une épître en vers italiens du poète Alfieri à la date du 29 avril 1789 montre quel cas il faisait du talent de Chénier. Un autre témoignage des relations étroites qui existaient entre le tragique italien et le poète français, c'est la lettre écrite à ce dernier par la comtesse Alfieri, à la date du 5 mai 1790[1].

André Chénier revint bien peu de temps après à Paris, puisque l'*Avis aux Français*, son premier écrit politique, est daté de Passy, le 24 août 1790.

On ne peut négliger de signaler, parmi les documents qui nous restent de ce séjour en Angleterre, des vers grecs sur de belles Anglaises, qui prouvent que les distractions que prenait Chénier dans la nébuleuse Albion n'étaient pas toutes platoniques. Il s'agit de dessins faits d'après nature, car André Chénier cultivait le dessin avec quelque succès.

M. de La Lucerne, dont la santé était fort altérée, ayant été remplacé, André Chénier, qui, du reste, pendant sa mission, avait fait plus d'un voyage en France, revint définitivement à Paris, où les événements se précipitaient. Il demeura chez son père, qui habitait alors une maison de la rue du Sentier, et se fit inscrire à la section de la Fontaine Montmorency, qui devint successivement la section de la Fontaine Montmartre, la section de Molière et de La Fontaine, et enfin la section de Brutus.

1. Et non 1791, rectification due à M. Becq de Fouquières.

De retour à Paris, il ne tarda pas, comme nous venons de le dire, à prendre la parole sur la situation, en publiant, dans les *Mémoires de la Société de 1789* (nº 13), l'*Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, daté de Passy, 24 août 1790. Cet écrit frappa particulièrement le roi Stanislas-Auguste de Pologne, qui envoya une médaille d'or à l'auteur. André Chénier lui répondit, le 18 octobre 1790 (*voyez* la Correspondance).

Une lettre de M. de Chénier père à sa fille, Mme Latour de Saint-Igest, à la date du 14 décembre, indique la situation des esprits dans la famille Chénier, où le père avec André penchait vers les idées modérées, tandis que Mme de Chénier faisait cause commune avec Marie-Joseph plus hardiment révolutionnaire. La politique, il n'en pouvait guère être autrement dans un moment pareil, envahit la vie d'André. Il publia en brochure, à la date du 3 mai 1791, les *Réflexions sur l'esprit de parti*. Il se prononça avec énergie contre la fête donnée aux soldats de Châteauvieux, dont son frère Marie-Joseph Chénier était un des promoteurs. Ce fut le premier brandon de discorde au moins publique jeté entre ces deux poètes par les événements. Un débat plus vif eut lieu entre eux l'année suivante, à propos de la Société des Amis de la Constitution ou des Jacobins, attaquée par l'un, défendue par l'autre. C'est à ce moment qu'André se sépara aussi du peintre David qu'il avait chanté autrefois.

Le 10 août 1792 met hors de lutte André Chénier et tous ceux du même parti. André Chénier s'éloigne de Paris; il va passer quelques jours à Luciennes et à

Saint-Germain. Il voyage en Normandie, il est à Rouen le 12 septembre, puis au Havre. La réputation poétique d'André, quoiqu'il n'eût presque rien mis au jour, était déjà tellement répandue que Wieland, l'auteur d'*Obéron*, demandait à cette date des nouvelles de lui à une Française qui voyageait en Allemagne. On trouvera dans les œuvres en prose la lettre que le poète écrivit à ce sujet à M. Brodelet, le père de la voyageuse en question.

Lors du procès de Louis XVI, André aida-t-il Malesherbes dans la défense du roi, comme l'a dit Châteaubriand? Y eut-il entre eux échange de vues sur le but à atteindre et sur les moyens à employer? Cela est probable, si l'on se tient dans ces derniers termes, mais sans qu'il reste de preuves positives de son intervention. Il ressort des projets manuscrits trouvés dans ses papiers, qu'il conserva jusqu'au dernier moment l'espoir que l'Appel au peuple serait voté par l'Assemblée. Marie-Joseph Chénier vota, comme on sait, la mort du roi.

Après le 21 janvier 1793, André se réfugia à Versailles, protégé peut-être par le nom de Marie-Joseph Chénier, représentant de Seine-et-Oise. Il y habita une petite maison située à l'extrémité de la rue de Satory et qui porte le n° 69 [1]. Il y passa l'année 1793 dans le silence et dans l'étude. Il venait rarement à Paris, allait quelquefois à Luciennes, chez Mme Pourrat qui y demeurait avec ses deux filles, Mme Hocquart

1. Voyez l'*Histoire des rues de Versailles, et de ses places et avenues*, par M. J.-A. Le Roy, deuxième éditio . Versailles, A. Montalant, 1861, 1 vol. in-8, p. 417.

et Mme Laurent Lecoulteux (cette dernière chantée par André sous le nom de Fanny).

Le 17 ventôse an II (7 mars 1794) André Chénier fut arrêté fortuitement. Un nommé Gennot, agent du Comité de sûreté générale, porteur d'un mandat d'arrêt contre M. Pastoret, se présenta chez Mme Piscatory, la belle-mère de M. Pastoret, à Passy, à dix heures moins un quart du soir (M. Pastoret étant absent), y rencontra André Chénier et le mit en état d'arrestation comme suspect. Le lendemain, après interrogatoire, il fut conduit à la prison du Luxembourg, refusé par le concierge, ramené à Gennot qui le fit conduire à Saint-Lazare où il fut incarcéré. L'écrou est du 19 ventôse. André ayant été arrêté en vertu d'un ordre général, le Comité de sûreté générale fit confirmer et maintenir cette arrestation à la date du 7 (ou 18) prairial an II.

Pendant une détention qui dura quatre mois et vingt jours, André Chénier composa la *Jeune captive*, l'ode à son frère, et les iambes. Ces pièces parvenaient successivement à M. de Chénier père, cachées, paraît-il, dans le linge.

Dans les iambes, quelques mots étaient déguisés soit sous une forme grecque, soit d'autre façon, de crainte que ces vers ne tombassent entre les mains de ceux contre qui ils étaient dirigés.

Impliqué dans la fausse conspiration des prisons, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, le 7 thermidor, condamné et exécuté le même jour, à l'âge de trente et un ans. Deux jours plus tard, le gouvernement des terroristes était renversé. L. M.

ETUDE

SUR

ANDRÉ CHÉNIER

PAR

SAINTE-BEUVE

I

Voilà tout à l'heure vingt ans[1] que la première édition d'André Chénier a paru ; depuis ce temps, il semble que tout a été dit sur lui ; sa réputation est faite ; ses œuvres, lues et relues, n'ont pas seulement charmé, elles ont servi de base à des théories plus ou moins ingénieuses ou subtiles, qui elles-mêmes ont déjà subi leur épreuve, qui ont triomphé par un côté vrai et ont été rabattues aux endroits contestables. En fait de raisonnement et d'*esthétique*, nous ne recommencerions donc pas à parler de lui. Mais il se trouve qu'une circonstance favorable nous met à même d'introduire sur son compte la seule nouveauté possible, c'est-à-dire quelque chose de positif.

L'obligeante complaisance et la confiance de son neveu, M. Gabriel de Chénier, nous ont permis de rechercher et de transcrire ce qui nous a paru convenable dans le précieux résidu de manuscrits qu'il possède ; c'est à lui donc que nous devons d'avoir pé-

1. Ces pages ont été écrites en 1839.

nétré à fond dans le cabinet de travail d'André, d'être entré dans cet *atelier du fondeur* dont il nous parle, d'avoir exploré les ébauches du peintre, et d'en pouvoir sauver quelques pages de plus, moins inachevées qu'il n'avait semblé jusqu'ici ; heureux d'apporter à notre tour aujourd'hui un nouveau petit affluent à cette pure gloire !

Et d'abord rendons, réservons au premier éditeur l'honneur et la reconnaissance qui lui sont dus. M. de Latouche, dans son édition de 1819, a fait des manuscrits tout l'usage qui était possible et désirable alors ; en choisissant, en élaguant avec goût, en étant sobre surtout de fragments et d'ébauches, il a agi dans l'intérêt du poète et comme dans son intention, il a servi sa gloire. Depuis lors, dans l'édition de 1833, il a été jugé possible d'introduire de nouvelles petites pièces, de simples restes qui avaient été négligés d'abord : c'est ce genre de travail que nous venons poursuivre, sans croire encore l'épuiser. Il en est un peu avec les manuscrits d'André Chénier comme avec le panier de cerises de Mme de Sévigné : on prend d'abord les plus belles, puis les meilleures restantes, puis les meilleures encore, puis toutes.

La partie la plus riche et la plus originale des manuscrits porte sur les poèmes inachevés : *Suzanne*, *Hermès*, *l'Amérique*. On a publié dans l'édition de 1833 les morceaux en vers et les canevas en prose du poème de *Suzanne*. Je m'attacherai ici particulièrement au poème d'*Hermès*, le plus philosophique de ceux que méditait André, et celui par lequel il se rattache le plus directement à l'idée de son siècle.

André, par l'ensemble de ses poésies connues, nous apparaît, avant 89, comme le poète surtout de l'art pur et des plaisirs, comme l'homme de la Grèce antique et de l'élégie. Il semblerait qu'avant ce moment d'explosion publique et de danger où il se jeta si généreusement à la lutte, il vécût un peu en dehors des idées, des prédications favorites de son temps, et que, tout en les partageant peut-être pour les résultats et les habitudes, il ne s'en occupât point avec ardeur et préméditation. Ce serait pourtant se tromper beaucoup que de le juger un artiste si désintéressé ; et l'*Hermès* nous le montre aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pourraient l'être Raynal ou Diderot.

La doctrine du XVIIIe siècle était, au fond, le matérialisme, ou le panthéisme, ou encore le naturalisme, comme on voudra l'appeler ; elle a eu ses philosophes, et même ses poètes en prose, Boulanger, Buffon ; elle devait provoquer son Lucrèce. Cela est si vrai, et c'était tellement le mouvement et la pente d'alors de solliciter un tel poète, que, vers 1780 et dans les années qui suivent, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poème sur la nature des choses. Le Brun tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontanes, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement, comme l'attestent deux fragments, dont l'un surtout (tome I de ses Œuvres, p. 381) est d'une réelle beauté. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées comme par celle du pinceau, il était bien digne de produire un vrai poème didactique dans le grand sens.

Mais la Révolution vint; dix années, fin de l'époque, s'écoulèrent brusquement avec ce qu'elles promettaient, et abîmèrent les projets ou les hommes ; les trois *Hermès* manquèrent : la poésie du XVIIIe siècle n'eut pas son Buffon. Delille ne fit que rimer gentiment *les Trois Règnes*.

Toutes les notes et tous les papiers d'André Chénier, relatifs à son *Hermès*, sont marqués en marge d'un delta ; un chiffre, ou l'une des trois premières lettres de l'alphabet grec, indique celui des trois chants auquel se rapporte la note ou le fragment. Le poème devait avoir trois chants, à ce qu'il semble : le premier sur l'origine de la terre, la formation des animaux, de l'homme ; le second sur l'homme en particulier, le mécanisme de ses sens et de son intelligence, ses erreurs depuis l'état sauvage jusqu'à la naissance des sociétés, l'origine des religions ; le troisième sur la société politique, la constitution de la morale et l'invention des sciences. Le tout devait se clore par un exposé du système du monde selon la science la plus avancée.

Voici quelques notes qui se rapportent au projet du premier chant et le caractérisent :

« Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut et est sujet à des changements, des révolutions, des dérangements dans la circulation de son sang. »

« Il faut finir le chant Ier par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant ; et, au printemps, la terre *prægnans;* et,

dans les chaleurs de l'été, toutes les espèces animales et végétales se livrant aux feux de l'amour et transmettant à leur postérité les semences de vie confiées à leurs entrailles. »

Ce magnifique et fécond printemps, alors, dit-il,

Que la terre est nubile et brûle d'être mère,

devait être imité de celui de Virgile au livre II des *Géorgiques : Tum Pater omnipotens*, etc., quand Jupiter,

De sa puissante épouse emplit les vastes flancs.

Ces notes d'André sont toutes semées ainsi de beaux vers tout faits, qui attendent leur place.

C'est là, sans doute, qu'il se proposait de peindre « toutes les espèces à qui la nature ou les plaisirs (*per Veneris res*) ont ouvert les portes de la vie ».

« Traduire quelque part, se dit-il, le *magnum crescendi immissis certamen habenis.* »

Il revient, en plus d'un endroit, sur ce système naturel des atomes, ou, comme il les appelle, des *organes secrets vivants*, dont l'infinité constitue

L'Océan éternel où bouillonne la vie.

« Ces atomes de vie, ces semences premières, sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. Ils passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont

actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal : ils en sont la séve, la force, les sucs nourriciers. Ce végétal est mangé par quelque animal ; alors ils se transforment en sang et en cette substance qui produira un autre animal et qui fait vivre les espèces.... Ou, dans un chêne, ce qu'il y a de plus subtil se rassemble dans le gland.

« Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres corps organisés (car les *organes vivants secrets* meuvent les végétaux, *minéraux*[1] et tout) héritèrent de la quantité d'atomes de vie qui étaient entrés dans la composition de celles qui s'étaient détruites, et se formèrent de leurs débris. »

Qu'une élégie à Camille ou l'ode *à la Jeune Captive* soient plus flatteuses que ces plans de poésie physique, je le crois bien ; mais il ne faut pas moins en reconnaître et en constater la profondeur, la portée poétique aussi. En retournant à Empédocle, André est de plus ici le contemporain et comme le disciple de Lamarck et de Cabanis[2].

Il ne l'est pas moins de Boulanger et de tout son siècle par l'explication qu'il tente de l'origine des religions, au second chant. Il n'en distingue pas même le nom de celui de la superstition pure, et ce qui se

1. C'est peut-être *animaux* qu'il a voulu dire ; mais je copie.

2. Qu'on ne s'étonne pas trop de voir le nom d'André ainsi mêlé à des idées physiologiques. Parmi les physiologistes, il en est un qui, par le brillant de son génie et la rapidité de son destin, fut comme l'André Chénier de la science ; et, dans la liste des jeunes illustres diversement ravis avant l'âge, je dis volontiers : Vauvenargues, Barnave, André Hoche et Bichat.

rapporte à cette partie du poème, dans ses papiers, est volontiers marqué en marge du mot flétrissant (δεισιδαιμονία). Ici l'on a peu à regretter qu'André n'ait pas mené plus loin ses projets ; il n'aurait en rien échappé, malgré toute sa nouveauté de style, au lieu commun d'alentour, et il aurait reproduit, sans trop de variante, le fond de d'Holbach ou de l'*Essai sur les préjugés :*

« Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une éruption de volcan, étaient regardés comme une vengeance céleste.

« L'homme égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jeta dans toutes les superstitions, le feu, les démons... Ainsi le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons, et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère. De là souvent un peuple qui aime à rire ne voit que diable et qu'enfer. »

Il se réservait pourtant de grands et sombres tableaux à retracer : « Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que partout on a appelé les jugements de Dieu, les fers rouges, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes dans tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou telle autre cause !...

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis. »

Mais voici le génie d'expression qui se retrouve : « Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique et religieux, ont souvent été produits par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

Comme on feint qu'au printemps, d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du Zéphire. »

J'abrége les indications sur cette portion de son sujet qu'il aurait aimé à étendre plus qu'il ne convient à nos directions d'idées et à nos désirs d'aujourd'hui; on a peine pourtant, du moment qu'on le peut, à ne pas vouloir pénétrer familièrement dans sa secrète pensée :

« La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages (expliquer cela comme Lucrèce au livre III). C'est ainsi que l'on fit tels et tels dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré. C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poète Lucile, conservée par Lactance (*Inst. div.*, liv. I, chap. XXII) :

Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere et esse homines, sic istic (*pour* isti) omnia ficta
Vera putant [1]...

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès à lui-même, ajoute avec beaucoup de sens,

1. Comme les enfants prennent les statues d'airain au sérieux et croient que ce sont des hommes vivants, ainsi les superstitieux prennent pour vérités toutes les chimères.

que les enfants sont plus excusables que les hommes faits : *Illi enim simulacra homines putant esse, hi Deos*[1]. »

Ce second chant devait renfermer, du ton lugubre d'un Pline l'Ancien, le tableau des premières misères, des égarements et des anarchies de l'humanité commençante. Les déluges, qu'il s'était d'abord proposé de mettre dans le premier chant, auraient sans doute mieux trouvé leur cadre dans celui-ci :

« Peindre les différents déluges qui détruisirent tout... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... l'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvèrent au sommet des montagnes :

Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

(Ovide, *Mét.*, liv. XV.)

La ville d'*Ancyre* fut fondée sur une montagne où l'on trouva une *ancre*. » Il voulait peindre les autels de pierre, alors posés au bord de la mer, et qui se trouvent aujourd'hui au-dessous de son niveau, les mem-

1. Car ils ne prennent ces images que pour des hommes, et les autres les prennent pour des Dieux. — L'opposition entre ces pensées d'André et celles que nous ont laissées Vauvenargues ou Pascal, s'offre naturellement à l'esprit; lui-même il n'est pas sans y avoir songé, et sans s'être posé l'objection. Je trouve cette note encore : « Mais quoi? tant de grands hommes ont cru tout cela... Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir?... Non; mais voici une source d'erreur bien ordinaire : beaucoup d'hommes, invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance, mettent leur gloire, leur piété, à prouver aux autres un système avant de se le prouver à eux-mêmes. Ils disent : Ce système, je ne veux point l'examiner pour moi. Il est vrai, il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que je le

bres des grands animaux primitifs errant au gré des ondes, et leurs os, déposés en amas immenses sur les côtes des continents. Il ne voyait dans les pagodes souterraines, d'après le voyageur Sonnerat, que les habitacles des Septentrionaux qui arrivaient dans le midi et fuyaient, sous terre, les fureurs du soleil. Il eût expliqué, par quelque chose d'analogue peut-être, la base impie de la religion des Éthiopiens et le vœu présumé de son fondateur :

Il croit (aveugle erreur!) que de l'ingratitude
Un peuple tout entier peut se faire une étude,
L'établir pour son culte, et de Dieux bienfaisants
Blasphémer de concert les augustes présents.

A ces époques de tâtonnements et de délires, avant la vraie civilisation trouvée, que de vies humaines en pure perte dépensées! « Que de générations, l'une sur l'autre entassées, dont l'amas

Sur les temps écoulés invisible et flottant
A tracé dans cette onde un sillon d'un instant! »

démontre. — Alors, plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer les sophismes, à tordre et à défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... Et pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi une autre méthode. » Cela est beaucoup moins clair pour nous aujourd'hui que pour André, qui ne voyait Pascal que dans l'atmosphère d'alors, et, pour ainsi dire, à travers Condorcet. — Dans les fragments de mémoires manuscrits de Chénédollé, qui avait beaucoup vécu avec des amis de notre poète, je trouve cette note isolée et sans autre explication: « André Chénier était athée avec délices. »

M. Gabriel de Chénier combat vivement cette allégation de Chénédollé. L. M.

Mais le poète veut sortir de ces ténèbres, il en veut tirer l'humanité. Et ici se serait placée probablement son étude de l'homme, l'analyse des sens et des passions, la connaissance approfondie de notre être, tout le parti enfin qu'en pourront tirer bientôt les habiles et les sages. Dans l'explication du mécanisme de l'esprit humain, gît l'esprit des lois.

André, pour l'analyse des sens, rivalisant avec le livre IV de Lucrèce, eût été le disciple exact de Locke, de Condillac et de Bonnet : ses notes à cet égard, ne laissent aucun doute. Il eût insisté sur les langues, sur les mots : « Rapides Protées, dit-il, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs. »

Mais les beautés d'idées ici se multiplient ; le moraliste profond se déclare et se termine souvent en poète :

« Les mêmes passions générales forment la constitution générale des hommes. Mais les passions, modifiées par la constitution particulière des individus, et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse ou autre, produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille ou la vipère ; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur.

« L'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,

Chacune autour de nous s'ouvre; et de toute part
Nous y pouvons au loin plonger un long regard »

Belle image que celle du philosophe ainsi dans l'ombre, au carrefour du labyrinthe, comprenant tout, immobile. Mais le poète n'est pas immobile longtemps :

« En poursuivant dans toutes les actions humaines les causes que j'y ai assignées, souvent je perds le fil, mais je le retrouve :

Ainsi dans les sentiers d'une forêt naissante
A grands cris élancée, une meute pressante,
Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,
D'un agile chevreuil suit les pas odorants.
L'animal, pour tromper leur course suspendue,
Bondit, s'écarte, fuit, et la trace est perdue.
Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts
Leur narine inquiète interroge les airs,
Par qui bientôt frappés de sa trace nouvelle,
Ils volent à grands cris sur sa route fidèle. »

La pensée suivante, pour le ton, fait songer à Pascal : la brusquerie du début nous représente assez bien André en personne, causant :

L'homme juge toujours les choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête. Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans. Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour. Il crie : Tout est vanité ! — Oui, tout est vain sans doute, et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie, venue malgré toi lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste. »

« La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose naît, meurt et se dissout. Cette particule de terre a été du fumier, elle devient un trône, et, qui plus est, un roi. Le monde est une branloire perpétuelle, dit Montaigne (à cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions, des conquêtes, d'ici, de là...). Les hommes ne font attention à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes : il est pourtant toujours. L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui. Affecté d'une telle manière, il appelle un accident un bien ; affecté de telle autre manière, il l'appellera un mal. La chose est pourtant la même, et rien n'a changé que lui.

Et si le bien existe, il doit seul exister ! »

Je livre ces pensées hardies à la méditation et à la sentence de chacun, sans commentaire. André Chénier rentrerait ici dans le système de l'optimisme de Pope, s'il faisait intervenir Dieu ; mais comme il s'en abstient absolument, il faut convenir que cette morale va plutôt à l'éthique de Spinosa, de même que sa physiologie corpusculaire allait à la philosophie zoologique de Lamarck.

Le poète se proposait de clore le morceau des sens par le développement de cette idée : « Si quelques générations, quelques peuples, donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche que l'âme et le jugement du genre humain tout entier ne soient portés à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc,

quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invicible d'être droit et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus ; cela fournit un autre emblème :

. . . Trahitur pars longa catenæ (*Perse*)[1].
. . . . . Et traîne
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne. »

Le troisième chant devait embrasser la politique et la religion utile qui en dépend, la constitution des sociétés, la civilisation enfin, sous l'influence des illustres sages, des Orphée, des Numa, auxquels le poète assimilait Moïse. Les fragments, déjà imprimés, de l'*Hermès*, se rapportent plus particulièrement à ce chant final : aussi je n'ai que peu à en dire.

« Chaque individu dans l'état sauvage, écrit Chénier, est un tout indépendant ; dans l'état de société, il est partie du tout ; il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids ; mais quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part, et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part, et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers :

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,

1. Satire V : l'image, dans Perse, est celle du chien qui, après de violents efforts, arrache sa chaîne, mais en tire un long bout après lui.

Ne gardent point eux-même une immobile place :
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invicible poids
Les courbe sous le joug d'infatigables lois
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible. »

C'était une bien grande idée à André que de consacrer ainsi ce troisième chant à la description de l'ordre dans la société d'abord, puis à l'exposé de l'ordre dans le système du monde, qui devenait l'idéal réfléchissant et suprême.

Il établit volontiers ses comparaisons d'un ordre à l'autre : « On peut comparer, se dit-il, les âges instruits et savants, qui éclairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des comètes. »

Il se promettait encore de « comparer les premiers hommes civilisés, qui vont civiliser leurs frères sauvages, aux éléphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches ; et par quels moyens ces derniers. » — Hasard charmant ! l'auteur du *Génie du Christianisme*, celui même à qui l'on a dû de connaître d'abord l'étoile poétique d'André et *la Jeune Captive*[1], a rempli comme à plaisir la comparaison désirée, lorsqu'il nous a montré les missionnaires de Paraguay remontant les fleuves en pirogues, avec les nouveaux catéchumènes qui chantaient de saints cantiques :

1. M. de Chateaubriand tenait cette pièce de Mme de Beaumont, sœur de M. de La Luzerne, sous qui André avait été attaché à l'ambassade d'Angleterre : elle-même avait directement connu le poète. — La pièce de *la Jeune Captive* avait été déjà publiée dans *la Décade*, le 20 nivôse an III, moins de six mois après la mort du poète ; mais elle y était restée comme enfouie

« Les néophytes répétaient les airs, dit-il, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. »

Le poète, pour compléter ses tableaux, aurait parlé prophétiquement de la découverte du Nouveau-Monde : « O Destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui... ; mais non, Destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il n'arrive jamais ! » Et il aurait flétri les horreurs qui suivirent la conquête. Il n'aurait pas moins présagé Gama et triomphé avec lui des périls amoncelés que lui opposa en vain

Des derniers Africains le cap noir des Tempêtes!

On a l'épilogue de l'*Hermès* presque achevé : toute la pensée philosophique d'André s'y exhale avec ferveur :

O mon fils, mon *Hermès*, ma plus belle espérance ;
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents;
Confident de ma joie et remède à mes peines;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
Une mère longtemps se cache ses alarmes;
Elle-même à son fils veut attacher ses armes :
Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France. pour toi, que faut-il que j'espère?
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais sans péril, disciple curieux,

Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui! Le mensonge est puissant,
Il règne : dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche :
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche,
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
Tout mensonge qu'il est, ne le fasse pâlir.
Mais la vérité seule est une, est éternelle;
Le mensonge varie, et l'homme trop fidèle
Change avec lui : pour lui les humains sont constants,
Et roulent de mensonge en mensonge flottants...

Ici, il y a une lacune; le canevas en prose y supplée : « Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faîte, et que plusieurs siècles se seront écoulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des erreurs nouvelles...

Le français ne sera dans ce monde nouveau
Qu'une écriture antique et non plus un langage;
Oh! si tu vis encore, alors peut-être un sage,
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes :
Il verra si du moins tes feuilles innocentes
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris,
Qui vont sur toi, sans doute, éclater dans Paris;.

alors, peut-être... on verra si..., et si en écrivant, j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité! »

Ce vers final, qui est toute la devise, un peu fastueuse, de la philosophie du XVIIIe siècle, exprime aussi l'entière inspiration de l'*Hermès*. En somme, on y découvre André sous un jour assez nouveau, ce me semble, et à un degré de passion philosophique et de prosélytisme sérieux auquel rien n'avait dû faire croire, de sa part, jusqu'ici. Mais j'ai hâte d'en revenir à de plus riantes ébauches, et de m'ébattre avec lui, avec le lecteur, comme par le passé, dans sa renommée gracieuse.

Les petits dossiers restants, qui comprennent des plans et des esquisses d'idylles ou d'élégies, pourraient fournir matière à un triage complet ; j'y ai glané rapidement, mais non sans fruit. Ce qu'on y gagne surtout, c'est de ne conserver aucun doute sur la manière de travailler d'André ; c'est d'assister à la suite de ses projets, de ses lectures, et de saisir les moindres fils de la riche trame qu'en tous sens il préparait. Il voulait introduire le génie antique, le génie grec, dans la poésie française, sur des idées ou des sentiments modernes : tel fut son vœu constant, son but réfléchi ; tout l'atteste. *Je veux qu'on imite les anciens*, a-t-il écrit en tête d'un petit fragment du poème d'Oppien sur *la chasse*[1] ; il ne fait pas autre chose ; il se reprend aux anciens de plus haut qu'on n'avait fait sous Racine et Boileau ; il y revient comme un jet d'eau à sa source, et par delà le Louis XIV : sans trop s'en douter, et avec plus de goût, il tente de

1. Page 98.

nouveau l'œuvre de Ronsard [1]. Les *Analecta* de Brunck, qui avaient paru en 1776, et qui contiennent toute la fleur grecque en ce qu'elle a d'exquis, de simple, même de mignard ou de sauvage, devinrent la lecture la plus habituelle d'André ; c'était son livre de chevet et son bréviaire. C'est de là qu'il a tiré sa jolie épigramme traduite d'Évenus de Paros :

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne, etc. [2];

et cette autre épigramme d'Anyté :

O sauterelle, à toi rossignol des fougères, etc. [3],

qu'il imite en même temps d'Argentarius. La petite épitaphe qui commence par ce vers :

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde, etc. [4],

est traduite de Léonidas de Tarente. En comparant et en suivant de près ce qu'il rend avec fidélité, ce qu'il élude, ce qu'il rachète, on voit combien il était pénétré de ces grâces. Ses papiers sont couverts de projets d'imitations semblables. En lisant une épigramme de Platon sur Pan qui joue de la flûte, il en remarque le dernier vers où il est question des *Nym-*

1 M. Patin, dans sa leçon d'ouverture publiée le 16 décembre 1838 *Revue de Paris)*, a rapproché exactement la tentative de Chénier de l'œuvre d'Horace chez les Latins.

2. Page 85.

3. Page 100.

4. Page 84.

phes hydriades ; je ne connaissais pas encore ces nymphes, se dit-il ; et on sent qu'il se propose de ne pas s'en tenir là avec elles. Il copie de sa main une épigramme de Myro la Byzantine, qu'il trouve charmante, adressée aux *Nymphes hamadryades* par un certain Cléonyme, qui leur dédie des statues dans un lieu planté de pins. Ainsi il va quêtant partout son butin choisi. Tantôt, ce sont deux vers d'une petite idylle de Méléagre sur le printemps :

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle[1] ;

tantôt, c'est un seul vers de Bion (épithalame d'Achille et de Déidamie) :

Et les baisers secrets et les lits clandestins ;

il les traduit exactement et se promet bien de les enchâsser quelque part un jour[2]. Il guettait de l'œil, comme une tendre proie, les excellents vers de Denys le Géographe, où celui-ci peint les femmes de Lydie dans leurs danses en l'honneur de Bacchus, et les jeunes filles qui sautent et bondissent *comme des faons nouvellement allaités*,

. . . Lacet mero mentes perculsa novellas,

1. Page 145.

2. A mesure qu'il en augmente son trésor, il n'est pas toujours sûr de ne pas les avoir employés déjà : « Je crois, dit-il en un endroit, avoir déjà mis ce vers quelque part, mais je ne puis me souvenir où. »

et les vents, frémissant autour d'elles, agitent sur leurs poitrines leurs tuniques élégantes. Il voulait imiter l'idylle de Théocrite dans laquelle la courtisane Eunica se raille des hommages d'un pâtre ; chez André, c'eût été une contre-partie probablement ; on aurait vu une fille des champs raillant un *beau* de la ville, en lui disant : Allez, vous préférez

Aux belles de nos champs vos belles citadines.

La troisième élégie du livre IV de Tibulle, dans laquelle le poète suppose Sulpice éplorée, s'adressant à son amant Cérinthe et le rappelant de la chasse, tentait aussi André et il en devait mettre une imitation dans la bouche d'une femme. Mais voici quelques projets plus esquissés sur lesquels nous l'entendrons lui-même :

« Il ne sera pas impossible de parler quelque part de ces mendiants charlatans qui demandaient pour la Mère des Dieux, et aussi de ceux qui, à Rhodes, mendiaient pour la corneille et pour l'hirondelle ; et traduire les deux jolies chansons qu'ils disaient en demandant cette aumône et qu'Athénée a conservées. »

Il était si en quête de ces gracieuses chansons, de ces *noëls* de l'antiquité, qu'il en allait chercher d'analogues jusque dans la poésie chinoise, à peine connue de son temps ; il regrette qu'un missionnaire habile n'ait pas traduit en entier le *Chi-King*, le livre des vers, ou du moins ce qui en reste. Deux pièces, citées dans le treizième volume de la grande Histoire de la

Chine qui venait de paraître, l'avaient surtout charmé. Dans une ode sur l'amitié fraternelle, il relève les paroles suivantes : « Un frère pleure son frère avec des larmes véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme à la pointe d'un rocher ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau. »

« Voici, ajoute-t-il, une chanson écrite sous le règne d'Yao, 2,350 ans avant Jésus-Christ. C'est une de ces petites chansons que les Grecs appelent *scholies :* Quand le soleil commence sa course, je me mets au travail ; et quand il descend sous l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur ? »

Et il se promet bien de la traduire dans ses *Bucoliques.* Ainsi tout lui servait à ses fins ingénieuses ; il extrayait de partout la Grèce.

Est-ce un emprunt, est-ce une idée originale que ces lignes riantes que je trouve parmi les autres et sans plus d'indication ? « O ver luisant lumineux... petite étoile terrestre... ne te retire point encore... prête-moi la clarté de ta lampe pour aller trouver ma mie qui m'attend dans le bois ! »

Pindare, cité par Plutarque au *Traité de l'Adresse et de l'Instinct des animaux*, s'est comparé aux dauphins qui sont sensibles à la musique; André voulait encadrer l'image ainsi : « On peut faire un petit *quadro* d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes ;

Deux flûtes sur sa bouche, aux antres, aux naïades,
Aux faunes, aux sylvains, aux belles oréades,
Répètent ses amours. . . . . .

Et les dauphins accourent vers lui. » En attendant, il avait traduit, ou plutôt développé, les vers de Pindare :

Comme aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
Vient égayer les mers de ses vives chansons;
Ainsi[1] . . . . . .

André, dans ses notes, emploie, à diverses reprises, cette expression : *j'en pourrai faire un* QUADRO ; cela paraît vouloir dire un petit tableau peint; car il était peintre aussi, comme il nous l'a appris dans une élégie :

Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.

Et quel plus charmant motif de tableau que cet enfant nu, sous l'ombrage, au bord d'une mer étincelante, et les dauphins arrivant aux sons de sa double flûte divine ! En l'indiquant, j'y vois comme un défi que quelqu'un de nos jeunes peintres relèvera [2].

1. Page 151.
2. Peut-être aussi le poète n'emploie-t-il, en certain cas, cette expression de *quadro* que métaphoriquement et par allusion à son petit cadre poétique.

Ailleurs, ce n'est plus le gracieux enfant, c'est Andromède exposée au bord des flots, qui appelle la muse d'André : il cite et transcrit les admirables vers de Manilius à ce sujet, au Ve livre des *Astronomiques ;* ce supplice d'où la grâce et la pudeur n'ont pas disparu, ce charmant visage confus, allant chercher une blanche épaule qui le dérobe :

Supplicia ipsa decent; nivea cervice reclinis
Molliter ipsa suæ custos est sola figuræ.
Defluxere sinus humeris, fugitque lacertos
Vestis, et effusi scopulis lusere capilli.
Te circum alcyones pennis planxere volantes, etc.

André remarque que c'est en racontant l'histoire d'Andromède à la troisième personne que le poète lui adresse brusquement ce vers : *Te circum,* etc., sans la nommer en aucune façon. « C'est tout cela, ajoute-t-il, qu'il faut imiter. Le traducteur met les alcyons volants autour de *vous, infortunée princesse.* Cela ôte de la grâce. » Je ne crois pas abuser du lecteur en l'initiant ainsi à la rhétorique secrète d'André[1].

Nina, ou la Folle par amour, ce touchant drame de Marsollier, fut représenté, pour la première fois, en 1786; André Chénier put y assister; il dut être ému aux tendres sons de la romance de Dalayrac :

Quand le bien-aimé reviendra
Près de sa languissante amie, etc.

1. Il disait encore dans ce même exquis sentiment de la diction poétique : « La huitième épigramme de Théocrite est belle (Épitaphe de Cléonice); elle finit ainsi : Malheureux Cléonice, sous le propre coucher des Pléiades, *cum Pleiadibus, occidisti.* Il faut la traduire et rendre l'opposition de paroles... la mer t'a reçu avec elles (les Pléiades). »

Ceci n'est qu'une conjecture, mais que semble confirmer et justifier le canevas suivant, qui n'est autre que le sujet de Nina, transporté en Grèce, et où se retrouve jusqu'à l'écho des rimes de la romance :

« La jeune fille qu'on appelle *la Belle de Scio*... Son amant mourut... elle devint folle... Elle courait les montagnes (la peindre d'une manière antique). — (J'en pourrai, un jour, faire un tableau, un *quadro*)... et, longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie :

Ne reviendra-t-il pas? Il reviendra sans doute.
Non, il est sous la tombe : il attend, il écoute.
Va, Belle de Scio, meurs! il te tend les bras;
Va trouver ton amant : il ne reviendra pas! »

Et, comme *post-scriptum*, il indique en anglais la chanson du quatrième acte d'*Hamlet* que chante Ophélia dans sa folie : avide et pure abeille, il se réserve de pétrir tout cela ensemble [1] !

Fidèle à l'antique, il ne l'était pas moins à la nature; si, en imitant les anciens, il a l'air souvent d'avoir senti avant eux, souvent, lorsqu'il n'a l'air que

1. André était comme La Fontaine, qui disait :

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Il lisait tout. M Piscatori père, qui l'a connu avant la Révolution, m'a raconté qu'un jour particulièrement, il l'avait entendu causer avec feu et se développer sur Rabelais. Ce qu'il en disait a laissé dans l'esprit de M. Piscatori une impression singulière de nouveauté et d'éloquence. Cette étude qu'il avait faite de Rabelais me justifierait, s'il en était besoin, de l'avoir autrefois rapproché longuement de Regnier.

de les imiter, il a réellement observé lui-même. On sait le joli fragment :

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir remplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard...[1]

Eh bien! au bas de ces huit vers bucoliques, on lit sur le manuscrit : vu *et fait à Catillon près Forges, le 4 août 1792 et écrit à Gournay le lendemain.* Ainsi le poète se rafraîchissait aux images de la nature, à la veille du 10 août[2].

Deux fragments d'idylles, publiés dans l'édition de 1833, se peuvent compléter heureusement, à l'aide de quelques lignes de prose qu'on avait négligées; je les rétablis ici dans leur ensemble.

LES COLOMBES[3]

Deux belles s'étaient baisées... Le poète berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les Dieux les firent belles.

1. Page 93.

2. On se plaît à ces moindres détails sur les grands poètes aimés. A la fin de l'idylle intitulée *La Liberté*, entre le chevrier et le berger, on lit sur le manuscrit : *Commencée le vendredi au soir, 10, et finie le dimanche au soir 12 mars* 1787. La pièce a un peu plus de cent cinquante vers. On a là une juste mesure de la verve d'exécution d'André : elle tient le milieu, pour la rapidité, entre la lenteur un peu avare des poètes sous Louis XIV et le train de Mazeppa d'aujourd'hui.

3. Page 14.

Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente,
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : — Ma sœur. . . . .

(Ma sœur, en un tel lieu, croissent l'orge et le millet...)

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit peut-être ignorent les détours;
Viens. . . .

(Je te choisirai moi-même les graines que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien.)

. . . . . .
L'autre a dit à sa sœur : Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet . . . . . .

(L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris... Viens, nous y trouverons une boisson pure, et nous y baignerons notre tête et nos ailes, et mon bec ira polir ton plumage. — Elles vont, elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau; elles boivent, se baignent, mangent; puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent : elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.)

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit[1] : O les beaux oiseaux! ô les belles compagnes!
Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,

1. Ce voyageur est-il le même que le berger du commencement? ou entre-t-il comme personnage dans la chanson du berger? Je le croirais plutôt, mais ce n'est pas bien clair.

Dit : Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

L'édition de 1833 (tome II, page 339) donne également cette épitaphe d'un amant ou d'un époux, que je reproduis, en y ajoutant les lignes de prose qui éclairent le dessein du poète :

Mes mânes à Clytie. — Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu ?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore?
Ah ! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où j'ai vécu pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
Et la terre à mes os ne sera plus légère.
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi ; pleure, fille adorée;
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser.

Entre autres manières dont cela peut être placé, écrit Chénier, en voici une : Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance, il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux. Elle s'enfuit à l'approche du voyageur qui lit sur la tombe cette épitaphe. Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe

en disant : O jeune infortunée... (quelque chose de tendre et d'antique) ; puis il remonte à cheval, et s'en va la tête penchée, et, mélancoliquement, il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

(Ce pourrait être le voyageur qui conte lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin [1].)

Mais c'est assez de fragments : donnons une pièce inédite entière, une perle retrouvée, *la Jeune Locrienne*, vrai pendant de *la Jeune Tarentine*. A son brusque début, on l'a pu prendre pour un fragment, et c'est ce qui l'aura fait négliger : mais André aime ces entrées en matière imprévues, dramatiques; c'est la jeune Locrienne qui achève de chanter :

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;
« Lève-toi ; pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue
« Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !
« Tiens regarde, adieu, pars : ne vois-tu pas le jour ? »
— Nous aimions sa naïve et riante folie.
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : « Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte ?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois
Daignait former en songe à vous donner des lois ? »

1. Pages 102 et 273.

Disant ces mots, il sort... Elle était interdite;
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite;
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien[1], aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle :
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier[2].

Parmi les ïambes inédits, j'en trouve un dont le début rappelle, pour la forme, celui de la gracieuse élégie; c'est un brusque reproche que le poète se suppose adressé par la bouche de ses adversaires, et auquel il répond soudain en l'interrompant :

« Sa langue est un fer chaud ; dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel. »
J'ai douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel :

Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière;
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.
Frustré d'un amoureux espoir,

Archiloque aux fureurs du belliqueux ïambe
Immole un beau-père menteur;
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
Que j'apprête un lacet vengeur.

Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix;

1. *Thurii*, colonie grecque fondée aux environs de Sybaris, dans le golfe de Tarente, par les Athéniens.
2. Page 86.

La paix seule aguerrit mes pieuses morsures,
Et mes fureurs servent les lois.

Contre les noirs Pythons et les Hydres fangeuses,
Le feu, le fer, arment mes mains;
Extirper sans pitié ces bêtes venimeuses,
C'est donner la vie aux humains.

Sur un petit feuillet, à travers une quantité d'abréviations et de mots grecs substitués aux mots français correspondants, mais que la rime rend possibles à retrouver, on arrive à lire cet autre ïambe écrit pendant les fêtes théâtrales de la Révolution après le 10 août; l'excès des précautions indique déjà l'approche de la Terreur :

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres
Il nie, il jure sur l'autel;
Mais, nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire,
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales,
Orné nos portes triomphales,
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés.

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,

Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots.

Arts dignes de nos yeux ! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté !

Depuis l'aimable enfant au bord des mers, qui joue de la double flûte aux dauphins accourus, nous avons touché tous les tons. C'est peut-être au lendemain même de ce dernier ïambe rutilant, que le poète, en quelque secret voyage à Versailles, adressait cette ode heureuse à Fanny :

Mai de moins de roses, l'automne
De moins de pampres se couronne,
Moins d'épis flottent en moissons,
Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
Fanny, tes regards, ton sourire,
Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
Sortent en paroles de flamme,
A ton nom doucement émus :
Ainsi la nacre industrieuse
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi, sur son mûrier fertile,
Le ver du Cathay mêle et file
Sa trame étincelante d'or.
Viens, mes Muses pour ta parure
De leur soie immortelle et pure
Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
Forment, sous leurs doigts d'ambroisie,
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny : que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande...

La pièce reste ici interrompue; pourtant je m'imagine qu'il n'y manque qu'un seul vers, et possible à deviner; je me figure qu'à cet appel flatteur et tendre, au son de cette voix qui lui dit : *Viens,* Fanny s'est approchée en effet, que la main du poète va poser sur son sein nu le collier de poésie, mais que tout d'un coup les regards se troublent, se confondent, que la poésie s'oublie, et que le poète comblé s'écrie, ou plutôt murmure en finissant :

Tes bras sont le collier d'amour[1] !

Il résulte, pour moi, de cette quantité d'indications et de glanures que je suis bien loin d'épuiser, il doit résulter pour tous, ce me semble, que, maintenant que la gloire de Chénier est établie et permet, sur son compte, d'oser tout désirer, il y a lieu véritablement

1. Ou peut-être plus simplement :

Ton sein est le trône d'amour.

— M. Becq de Fouquières croit que « la rime à *contour* ne devait point être *amour* ». Il propose ce vers :

Tendre marque d'un si beau jour.

Nous préférons les conjectures de M. Sainte-Beuve (L. M.)

à une édition plus complète et définitive de ses œuvres, où l'on profiterait des travaux antérieurs en y ajoutant beaucoup. J'ai souvent pensé à cet *idéal* d'édition pour ce charmant poète, qu'on appellera, si l'on veut, le classique de la décadence, mais qui est, certes, notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau. Puisque je suis aujourd'hui dans les esquisses et les projets d'idylles et d'élégies, je veux esquisser aussi ce projet d'édition qui est parfois mon idylle. En tête donc se verrait, pour la première fois, le portrait d'André d'après le précieux tableau que possède M. de Cailleux, et qu'il vient, dit-on, de faire graver, pour en assurer l'image unique aux amis du poète. Puis on recueillerait les divers morceaux et les témoignages intéressants sur André, à commencer par les courtes, mais consacrantes paroles, dans lesquelles l'auteur du *Génie du Christianisme* l'a tout d'abord révélé à la France, comme dans l'auréole de l'échafaud. Viendrait alors la notice que M. de Latouche a mise dans l'édition de 1819, et d'autres morceaux écrits depuis, dans lesquels ce serait une gloire pour nous que d'entrer pour une part, mais où surtout il ne faudrait pas omettre quelques pages de M. Brizeux, insérées autrefois au *Globe,* sur le portrait, une lettre de M. de Latour sur une édition de Malherbe annotée en marge par André (*Revue de Paris*, 1834), le jugement porté ici même (*Revue des Deux Mondes*) par M. Planche, et enfin quelques pages, s'il se peut, détachées du poétique épisode de *Stello* par M. de Vigny. On traiterait, en un mot, André comme un *ancien*, sur lequel on ne sait que peu, et aux œuvres de qui on rattache

pieusement et curieusement tous les jugements, les indices et témoignages. Il y aurait à compléter peut-être, sur plusieurs points, les renseignements biographiques; quelques personnes qui ont connu André vivent encore; son neveu, M. Gabriel de Chénier, à qui déjà nous devons tant pour ce travail, a conservé des traditions de famille bien précises. Une note qu'il me communique m'apprend quelques particularités de plus sur la mère de Chénier, cette spirituelle et belle Grecque, qui marqua à jamais aux mers de Byzance l'étoile d'André. Elle s'appelait Santi-l'Homaka; elle était propre sœur (chose piquante !) de la grand'mère de M. Thiers. Il se trouve ainsi qu'André Chénier est oncle, à la mode de Bretagne, de M. Thiers par les femmes, et on y verra, si l'on veut, après coup, un pronostic. André a pris de la Grèce le côté poétique, idéal, rêveur, le culte chaste de la muse au sein des doctes vallées : mais n'y aurait-il rien, dans celui que nous connaissons, de la vivacité, des hardiesses et des ressources quelque peu versatiles d'un de ces hommes d'État qui parurent vers la fin de la guerre du Péloponèse, et, pour tout dire en bon langage, n'est-ce donc pas quelqu'un des plus spirituels princes de la parole athénienne ?

Mais je reviens à mon idylle, à mon édition oisive. Il serait bon d'y joindre un petit précis contenant, en deux pages, l'histoire des manuscrits. C'est un point à fixer (prenez-y garde), et qui devient presque douteux à l'égard d'André, comme s'il était véritablement un ancien. Il s'est accrédité, parmi quelques admirateurs du poète, un bruit, que l'édition de 1833 semble

avoir consacré : on a parlé de trois portefeuilles, dans lesquels il aurait classé ses diverses œuvres par ordre de progrès et d'achèvement : les deux premiers de ces portefeuilles se seraient perdus, et nous ne posséderions que le dernier, le plus misérable, duquel pourtant on aurait tiré toutes ces belles choses. J'ai toujours eu peine à me figurer cela. L'examen des manuscrits restants m'a rendu cette supposition de plus en plus difficile à concevoir. Je trouve, en effet, sans sortir du résidu que nous possédons, les diverses manières des trois prétendus portefeuilles : par exemple, l'idylle intitulée *la Liberté* s'y trouve d'abord dans un simple canevas de prose, puis en vers, avec la date précise du jour et de l'heure où elle fut commencée et achevée. La préface que le poète aurait esquissée pour le portefeuille perdu, et qui a été introduite pour la première fois dans l'édition de 1833 (tome I, page 23), prouverait au plus un projet de choix et de copie au net, comme en méditent tous les auteurs. Bref, je me borne à dire, sur les *trois portefeuilles,* que je ne les ai jamais bien conçus : qu'aujourd'hui que j'ai vu l'unique, c'est moins que jamais mon impression de croire aux autres, et que j'ai en cela pour garant l'opinion formelle de M. G. de Chénier, dépositaire des traditions de famille, et témoin des premiers dépouillements. Je tiens de lui une note détaillée sur ce point ; mais je ne pose que l'essentiel, très-peu jaloux de contredire. André Chénier voulait ressusciter la Grèce ; pourtant il ne faudrait pas autour de lui, comme autour d'un manuscrit grec retrouvé au XVIe siècle, venir allumer, entre amis, des

guerres de commentateurs : ce serait pousser trop loin la Renaissance [1].

Voilà pour les préliminaires; mais le principal, ce qui devrait former le corps même de l'édition désirée, ce qui, par la difficulté d'exécution, la fera, je le crains, longtemps attendre, je veux dire le commentaire courant qui y serait nécessaire, l'indication complète des diverses et multiples imitations, qui donc l'exécutera? L'érudition, le goût d'un Boissonade, n'y seraient pas de trop, et de plus il y aurait besoin, pour animer et dorer la scholie, de tout ce jeune amour moderne que nous avons porté à André. On ne se figure pas jusqu'où André a poussé l'imitation, l'a compliquée, l'a condensée; il a dit dans une belle épître :

Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup, à grands cris, dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plait de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? Je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant,
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère...

Eh bien ! en consultant les manuscrits, nous avons été *vers lui*, et lui-même nous a étonné par la quan-

1. Pour certaines variantes du premier texte, on m'a parlé d'un curieux exemplaire de M. Jules Lefebvre qui serait à consulter, ainsi que le docte possesseur. Je crois néanmoins qu'il ne faudrait pas, en fait de variantes, remettre en question ce qui a été un parti pris avec goût. Toute édition d'écrits posthumes et inachevés est une espèce de toilette qui a demandé quelques épingles : prenez garde de venir épiloguer après coup là-dessus.

tité de ces industrieuses coutures qu'il nous a révélées çà et là, *junctura callidus acri*. Quand il n'a l'air que de traduire un morceau d'Euripide sur Médée :

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
Une mère plongea sa main dénaturée, etc.,

il se souvient d'Ennius, de Phèdre, qui ont imité ce morceau; il se souvient des vers de Virgile (églogue VIII), qu'il a, dit-il, autrefois traduits étant au collége. A tout moment, chez lui, on rencontre ainsi de ces réminiscences à triple fond, de ces imitations à triple *suture*. Son Bacchus : *Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée!* est un composé du Bacchus des *Métamorphoses*, de celui des *Noces de Thétis et de Pelée;* le Silène de Virgile s'y ajoute à la fin [1]. Quand on relit un auteur ancien, quel qu'il soit, et qu'on

1. Je trouve ces quatre beaux vers inédits sur Bacchus :

C'est le dieu de Nisa, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
Qui dompte et fait courber sous son char gémissant
Du Lynx aux cent couleurs le front obéissant...

J'en joindrai quelques autres sans suite, et dans le gracieux hasard de l'atelier qu'ils encombrent et qu'ils décorent :

Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents...
Vous, du blond Anio Naïade au pied fluide;
Vous, filles du Zéphire et de la Nuit humide,
Fleurs...
Syrinx parle et respire aux lèvres du berger...
Et le dormir suave au bord d'une fontaine...
Et la blanche brebis de laine appesantie...

et celui-ci, tout d'un coup satirique, aiguisé d'Horace, à l'adresse prochaine de quelque sot :

Grand rimeur aux dépens de ses ongles rongés.

sait André par cœur, les imitations sortent à chaque pas. Dans ce fragment d'élégie :

Mais si Plutus revient, de sa source dorée,
Conduire dans mes mains quelque veine égarée,
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement...

je croyais n'avoir affaire qu'à Horace :

Nunc et latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo;

et c'est à Perse qu'on est plus directement redevable :

. . . . . Visa est si forte pecunia, sive
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit . . . . . [1].

1. On a quelquefois trouvé bien hardi ce vers du *Mendiant :*

Le toit s'égaie et rit de mille odeurs divines ;

il est traduit des *Noces de Thétis et de Pelée :*

Queis permulsa domus jucundo risit odore.

On est tenté de croire qu'André avait devant lui, sur sa table, ce poème entr'ouvert de Catulle, quand il renouvelait dans la même forme le poème mythologique. Puis, deux vers plus loin à peine, ce n'est plus Catulle ; on est en plein Lucrèce :

Sur leur base d'argent, des formes animées...
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées...

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retimentia dextris

Mais ce Lucrèce n'est lui-même ici qu'un écho, un reflet magnifique d'Homère (*Odyssée,* liv. VII, vers 100). André les avait tous présents à la fois. — Jusque dans les endroits où l'imitation semble le mieux couverte, on arrive à soupçonner le larcin de Prométhée. L'humble [illegible]lre a dit :

. . . . . Decipit
Fons prima multos ; rara mens intelligit
Quod *interiore* condidit cura *angulo* ;

Au sein de cette future édition difficile, mais possible, d'André Chénier, on trouverait moyen de retoucher avec nouveauté les profils un peu évanouis de tant de poètes antiques; on ferait passer devant soi toutes les fines questions de la poétique française; on les agiterait à loisir. Il y aurait là, peut-être, une gloire de commentateur à saisir encore: on ferait son œuvre et son nom, à bord d'un autre, à bord d'un charmant navire d'ivoire. J'indique, je sens cela, et je passe. Apercevoir, deviner une fleur ou un fruit derrière la haie qu'on ne franchira pas, c'est là le train de la vie.

Ai-je trop présumé pourtant, en un moment de grandes querelles publiques et de formidables assauts, à ce qu'on assure [1], de croire intéresser le monde avec ces débris de mélodie, de pensée et d'étude, uniquement propres à faire mieux connaître un poète, un homme, lequel, après tout, vaillant et généreux entre les généreux, a su, au jour voulu, à l'heure du danger, sortir de ses doctes vallées, combattre sur la brèche sociale, et mourir?

1er février 1839.

et Chénier :

. . . . . L'inventeur est celui...
Qui, *fouillant* des objets les plus *sombres retraites*,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes,

N'est-ce là qu'une rencontre? N'est-ce pas une heureuse traduction du prosaïque *interior angulus*, et *fouillant* pour *intelligit?* — On a un échantillon de ce qu'il faudrait faire sur tous les points.

1. C'était le moment de ce qu'on a appelé la *Coalition*, dans laquelle les gagnants de Juillet, sous prétexte qu'on n'avait pas le vrai gouvernement parlementaire, s'étaient mis à assiéger le ministère et à le vouloir renverser coûte que coûte, comme si la dynastie était assez fondée et de force à résister au contre-coup.

II

En parlant l'autre jour de Montaigne, et en le présentant au milieu des dissensions civiles avec toute sa philosophie, tout son bon sens et toute sa grâce, je n'ai pas prétendu offrir un modèle, mais seulement un portrait. Ici, c'est un autre portrait que je voudrais montrer en regard, et d'une nature toute différente, d'un caractère non moins enviable et cher aux gens de bien. André Chénier va nous personnifier en lui une autre manière d'être et de se comporter en temps de révolution, une manière de sentir plus active, plus passionnée, plus dévouée et plus prodigue d'elle-même, une manière moins philosophique sans doute, mais plus héroïque. Supposez non plus du tout un Montaigne, mais un Étienne de La Boëtie vivant en 89 et en 93, ou encore un Vauvenargues à cette double date, et vous aurez André Chénier.

Par nature, par instinct et par vocation, il n'était nullement un homme politique : il aimait avant tout la retraite, l'étude, la méditation, une société d'amis intimes, une tendre et amoureuse rêverie. Ses mâles pensées elles-mêmes se tournaient volontiers en considérations solitaires, et s'enfermaient, pour mûrir, en de lents écrits. Que si quelque événement public venait à éclater et à faire vibrer les âmes, il y prenait part avec ardeur, avec élévation; mais il aimait à rentrer aussitôt après dans ses studieux sentiers, du côté où était sa *ruche,* toute remplie, comme il dit, d'un *poëtique miel*. Tel il fut pendant des années,

avant que le grand orage vînt l'arracher à ses pensées habituelles et le lancer dans l'arène politique. Isolé par goût, sans autre ambition que celle des Lettres, des *saintes Lettres*, comme il les appelle, n'aspirant à rien tant qu'à les voir se retremper aux grandes sources et se régénérer, ne désespérant point d'y aider pour sa part en un siècle dont il appréciait les germes de vie et aussi la corruption et la décadence, il n'entra jamais dans la politique qu'à la façon d'un particulier généreux qui vient remplir son devoir envers la cause commune, dire tout haut ce qu'il pense, applaudir ou s'indigner énergiquement. Ne lui demandez point de jugement approfondi ni de révélations directes sur les hommes et les personnages en scène : il pourra porter quelques-uns de ces jugements sur les personnes tout à la fin et après l'expérience faite : mais d'abord il ne les juge que d'après l'ensemble de leur rôle et de leur action, et comme on peut le faire au premier rang du parterre. Ou plutôt, et pour prendre une comparaison plus noble et plus d'accord avec son caractère, André Chénier, par ses vœux, par ses souhaits, par ses chagrins d'honnête homme, par ses conseils et ses colères même, représente assez bien le chef du chœur dans les anciennes tragédies. Sans entrer dans les secrets de l'action, il la juge sur sa portée visible et sur son développement; il l'applaudit, il la gourmande, il essaye de la contenir dans les voies de la morale et de la raison; il se donne du moins à lui-même et à tous les honnêtes gens la satisfaction d'exprimer tout haut ses sentiments sincères, et, à certains moments plus vifs, il est entraîné, il

s'avance et se compromet auprès des principaux personnages, jusqu'à mériter pour un temps prochain leur désignation et leur vengeance. C'est comme si, dans l'*Antigone* de Sophocle, un jeune homme du chœur sortait tout à coup des rangs, transporté de pitié pour la noble vierge, invectivait le tyran au nom de la victime, et méritait que Créon l'envoyât mourir avec elle. Antigone, pour André Chénier, c'était la Justice, c'était la Patrie.

Né en 1762 à Constantinople, d'une mère grecque, nourri d'abord en France sous le beau ciel du Languedoc, après ses études faites à Paris au collége de Navarre, il essaya quelque temps de la vie militaire ; mais, dégoûté bientôt des exemples et des mœurs oisives de garnison, il chercha l'indépendance. La jeunesse croit aisément se la procurer. Il eut quelques-unes de ces années consacrées à l'étude, à l'amitié, aux voyages, à la poésie. *La dure nécessité* pourtant, comme il l'appelle, le rengagea dans une carrière ; il fut attaché à la diplomatie et passa jusqu'à trois ans à Londres, trois années d'ennui, de souffrance et de contrainte. La Révolution de 89 le trouva dans cette position, et il ne tarda pas à s'en affranchir. André Chénier partageait à beaucoup d'égards les idées de son siècle, ses espérances, ses illusions même. Ce n'est pas qu'il ne l'eût jugé au moral et littérairement : « Pour moi, dit-il, ouvrant les yeux autour de moi au sortir de l'enfance, je vis que l'argent et l'intrigue sont presque la seule voie pour aller à tout; je résolus donc dès lors, sans examiner si les circonstances me le permettaient, de vivre toujours

loin de toute affaire, avec mes amis, dans la retraite et dans la plus entière liberté. » Comme tous ceux qui portent en eux l'idéal, il était très-vite capable de dégoût et de dédain. Pourtant cette misanthropie première ne tint pas devant les grands événements et les promesses de 89. Le serment du Jeu de Paume le transporta. Il n'avait que vingt-sept ans, et, pendant deux années encore, jusqu'en 1792, nous le voyons prendre part au mouvement dans une certaine mesure, donner en quelques occasions des conseils par la presse, ne pas être persuadé à l'avance de leur inefficacité; en un mot, il est plus citoyen que philosophe, et il se définit lui-même à ce moment « un homme pour qui il ne sera point de bonheur, s'il ne voit point la France libre et sage; qui soupire après l'instant où tous les hommes connaîtront toute l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs; qui gémit de voir la vérité soutenue comme une faction, les droits les plus légitimes défendus par des moyens injustes et violents, et qui voudrait enfin qu'*on eût raison d'une manière raisonnable.* »

Ce premier moment qui nous laisse voir André Chénier dans la modération toujours, mais pas encore dans la résistance, se distingue par quelques écrits, dont le plus remarqué fut celui qui a pour titre : *Avis aux Français sur leurs véritables Ennemis*, et qui parut d'abord dans le numéro XIII du *Journal de la Société de 89.* Il est signé du nom de l'auteur et porte la date de Passy, 24 août 1790. La ligne honorable d'André Chénier s'y dessine déjà tout entière :

Lorsqu'une grande nation, dit-il en commençant, après avoir vieilli dans l'erreur et l'insouciance, lasse enfin de malheurs et d'oppression, se réveille de cette longue léthargie, et, par une insurrection juste et légitime, rentre dans tous ses droits et renverse l'ordre de choses qui les violait tous, elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelque temps avant de pouvoir prendre son assiette.

Et il va chercher quels sont les moyens de lui faire reprendre cette assiette le plus tôt possible, et quelles sont les causes ennemies qui s'opposent à l'établissement le plus prompt d'un ordre nouveau.

Mais d'abord, à la manière dont il présente les choses et dont il attaque son sujet, nous voyons bien que nous ne sommes ici ni avec Mirabeau ni avec Montaigne. A cette date de 1790, et dès le mois de février, Mirabeau, jugeant de son coup d'œil d'homme d'État le fond de la situation et les troubles de toute sorte prêts à éclater dans vingt endroits du royaume, disait énergiquement : « Il a encore l'aplomb des grandes masses, mais il n'a que celui-là, et il est impossible de deviner quel sera le résultat de la crise qui commence. » En fait, six mois et dix mois auparavant, Mirabeau jugeait les choses bien autrement aventurées et compromises. — Et le philosophe Montaigne, en son temps, embrassant d'un coup d'œil ces grandes révolutions radicales qui ont la prétention de faire table rase et de tout rebâtir à neuf, disait :

Rien ne presse un État que l'innovation ; le change-

ment donne leur forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche, on peut l'étayer ; on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencements et principes; mais d'entreprendre de refondre une si grande masse et de changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est à faire à ceux qui, pour décrasser, effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies par la mort.

André Chénier, dans sa vue plus limitée et tout appliquée aux choses présentes, va dénoncer quelques-uns des plus sérieux dangers, sans les prévoir peut-être aussi grands qu'ils sont, et sans désespérer encore de l'ensemble. Dans la comparaison qu'on serait tenté d'établir entre lui et les deux grands esprits précédemment cités, il reprendra ses avantages du moins par la précision de son attaque et par son courage.

Il fait voir d'abord, au lendemain d'une révolution et d'un changement si universel, la politique s'emparant de tous les esprits, chacun prétendant concourir à la chose publique autrement que par une *docilité raisonnée,* chacun voulant à son tour *porter le drapeau*, et une foule de nouveaux-venus taxant de tiédeur ceux qui, depuis de longues années, imbus et nourris d'idées de liberté, se sont trouvés prêts d'avance à ce qui arrive, et qui demeurent modérés et fermes. Il montre une foule de gens irréfléchis, passionnés, obéissant à leur fougue, à leurs intérêts de parti, au mot d'ordre des habiles; semant des rumeurs vagues ou des imputations atroces ; inquiétant l'opinion , la fatiguant dans une *stagnante anarchie*, et troublant

les législateurs eux-mêmes dans l'œuvre des *nouveaux Établissements politiques*. De tous côtés on s'accuse de conspirations, de complots, sans voir qu'à la fin il y a danger « que notre inquiétude errante et nos soupçons indéterminés, dit-il, ne nous jettent dans un de ces combats de nuit où l'on frappe amis et ennemis. » C'est cette confusion de rumeurs et ce nuage gros d'alarmes qu'André Chénier a surtout à cœur d'éclaircir et de démêler. Les vrais, les principaux ennemis de la Révolution, il se le demande, où sont-ils?

Les ennemis du dehors, il les réduit à ce qu'ils sont, il ne les méconnaît pas, mais il ne se les exagère pas; les émigrés de même. Dans tous les cas, si l'on a des ennemis au dehors, si l'on en a aussi au dedans, il faut de l'union pour les combattre et en triompher, et ce qui s'oppose le plus à cette union, c'est ce malheureux penchant aux soupçons, au tumulte, aux insurrections, qui est fomenté en France, et qui l'est surtout par une foule d'orateurs et d'écrivains : « Tout ce qui s'est fait de bien et de mal dans cette Révolution est dû à des écrits », dit André Chénier; et il s'en prend hardiment à ceux qui sont les auteurs du mal, à « ces hommes qui fatiguent sans cesse l'esprit public, qui le font flotter d'opinions vagues en opinions vagues, d'excès en excès, sans lui donner le temps de s'affermir, qui usent et épuisent l'enthousiasme national contre des fantômes au point qu'il n'aura peut-être plus de force s'il se présente un véritable combat. » Il se fait leur dénonciateur déclaré et commence contre eux sa guerre à mort :

Comme *la plupart des hommes*, dit-il, *ont des passions fortes et un jugement faible*, dans ce moment tumultueux, toutes les passions étant en mouvement, ils veulent tous agir et ne savent point ce qu'il faut faire, ce qui les met bientôt à la merci des scélérats habiles : alors, l'homme sage les suit des yeux ; il regarde où ils tendent ; il observe leurs démarches et leurs préceptes ; il finit peut-être par démêler quels intérêts les animent, et il les déclare ennemis publics, s'il est vrai qu'ils prêchent une doctrine propre à égarer, reculer, détériorer l'esprit public.

Et il s'attache à définir ce que c'est que *l'esprit public* dans un pays libre et véritablement digne de ce nom :

N'est-ce pas *une certaine raison générale, une certaine sagesse pratique et comme de routine*, à peu près également départie entre tous les citoyens, et toujours d'accord et de niveau avec toutes les institutions publiques ; par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui lui appartient et par conséquent ce qui appartient aux autres ; par laquelle chaque citoyen connaît bien ce qui est dû à la société entière et s'y prête de tout son pouvoir ; par laquelle chaque citoyen respecte sa propre personne dans autrui, et ses droits dans ceux d'autrui ?... Et quand la société dure depuis assez longtemps pour que tout cela soit dans tous *une habitude innée* et soit devenu *une sorte de religion, je dirais presque de superstition*, certes alors un pays a le meilleur esprit public qu'il puisse avoir.

On était loin de là en 90 : en est-on beaucoup plus près aujourd'hui ? André Chénier, dans cet *Avis aux Français*, s'efforce de susciter les sentiments capables de créer un tel esprit. Il tâche d'élever les âmes, de les animer au bien par la grandeur des circonstances :

« La France n'est point dans ce moment chargée de ses seuls intérêts; la cause de l'Europe entière est déposée dans ses mains... On peut dire que la *race humaine est maintenant occupée à faire sur nos têtes une grande expérience.* » A côté de l'honneur insigne de la réussite, il déroule les suites incalculables d'un revers. Par tous les moyens, par toutes les raisons, il provoque une *ligue active et vigilante* de tous les citoyens probes et sages, *une concorde courageuse* et presque *un vertueux complot* de leur part pour conjurer les efforts contraires de la sottise et de la perversité. Il montre ces efforts subversifs toujours renaissants et infatigables, et les oppose, pour la stimuler, à la tiédeur des honnêtes gens, qui, « ennemis de tout ce qui peut avoir l'air de violence, se reposant sur la bonté de leur cause, espérant trop des hommes, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, ils reviennent à la raison; espérant trop du temps, parce qu'ils savent que, tôt ou tard, il leur fait justice; perdent les moments favorables, laissent dégénérer leur prudence en timidité, se découragent, composent avec l'avenir, et, enveloppés de leur conscience, finissent par s'endormir dans une bonne volonté immobile et dans une sorte d'innocence léthargique. » Pour lui, il ne fera point ainsi: tout résolu qu'il était d'abord à ne point sortir de son obscurité, à ne point faire entendre sa voix inconnue au milieu de cette confusion de clameurs, il a pensé qu'il fallait triompher de ces réserves d'amour-propre plutôt encore que de modestie, et payer, coûte que coûte, son tribut pour le salut commun:

J'ai de plus, ajoute-t-il, goûté quelque joie à mériter l'estime des gens de bien en m'offrant à la haine et aux injures de cet amas de brouillons corrupteurs que j'ai démasqués. J'ai cru servir la liberté en la vengeant de leurs louanges. Si, comme je l'espère encore, ils succombent sous le poids de la raison, il sera honorable d'avoir, ne fût-ce qu'un peu, contribué à leur chute. S'ils triomphent, ce sont gens par qui il vaut mieux être pendu que regardé comme ami. »

Et ici, nous retrouvons le sentiment fondamental de l'inspiration d'André Chénier pendant toute la Révolution. Il le dira et le redira sans cesse : « Il est beau, il est même doux d'être opprimé pour la vertu. »

Environ deux ans après son *Avis aux Français,* dénonçant dans le *Journal de Paris* (nº du 29 mars 1792) la pompe factieuse et l'espèce de triomphe indigne décerné aux soldats suisses du régiment de Châteauvieux, il terminera en s'adressant à ceux qui demandent à quoi bon écrire si souvent contre des partis puissants et audacieux, car on s'y brise et on s'expose soi-même à leurs représailles, à leurs invectives :

Je réponds, dit-il, qu'en effet une immense multitude d'hommes parlent et décident d'après des passions aveugles, et croient juger, mais que ceux qui le savent ne mettent aucun prix à leurs louanges, et ne sont point blessés de leurs injures.

J'ajoute qu'il est bon, qu'il est honorable, qu'il est *doux,* de se présenter par des vérités sévères, à la haine des despotes insolents qui tyrannisent la liberté au nom de la liberté même.

Quand des brouillons tout-puissants, ivres d'avarice et d'orgueil, tombent détruits par leurs propres excès, alors

leurs complices, leurs amis, leurs pareils, les foulent aux pieds; et l'homme de bien, en applaudissant à leur chute, ne se mêle point à la foule qui les outrage. Mais jusque-là, même en supposant que l'exemple d'une courageuse franchise ne soit d'aucune utilité, *démasquer sans aucun ménagement des factieux avides et injustes, est un plaisir qui n'est pas indigne d'un honnête homme.*

Enfin, c'est le même sentiment qu'il prête à Charlotte Corday, dans l'Ode éloquente où il l'a célébrée :

Oh! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te fair pâlir aux menaces de mort!

Tel se dessine à nous André Chénier, dans sa courte et vaillante carrière politique. Ce qui l'anime et le dirige, ce n'est pas la pensée d'un politique supérieur, ambitieux et généreux, qui veut arriver au pouvoir et l'arracher des mains d'indignes adversaires. Le sentiment qui le jette hors de lui et le porte en avant est surtout moral : c'est la haine de l'homme intelligent contre les brouillons, de l'homme d'esprit contre la sottise, de l'homme de cœur contre les lâches manœuvres et les infamies; c'est le dédain d'un stoïcien passionné et méprisant contre la tourbe de ceux qui suivent le torrent populaire et qui flagornent aujourd'hui la multitude comme ils auraient hier adulé les rois; c'est l'expression irrésistible d'une noble satire qui lui échappe, qui se profère avec indignation et bonheur, qui se satisfait *quand même*, dût-elle ne produire d'autre effet en s'exhalant que de soulager une bile généreuse. Son inspiration en ceci

est encore antique; elle relève de celle de Tacite et de l'*homme juste* d'Horace: elle rappelle de vertueux accents de Juvénal ou de Perse, quelque chose comme un Caton poète, un Alceste lyrique, et qui sait, au besoin, s'armer de l'ïambe.

Orgueil et courage, orgueil et plaisir à se trouver à part, seul debout, exposé à la rage des méchants, quand les lâches et les hébétés se taisent, il entre beaucoup de cela dans l'inspiration politique d'André Chénier.

Ce mot de *brouillons* revient perpétuellement dans sa bouche pour flétrir ses adversaires : c'est le stigmate imprimé par un esprit juste et ferme au genre de défaut qui lui est le plus antipathique et qui le fait le plus souffrir.

André Chénier entra décidément dans la polémique au *Journal de Paris*, par un article du 12 février 1792 contre la ridicule et indécente Préface que Manuel avait mise en tête des *Lettres de Mirabeau et de Sophie*. C'est l'écrivain homme de goût qui s'irrite d'abord et qui s'indigne de cette violation inouïe de la raison et de la pudeur dans la langue. Lui, amateur des sources antiques, toujours en quête des saines et *bonnes disciplines*, qui voudrait produire dans son style *la tranquillité modeste et hardie* de ses pensées; lui qui, dans les belles pages de prose où il ébauche des projets d'ouvrages sévères, aspire et atteint à la concision latine, *à la nerveuse et succulente brièveté* d'un Salluste honnête homme et vertueux, on conçoit la colère à la Despréaux, et plus qu'à la Despréaux, qui dut le saisir en voyant un tel débordement de déclamations

soi-disant philosophiques, de facéties galantes et de gentillesses libertines, découlant de la plume d'un bel esprit formé à l'école de Danton. Se séparant, pour le mieux flétrir, du faux *bon ton* qui n'avait jamais été le sien, et revendiquant le vrai *bon ton* éternel et naturel, celui qui est tel pour toute âme bien née, et qu'aucune révolution n'est en droit d'abolir : « Tout homme qui a une âme bonne et franche, s'écriait-il, n'a-t-il pas en soi une justesse de sentiment et de pensées, une dignité d'expressions, une gaieté facile et décente, un respect pour les vraies bienséances, qui est en effet le *bon ton*, puisque l'honnêteté n'en aura jamais d'autre ? »

Une autre de ses indignations et de ses colères, qui causa finalement sa perte par l'offense mortelle qu'il fit à Collot d'Herbois, est celle que lui causa la fête triomphale décernée (ou tolérée) par la Ville de Paris en l'honneur des Suisses de Châteauvieux. Il faut se rappeler que ces soldats, après s'être révoltés à Nancy deux années auparavant et avoir pillé la caisse du régiment, avaient été, au nombre de quarante ou cinquante, condamnés aux galères d'après les lois de la justice fédérale en vigueur parmi les troupes suisses. Non content de les amnistier en mars 1792, on voulut encore les célébrer, et Collot d'Herbois fit la motion factieuse de leur décerner un honneur public. Tout à l'heure, c'était l'écrivan et l'homme de goût, dans Chénier, qui se révoltait contre Manuel; ici, c'est le militaire qui prend feu contre Collot d'Herbois, c'est le gentilhomme qui a porté l'épée et qui sait ce que c'est que la religion du drapeau. Lui, qui eût été

un digne soldat de Xénophon, il sent toute sa conscience héroïque se soulever à l'idée de cette violation de la discipline et de l'honneur érigée en exploit. Il faut l'entendre qualifier cette *scandaleuse bacchanale*, cette *bambochade ignominieuse*, que favorisaient la lâcheté des Corps constitués et l'immortelle badauderie parisienne, et s'écrier, par un mouvement digne d'un Ancien :

On dit que, dans toutes les places publiques où passera cette pompe, les statues seront voilées. Et, sans m'arrêter à demander de quel droit des particuliers qui donnent une fête à leurs amis s'avisent de voiler les monuments publics, je dirai que si, en effet, cette misérable orgie a lieu, ce ne sont point les images des despotes qui doivent être couvertes d'un crêpe funèbre, c'est le visage de tous les hommes de bien, de tous les Français soumis aux lois, insultés par les succès de soldats qui s'arment contre les décrets et pillent leur caisse militaire. C'est à toute la jeunesse du royaume, à toutes les gardes nationales, de prendre les couleurs du deuil, lorsque l'assassinat de leurs frères est parmi nous un titre de gloire pour des étrangers. C'est l'armée dont il faut voiler les yeux pour qu'elle ne voie point quel prix obtiennent l'indiscipline et la révolte. C'est à l'Assemblée nationale, c'est au Roi, c'est à tous les administrateurs, c'est à la Patrie entière à s'envelopper la tête pour n'être pas de complaisants ou de silencieux témoins d'un outrage fait à toutes les autorités et à la Patrie entière. C'est le livre de la Loi qu'il faut couvrir, lorsque ceux qui en ont déchiré les pages à coups de fusil reçoivent des honneurs civiques.

Et se retournant contre le maire Pétion qui, dans une Lettre à ses concitoyens, avait répondu avec *une astuce niaise et une bénignité captieuse* que cette fête, si on n'y avait vu que ce qui était, n'avait qu'un ca-

ractère privé, *innocent et fraternel*, et que l'esprit public s'élève et se fortifie au milieu des *amusements civiques*, André Chénier l'enferme dans ce dilemme : « Dans un pays qui est témoin d'une telle fête, de deux choses l'une : ou c'est l'autorité qui la donne, ou il n'y a point d'autorité dans ce pays-là. »

Le même sentiment militaire d'André Chénier, déjà si noblement irrité dans l'affaire des Suisses, s'anime de nouveau et éclate par les plus beaux accents, à l'occasion de l'assassinat du général Dillon, massacré après un échec de ses propres soldats près de Lille, en 1792. André Chénier en tire sujet d'adjurations éloquentes et véritablement patriotiques : « O vous tous, dont l'âme sait sentir ce qui est honnête et bon ; vous tous qui avez une patrie, et qui savez ce que c'est qu'une patrie!... élevez donc la voix, montrez-vous... Ce moment est le seul qui nous reste : c'est le moment précis où nous allons décider de notre avenir... La perte d'un poste est peu de chose, mais l'honneur de la France a été plus compromis par de détestables actions qu'il ne l'avait été depuis des siècles. » Il réclame la punition énergique, exemplaire des coupables ; il fait entendre de grandes vérités : « Souvenez-vous que rien n'est plus humain, plus indulgent, plus doux, que la sévère inflexibilité des lois justes ; que rien n'est plus cruel, plus impitoyable, que la clémence pour le crime ; qu'il n'est point d'autre liberté que l'asservissement aux lois. »

Un caractère essentiel à noter dans ces articles de prose d'André Chénier, c'est que si le poète s'y marque par l'élévation et la chaleur du sentiment, par le

désintéressement de la pensée et presque le détachement du succès, par une certaine ardeur enfin d'héroïsme et de sacrifice, il ne donne pourtant au style aucune couleur particulière. La métaphore s'y montre rarement. La langue est noble, pure, ferme, pas très-éclatante : elle pourrait même, par moments, l'être plus, sans le paraître trop. Ce qui me frappe, c'est la raison et l'énergie : l'idée du talent ne vient qu'après. On y sentirait par endroits le souffle éloquent et véhément de l'orateur, plus encore que la veine du poète. André Chénier, fidèle en ceci au goût antique, ne mêle point les genres.

Un des points les plus importants de la polémique d'André Chénier est la dénonciation qu'il fit de la Société des Jacobins, dans l'article intitulé: *De la Cause des Désordres qui troublent la France et arrêtent l'Établissement de la Liberté,* et inséré dans le *Supplément au Journal de Paris*, du 26 février 1792. Il montre que cette Société, et toutes celles qui en dépendent, ces *Confréries usurpatrices*, « se tenant toutes par la main, forment une sorte de chaîne électrique autour de la France »; qu'elles forment *un État dans l'État*; que « l'organisation de ces Sociétés est le système le plus complet de désorganisation sociale qu'il y ait jamais eu sur la terre. » C'est à cette Société des Jacobins qu'il pensait encore, quand il disait: « Aux talents et à la capacité près, ils ressemblent à la Société des Jésuites. » Il fait sentir la distinction profonde qu'il y a entre le vrai peuple, dont, suivant lui, la bourgeoisie laborieuse est le noyau, et ces Sociétés, *où un infiniment petit nombre de Français parais-*

sent un grand nombre, parce qu'ils sont réunis et qu'ils crient :

Quelques centaines d'oisifs réunis dans un jardin ou dans un spectacle, ou quelques troupes de bandits qui pillent des boutiques, sont effrontément appelés *le Peuple;* et les plus insolents despotes n'ont jamais reçu des courtisans les plus avides un encens plus vil et plus fastidieux que l'adulation impure dont deux ou trois mille usurpateurs de la souveraineté nationale sont enivrés chaque jour par les écrivains et les orateurs de ces Sociétés qui agitent la France.

Aristote et Burke avaient déjà remarqué que le caractère moral du démagogue flatteur du peuple, et celui du courtisan flatteur des rois, se ressemblent identiquement au fond. La forme seule de la majesté qu'ils flattent a changé : l'un de ces rois n'a qu'une tête, l'autre en a cinq cent mille. Le procédé, d'ailleurs, de bassesse est le même. André Chénier a remarqué spirituellement qu'au théâtre on flagorne le peuple, depuis qu'il est souverain, aussi platement qu'on flagornait le roi, du temps que le roi était tout, et que le parterre, qui représente le peuple en personne, applaudit et ait répéter toutes les maximes adulatrices en son honneur aussi naïvement que Louis XIV fredonnait les prologues de Quinault à sa louange, pendant qu'on lui mettait ses souliers et sa perruque.

Je me borne à indiquer cette polémique d'André Chénier contre les Jacobins, d'où résulta une discussion publique et par écrit avec son frère Marie-Joseph, membre et alors défenseur de cette dangereuse Société. Les témoins et les gens de parti firent de leur mieux

pour envenimer cette dissidence des deux frères, laquelle, du reste, n'eut jamais le caractère qu'on a voulu lui prêter. Leur brouille ne fut que de quelques mois. Lorsque après le 10 août, André Chénier, souffrant et retiré de la polémique, voulut aller à Versailles pour s'y reposer et y refaire sa santé, ce fut Marie-Joseph même qui lui loua cette petite maison où il a écrit ses dernières odes si élevées et si touchantes[1].

André Chénier, d'ailleurs, ne jugeait point Marie-Joseph et ses tragédies révolutionnaires avec la sévérité qu'on pourrait supposer d'après l'esprit modéré de l'ensemble de ses doctrines. Il se retrouvait frère et un peu partial à cet endroit. Dans un écrit daté de 91 et intitulé *Réflexions sur l'Esprit de parti*, il se montre injuste et vraiment injurieux pour Burke, et le désir de venger son frère de ce que Burke avait dit sur la tragédie de *Charles IX* dans son fameux pamphlet y entre pour quelque chose.

En général, la politique d'André Chénier doit être envisagée comme une politique de droiture et de cœur, émanée d'une simple et haute inspiration personnelle. Attaché à la Constitution de 91, la jugeant praticable malgré ses défauts, croyant que la question serait résolue si tous les honnêtes gens s'unissaient pour prêter main-forte à cette loi une fois promulguée, seul d'ailleurs, ne tenant à aucun parti, à aucune secte, ne connaissant pas même les rédacteurs du

1. Je tiens ce fait de M. Gabriel de Chénier, neveu des deux poètes.

Journal de Paris, dans lequel il publie ses articles, se bornant à user de cette méthode commode des *Suppléments*, qui permettait alors à chacun de publier ses réflexions *à ses frais*, il répondait hardiment à ceux qui voulaient établir une solidarité entre lui et les personnes à côté de qui il écrivait : « Il n'existe entre nous d'association que du genre de celles qui arment vingt villages contre une bande de voleurs. » Sa politique, en quelque sorte isolée et solitaire, se dessine nettement à l'occasion de la hideuse journée du 20 juin. Par un mouvement généreux et tout chevaleresque, il se déclare plus à découvert que jamais pour le roi entre le 20 juin et le 10 août; il félicite le pauvre Louis XVI, si humilié et si insulté, de son attitude honorable dans cette première journée. Par un sentiment délicat, il voudrait faire arriver une parole de consolation à son cœur : « Puisse-t-il lire avec quelque plaisir, écrit-il, ces expressions d'une respectueuse estime de la part d'un homme sans intérêts comme sans désirs, qui n'a jamais écrit que sous la dictée de sa conscience ; à qui le langage des courtisans sera toujours inconnu ; aussi passionné que personne pour la véritable égalité, mais qui rougirait de lui-même s'il refusait un éclatant hommage à des actions vertueuses par lesquelles un roi s'efforce d'expier les maux que tant d'autres rois ont faits aux hommes ! » Il suppose, il rédige une Adresse de ce même roi à l'Assemblée, datée de juin 1792, et où il le fait parler avec autant de bon sens que de dignité. Il lui prête un rôle impossible après le 20 juin et quand la partie est déjà perdue : ce jour, en effet, qui

est déjà celui de la chute du trône, lui paraît pouvoir être le point de départ d'une Restauration idéale dont il trace un tableau chimérique et embelli. Le poète se retrouve ici avec son illusion. Mais non, c'est encore l'homme de cœur et le valeureux citoyen qui, sans se soucier du succès et bravant le péril, ne peut étouffer le cri de ses entrailles. Il suppose à tous ceux qui pensent comme lui autant de courage qu'à lui : « Que tous les citoyens dont les sentiments sont conformes à ceux que contient cet écrit (et il n'est pas douteux que ce ne soit la France presque entière) rompent enfin le silence. Ce n'est pas le temps de se taire... Élevons tous ensemble une forte clameur d'indignation et de vérité. »

C'est cette *forte clameur* qui manqua et qui manquera toujours en pareille circonstance, quand les choses en seront venues à ces extrémités ; car, ainsi que lui-même le remarque tout à côté, « le nombre des personnes qui réfléchissent et qui jugent est infiniment petit ». L'*indolence parisienne* est de tout temps connue ; et si des peuples anciens élevèrent des temples et des autels *à la Peur*, on peut dire (c'est Chénier qui parle à la date de 92) que jamais cette divinité « n'eut de plus véritables autels qu'elle n'en a dans Paris ; que jamais elle ne fut honorée d'un culte plus universel ».

La politique d'André Chénier dans son ensemble se définirait donc pour nous très-nettement en ces termes : Ce n'est point une action concertée et suivie, c'est une protestation individuelle, logique de forme, lyrique de source et de jet, la protestation d'un hon-

nête homme qui brave à la fois ceux qu'il réfute, et ne craint pas d'appeler sur lui le glaive.

La journée du 10 août vint mettre fin à la discussion libre. André Chénier, retiré de la polémique, se réfugia dans l'indignation solitaire et dans le mépris silencieux. Une lettre de lui, écrite à la date du 28 octobre 1792, nous le montre désormais « bien déterminé à se tenir toujours à l'écart, ne prenant aucune part active aux affaires publiques, et s'attachant plus que jamais, dans la retraite, à une étude approfondie des langues antiques. » Sa santé s'était altérée ; il allait de temps en temps passer à Versailles des semaines vouées à la méditation, à la rêverie, à la poésie. Un amour délicat l'avait repris et le consolait des autres tristesses par sa blessure même. Il en a célébré l'objet dans des pièces adorables, sous le nom de *Fanny*[1]. Mais, suivant moi, la plus belle (s'il fallait choisir), la plus complète des pièces d'André Chénier, est celle qu'il composa vers ce temps, et qui commence par cette strophe :

O Versaille, ô bois, ô portiques !
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraiche rosée,
Coute un peu de calme et d'oubli.

Qu'on veuille la relire tout entière. On y voit, dans un

1. C'était (car le temps permet aujourd'hui de soulever le voile), c'était Mme Laurent Le Coulteux, née Pourrat, sœur de Mme Hocquard, et qui habitait alors à Luciennes.

rhythme aussi neuf qu'harmonieux, le sentiment de la nature et de la solitude, d'une nature grande, cultivée et même pompeuse, toute peuplée de souvenirs de grandeur auguste et de deuil, et comme ennoblie ou attristée d'un majestueux abandon. Il y a là l'Élégie royale dans toute sa gloire, puis, tout à côté, le mystère d'un réduit riant et studieux *couronné de rameaux*, et propice au rêve du poète, au rêve de l'amant. Car il aime, il revit, il espère; il va chanter comme autrefois, et la source d'harmonie va de nouveau abonder dans son cœur et sur ses lèvres. Mais, tout à coup, devant les yeux lui repasse l'image des horreurs publiques, et alors le sentiment vertueux et stoïque revient dominer le sentiment poétique et tendre. L'homme *juste et magnanime* se réveille, et la vue des innocents égorgés corrompt son bonheur. Tel est, dans cette admirable pièce, l'ordre et la suite des idées, dont chacune revêt tour à tour son expression la plus propre, l'expression hardie à la fois, savante et naïve.

Enfin, pour achever de dessiner cette noble figure d'un poète honnête homme et homme de cœur qui, dans la plus horrible révolution moderne, comprit et pratiqua le courage et la vertu au sens antique des Thucydide et des Aristote, des Tacite et des Thraséas, il ne faut que transcrire cette page testamentaire trouvée dans ses papiers, et où il s'est peint lui-même à nu devant sa conscience et devant l'avenir :

Il est las de partager la honte de cette foule immense qui en secret abhorre autant que lui, mais qui approuve

et encourage, au moins par son silence, des hommes atroces et des actions abominables. La vie ne vaut pas tant d'opprobre. Quand les tréteaux, les tavernes et les lieux de debauche vomissent par milliers des législateurs, des magistrats et des généraux d'armée qui sortent de la boue pour le bien de la patrie, il a, lui, une autre ambition, et il ne croit pas démériter de sa patrie en faisant dire un jour : Ce pays, qui produisit alors tant de prodiges d'imbécillité et de bassesse, produisit aussi un petit nombre d'hommes qui ne renoncèrent ni à leur raison ni à leur conscience ; témoins des triomphes du vice, ils restèrent amis de la vertu et ne rougirent point d'être gens de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent parler de justice ; dans ces temps de démence, ils osèrent examiner ; dans ces temps de la plus abjecte hypocrisie, ils ne feignirent point d'être des scélérats pour acheter leur repos aux dépens de l'innocence opprimée ; ils ne cachèrent point leur haine à des bourreaux qui, pour payer leurs amis et punir leurs ennemis, n'épargnaient rien, car il ne leur en coûtait que des crimes; et un nommé A. C. *(André Chénier)* fut un des cinq ou six que ni la frénesie générale, ni l'avidité, ni la crainte, ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres, et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes.

Quelle que soit la ligne politique qu'on suive (et je ne prétends point que celle d'André Chénier soit strictement la seule et la vraie), cette manière d'être et de sentir en temps de révolution, surtout quand elle est finalement confirmée et consacrée par la mort, sera toujours réputée *moralement* la plus héroïque et la plus belle, la plus digne de toutes d'être proposée aux respects des hommes.

A ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait pen-

dant la Terreur à la Convention, Sieyès se contentait de répondre : *J'ai vécu.* Il sera toujours plus digne et plus beau de répondre à cette question, avec l'âme d'André Chénier : *Et moi, j'ai mérité de mourir !*

Lundi, 19 mai 1851.

NOTE POUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Dans le tome IV des *Causeries du lundi*, cette étude intitulée *André Chénier homme politique* est suivie du procès-verbal de l'interrogatoire d'André Chénier, que nous reproduisons dans le volume des Œuvres en prose.

Nous ajouterons seulement ici un renseignement sur le personnage nommé Abel à qui est adressée la première élégie, p. 165. Le manuscrit de cette pièce porte en tête les mots : *à Fondat*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de M. Becq de Fouquières (journal *le Temps*, 1er nov. 1878), Abel-Louis-François de Malartic, chevalier de Fondat, né en 1760, conseiller au parlement de Paris, puis maître des requêtes, mort vers 1804.

L. M.

POÉSIES

D'ANDRÉ CHÉNIER[1]

LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

I

Reprends ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
    Jeune et divine poésie :
Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
    Porte la coupe d'ambroisie.
La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
  A confirmé mes antiques discours :

1. Les deux premières pièces seules ont été publiées du vivant de l'auteur.

2. Publié en 1791 avec le nom de l'auteur, chez Bleuet, rue Dauphine.

Voici la lettre d'envoi de l'auteur à M. Le Brun, donnée par M. Gabriel de Chénier :

« L'auteur de ce poëme, en l'envoyant à M. Le Brun, n'est pas sans quelque inquiétude pour son amour-propre. Il n'est pas assez sûr de lui-même pour se présenter le front levé devant un juge aussi éclairé, et qui a certes acquis le droit d'être difficile. Il espère cependant qu'il lira cet ouvrage avec quelque bienveillance. M. Le Brun y pourra remarquer, du moins, le désir de bien faire et de se rapprocher un peu de cette belle poésie grecque, que l'auteur a cherché à imiter

Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux;
Que nul talent n'est fils de la faveur royale;
Qu'un pays libre est leur terre natale.
Là, sous un soleil généreux,
Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
Forts, à leur croissance livrés,
Atteignent leur grandeur féconde.
La palette offre l'âme aux regards enivrés.
Les antres de Paros de dieux peuplent la terre;
L'airain coule et respire. En portiques sacrés
S'élancent le marbre et la pierre.

II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
Nymphe ailée, aimable sirène,
Ta langue s'amollit dans le palais des rois,
Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
Oppriment ta marche incertaine,
Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
La liberté du génie et de l'art

même dans la forme des strophes. Il voudrait bien n'être pas resté entièrement au-dessous de ce noble genre lyrique, que M. Le Brun a fait revivre dans toute sa grandeur et sa majesté. Il n'oublie pas de compter, parmi les études qui lui ont été le plus utiles pour développer en lui le peu d'instinct poétique que la nature a pu lui donner, la lecture souvent répetée des odes et des autres sublimes poésies que M. Le Brun lui a communiquées autrefois, et dont le recueil, glorieux pour notre langue et pour notre siècle, est trop longtemps envié aux regards du public. Il le prie d'agréer ses très-sincères compliments.

« Ce mercredi 2 mars 1794. »

T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
De nature et d'éternité
Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
Touche les cieux. Ta flamme agite, éclaire,
Dompte les cœurs. La liberté,
Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
Arme ton fraternel secours.
C'est de tes lèvres séduisantes
Qu'invisible elle vole, et par d'heureux détours
Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,
Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne au loin semé par tes doux entretiens
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure, unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé :
Quand, avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main, rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie;
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieux;
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère
Savourant de son cœur le glorieux tourment;

L'obole mendié seul appui d'un grand homme ;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment,
Des trois frères sauveurs de Rome [1].

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau
Naît aussi pour notre patrie.
Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs
Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans,
A soi-même inconnue, à son heure suprême,
Ses guides tremblants, incertains,
Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
De son salut la charger elle-même.
Longtemps, en trois races d'humains,
Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
Les ministres de l'encensoir,
Et les grands, et le peuple immense,
Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;
On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
Fiers d'un règne antique et farouche,

1. Le poëte désigne la *Mort de Socrate*, le *Retour de Brutus dans foyers*, *Bélisaire* et le *Serment des Horaces*, tableaux de David.

De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.
Douce Égalité, sur leur bouche,
A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.
Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
Ces élus plébéiens, forts des maux de nos pères,
Forts de tous nos droits éclaircis,
De la dignité d'homme, et des vastes lumières
Qui du mensonge ont percé les barrières.
Le sénat du peuple est assis.
Il invite en son sein, où respire la France,
Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut souder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient; leur seuil méconnaissant leurs pas
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu! vont-ils fuir? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous, par la ville, ils errent indignés :
Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
Au loin fut un ample manoir

Où le réseau noueux, en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs! temple à jamais fameux!
Berceau des lois! sainte masure!

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
Cette vénérable demeure;
Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes, des palais.
Qu'au lit de mort tout Français pleure,
S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
Que Sion, Delphe, et la Mecque, et Saïs
Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
Que ce voyage souhaité
Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
Ce tiers état à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté :
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
A travers d'humides torrents
Que versait la nue orageuse;
Cinq prêtres avec eux; tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte;
Tous jurant de périr ou vaincre les tyrans;
De ranimer la France éteinte;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux faîtes des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix
Applaudissait ces vœux augustes.
O jour! jour triomphant! jour saint! jour immortel!
Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice!
O soleil! ton char étonné
S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice [1]
Tu contemplais ce divin sacrifice!
O jour de splendeur couronné!
Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
Vers toi d'un œil religieux
Remonter au loin dans l'histoire.
Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
Du dernier avenir ira percer les ombres.
Moins belle la comète aux longs crins radieux
Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés?
Le front ceint d'un vaste plumage,
Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés?
Pour arrêter le noble ouvrage?

1. Le serment du Jeu de paume eut lieu le 20 juin, jour du solstice d'été.

Pour n'être point Français? pour commander aux lois?
Pour ramener ces temps de leurs exploits,
Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
Aux cris du peuple indifférents,
Partageaient le trésor, l'État, le diadème?
Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
Trouve des amis. Quelques grands,
Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
Par ta céleste main poussés,
Conscience, chaste immortelle,
Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre, à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, des nobles insensés
Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
O raison! divine puissance!
Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
Rouler en paix son onde immense,
Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
O France! sois heureuse entre toutes les mères.
Ne pleure plus des fils ingrats,
Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères;
Tous revenus des lointaines chimères,
La famille est toute en tes bras.
Mais que vois-je? ils feignaient? Aux bords de notre Seine
Pourquoi ces belliqueux apprêts?
Pourquoi vers notre cité reine

Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais?
Riez, lâche et perfide engeance!

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
Riez; mais le torrent s'amasse.
Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
Vous n'attendiez plus tant d'audace!
Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
Sous son pied faible elle sent fuir sa terre,
Et meurt sous les pesants éclats
Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
Qui ceignaient son front détesté.
Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme et cendre inanimée;
Et de ces grands tombeaux, la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux
Trois couleurs dans sa main agile
Flottent en long drapeau. Son cri victorieux

Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
En homme transformer l'argile,
La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
Jusque sur les trônes lointains
Les tyrans ébranlés, en hâte à leurs fronts blêmes,
Pour retenir leurs tremblants diadèmes,
Portèrent leurs royales mains.
A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
S'écoulent les soldats épars
Comme les neiges des montagnes,
Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats
Se résout la glèbe aguerrie.
Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
Sur tous ses fils jurant d'affronter le trépas
Appuyée au loin, la patrie
Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
Des paladins le fer gladiateur,
Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
Salut, peuple français ! ma main
Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
Reprends tes droits, rentre dans ton empire.
Par toi sous le niveau divin

La fière Égalité range tout devant elle.
Ton choix, de splendeur revêtu,
Fait les grands. La race mortelle
Par toi lève son front si longtemps abattu.
Devant les nations, souverains légitimes,
Ces fronts dits souverains s'abaissent. La vertu
Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
Qui nous montra nos destinées !
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !
Pères d'un peuple, architectes des lois !
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits sa charte antique et pure,
Ses droits sacrés, nés avec la nature,
Contemporains de l'Éternel [1].
Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
Tout obstacle est mort sous vos coups.
Vous voilà montés sur le faîte.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre;
Il vous reste à borner et les autres et vous ;
Il vous reste à savoir descendre.

1. La *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.*

XV

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
Hommes ! d'un homme libre écoutez donc la voix.
Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,
L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur que déguise une brillante écorce.
L'empire, l'absolu pouvoir
Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
Trop de désirs naissent de trop de force.
Qui peut tout pourra trop vouloir.
Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
Et l'équitable humanité,
Et la décence au doux langage.
L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.

Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.
Ah ! ne le laissez pas, sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain ! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions pour eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang
La proscription et l'outrage.

Chaque jour dans l'arène ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la Liberté, d'un bras religieux,
Garde l'immuable équilibre
De tous les droits humains, tous émanés des cieux
Son courage n'est point féroce et furieux,
Et l'oppresseur n'est jamais libre.
Périsse l'homme vil ! périssent les flatteurs,
Des rois, du peuple infâmes corrupteurs !
L'amour du souverain, de la loi salutaire,
Toujours teint leurs lèvres de miel.
Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire.
Sur la vertu toujours leur langue amère
Distille l'opprobre et le fiel.
Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
Séjans, Tigellins empressés
Vers quiconque est devenu maître ;
Si, voués au lacet, de faibles accusés
Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;
Si le meurtre est vainqueur, si les bras insensés
Forcent des toits héréditaires.

XIX

C'est bien : Fais-toi justice, ô peuple souverain,
Dit cette cour lâche et hardie.

Ils avaient dit : C'est bien, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démence
De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, dans son humble arrogance,
Veut être esclave et despote, et s'offense
Que ramper soit honteux et bas;
L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte,
Il veut du faible sans soutien
Savourer les pleurs ou la crainte.
L'un, du nom de sujet, l'autre de citoyen,
Masque son âme inique et de vice flétrie ;
L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
Liberté, vérité, patrie.

XX

De prière, d'encens prodigue nuit et jour,
Le fanatisme se relève.
Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour ;
Ministres effrayants de concorde et d'amour
Venus pour apporter le glaive,
Ardents contre la terre à soulever les cieux,
Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
De trouble et d'anathème artisans implacables...
Mais où vais-je ! L'œil tout-puissant
Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
Laissons cent fois échapper les coupables
Plutôt qu'outrager l'innocent.

Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
Plus d'un, par les méchants conduit,
N'est que vertueux et crédule.
De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
Où la patrie aimée et sans faste et sans bruit
Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
Rocs affermis du sein de l'onde,
Raison, fille du temps, tes durables succès
Sur le pouvoir des lois établiront la paix;
Et vous, usurpateurs du monde,
Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez
Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
S'avance vers vous. Croyez-moi,
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
Aux nations déguisez mieux vos chaînes;
Allégez-leur le poids d'un roi.
Effacez de leur sein les livides blessures,
Traces de vos pieds oppresseurs.
Le ciel parle dans leurs murmures.
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs,
Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
D'un effroi salutaire et sage,

XXII

Apprenez la justice, apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice.
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.
La Liberté législatrice,
La sainte Liberté, fille du sol français,
Pour venger l'homme et punir les forfaits,
Va parcourir la terre en arbitre suprême.
Tremblez ! ses yeux lancent l'éclair.
Il faudra comparaître et répondre vous-même,
Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
Sans gardes hérissés de fer.
La Nécessité traîne, inflexible et puissante [1],
A ce tribunal souverain,
Votre majesté chancelante :
Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;
Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
Elle entendra le peuple, et les sceptres d'airain
Disparaîtront, réduits en poudre.

1. Ἀναγκαίη μεγάλη θεός. *Callimaque in Del. (Note manuscrite d'André Chénier.*
C'est-à-dire Callimaque dans son hymne à Délos.

HYMNE

SUR L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES SUISSES

RÉVOLTÉS DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX, FÊTÉS A PARIS SUR UNE MOTION DE COLLOT-D'HERBOIS[1]

Salut, divin triomphe! entre dans nos murailles!
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée :
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt;
C'est quand tu conduiras Jourdan[2] à notre armée,
Et Lafayette à l'échafaud!
Quelle rage à Coblentz! quel deuil pour tous ces princes,
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois!

1 Publié pour la première fois dans le *Journal de Paris* du 15 avril 1792.

2. Mathieu-Jouve Jourdan, surnommé Coupe-Tête.

Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie;
Que leur front doit être abattu!
Tandis que parmi nous, quel orgueil, quelle joie,
Pour les amis de la vertu,
Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
Et qui savez baisser les yeux,
De voir des échevins que la Râpée honore [1]
Asseoir sur un char radieux
Ces héros que jadis sur les bancs des galères
Assit un arrêt outrageant,
Et qui n'ont égorgé que très-peu de nos frères,
Et volé que très-peu d'argent!
Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées?
Si sur la tombe des Persans
Jadis Pindare, Eschyle, ont dressé des trophées,
Il faut de plus nobles accents.
Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
Vont s'élever sur nos autels.
Beaux-arts qui faites vivre et la toile et la pierre,
Hâtez-vous, rendez immortels
Le grand Collot-d'Herbois, ses clients helvétiques,
Ce front que donne à des héros
La vertu, la taverne, et le secours des piques!
Peuplez le ciel d'astres nouveaux.
O vous! enfants d'Eudoxe, et d'Hipparque, et d'Euclide,
C'est par vous que les blonds cheveux,
Qui tombèrent du front d'une reine timide,
Sont tressés en célestes feux [2];

1. Pétion et ses collègues de la Commune avaient paru se faire honneur, dans les journaux de leur parti, d'une petite débauche qu'ils avaient faite dans un cabaret de la Rapée (avril 1792).

2. La constellation de Bérénice.

Pour vous, l'heureux vaisseau des premiers Argonautes[1]
Flotte encor dans l'azur des airs;
Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
Comme eux dominateurs des mers.
Que la Nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
Et que le nocher aux abois
Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
Les Suisses de Collot-d'Herbois.

Au reste, puisque tous les magistrats de la capitale nous assurent que cette fête n'est rien qu'une fête privée et particulière, et qu'elle n'a *aucun des caractères d'une fête publique,* on ne peut rien faire de mieux que de les croire. Ainsi, il faut soigneusement prévenir tous les citoyens qui pourraient s'égarer en s'abandonnant imprudemment à un peu de logique, il faut, dis-je, les prévenir de ne point manquer de foi; et que, malgré toutes les apparences, les ordres qui interrompent le cours habituel des choses, comme celui de ne point sortir en carrosse, de ne point porter d'armes, etc., ne sont point des *caractères de fête publique.*

Les discussions au sujet de cette fête, outre quelques lettres d'un magistrat qui égayeront un jour les lecteurs par leur bon sens et leur dialectique, ont du moins produit ce bien-ci : c'est de faire connaître, par la franchise et la vigueur avec lesquelles plusieurs citoyens ont défendu l'honnêteté publique, que des siècles d'esclaves, et les efforts sans nombre qu'on met tous les jours en œuvre pour corrompre et anéantir toutes les idées morales dans l'esprit de la nation, n'ont pas pu réussir à nous ôter le sentiment de ce qui est bon et vrai.

Il est bien fâcheux que l'on ne se soit pas arrêté dès l'origine à une fête en l'honneur de la liberté; fête avec laquelle les Suisses de Châteauvieux n'auraient rien eu de

1. La constellation Argo.

commun. Alors cette fête n'aurait point dû être et n'aurait point été une fête privée, mais publique. L'allégresse générale, l'assentiment de tous les citoyens, le concours de toutes les autorités, les talents de David et des autres artistes, alors bien employés, lui auraient donné tout ce qu'elle devait avoir de grand et d'auguste; et tous les bons Français, en adorant la statue de leur déesse, n'auraient pas eu le chagrin de la voir en pareille compagnie.

BUCOLIQUES [1]

I[2]

L'OARISTYS

IMITÉE DE THÉOCRITE.

DAPHNIS, NAÏS

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur;
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

1. Le poëte a employé le mot abrégé Βουκ. (Βουκολικά) Bucoliques, pour désigner les pièces classées sous ce titre. Les précédents éditeurs ont employé tantôt le mot d'*Idylles*, tantôt celui d'*Églogues* et *Idylles* tout à la fois. Il n'est pas certain sans doute qu'André Chénier eût employé le mot *Bucoliques* dans la publication de ses poésies, Mais puisqu'il n'a pas eu l'occasion de manifester sa préférence pour un autre, il est juste de conserver celui dont il a fait spontanément usage.

2. Édition de 1819. Le mot *Oaristys* (ὀαριστὺς conversation familière) est emprunté de Théocrite, XXVIIe idylle.

DAPHNIS.

Eh bien! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit :
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère,
Ta jeunesse te flatte; ah! n'en sois point si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Vas, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi! seule à Vénus penses-tu résister?

NAÏS.

Je suis chère à Diane; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi! tu veux fuir l'Amour! l'Amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah!... si je te suis chère...
Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus?

NAÏS.

Hélas! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave.

DAPHNIS.

Ah! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle :
Des enfants adorés feront tous tes appas;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis;

Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
Quel est ton nom?

DAPHNIS.

Daphnis, mon père est Palémon.

NAÏS

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnes.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix ; à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu? Quoi! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des dieux...
Ah!... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi? que crains-tu? Je t'adore.
Viens.

NAÏS.

Non; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux! quel est ton dessein? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... si quelqu'un vient. Ah! dieux! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile!... Ou me cacher? Hélas!
Me voilà nue! où fuir?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant, tu préviens mon envie,
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh! non! jamais. Pourquoi, grands dieux! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie?

NAÏS.

Ah!... Daphnis! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah! méchant, qu'as-tu fait?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

III[1]

L'AVEUGLE.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!);

1. Édition 1819.

Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre.
Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez; est-ce le front d'un habitant des cieux?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phébus voulu ravir le prix[1];
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide,
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses,

1. Voy. Homère, chant II, vers 594-600.

Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
Comment, et d'où viens-tu? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.

Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares! J'étais assis près de la poupe.
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui; tu rendras grâce aux dieux...

J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli!

— Viens, suis-nous à la ville; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siége aux clous d'argent te place à nos festins;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière!
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu:
Ils croissaient comme vous, mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.

J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
Soleil qui vois, entends, connais tout; et toi, mer;
Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
Muses! vous savez tout, vous déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer;
Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles;
D'abord le roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre.

Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes.
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à ses cris s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts; vieillards seuls et souffrants.
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,

Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les piéges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine;
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage:
Les mortels oubliaient, par ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître! » Mais, avant lui, sur le centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.

Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et sa massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor;
Le quadrupède Hélops fuit; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête;
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin des hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.

Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

VARIANTE PROBABLE DE L'AVEUGLE [1]

Ulysse, rentré dans son palais après avoir tendu l'arc et fait passer une flèche au travers des douze piliers de fer troués, qui ont été alignés dans la cour, supporte d'abord les insultes de chacun des prétendants à la main de son épouse, puis se fait connaître.

. . . . . .

Se tait, baisse les yeux, et sous un front paisible,
Lui garde dans son cœur sa réponse terrible.

. . . . . .

Sourit ; mais d'un sourire amer et meurtrier.

. . . . . .

1. Édition Gabriel de Chénier. Ces vers sont la traduction des quarante-un premiers vers du XXIIe chant de *l'Odyssée*. M. Becq de Fouquières suppose qu'ils ont été faits pour occuper d'abord la place où l'on trouve le fragment : *Enfin l'Ossa, l'Olympe*, etc

Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
De ces lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître;
S'élance sur le seuil, l'arc en main; à ses pieds
Verse au carquois fatal tous les traits confiés;
Et là : « Nous achevons un jeu lent et pénible,
Princes, tentons un but plus neuf, plus accessible,
Et si les dieux encor me gardent leur faveur... »
Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.
Le fier Antinoüs, dans cet instant suprême,
Tenait en main sa coupe, ouvrage précieux,
Où pétillait dans l'or un vin délicieux.
La crainte, le trépas sont loin de sa pensée,
Et qu'un seul homme, aux yeux d'une troupe empressée,
Plus que vingt bras armés quand son bras serait fort,
Pût oser l'attaquer et lui porter la mort.
Sur ses lèvres déjà la coupe reposée
Du nectar écumant lui versait la rosée,
Quand le fer, qu'à grand bruit fait voler l'arc nerveux,
Vient lui percer la gorge et sort dans ses cheveux.
Sa tête se renverse et l'entraîne et succombe.
La coupe de sa main fuit. Il expire. Il tombe.
Sa bouche, tous ses traits en longs et noirs torrents
Jaillissent. Sous ses pieds agités et mourants,
Table, vases, banquet, tout tombe, tout s'écroule
Tout est souillé de sang. De leurs siéges en foule
Ils s'élancent soudain. Confus, tumultueux,
Ils errent. Leurs regards sur les murs somptueux
Cherchent, fouillent partout; et rien à leur vengeance
Ne présente une épée ou le fer d'une lance.
Ils entourent Ulysse, et d'un œil de courroux :

Malheureux étranger, si peu sûr de tes coups,
Tremble, tu paieras cher ton erreur homicide;
Ta main ne sera plus imprudente et perfide;
Du premier de nos Grecs elle tranche les jours;
Mais, malheureux, ton corps va nourrir les vautours. »
Insensés! d'une erreur ils le croyaient coupable;
Ils ne présumaient pas que ce coup formidable,
Pour eux d'un même sort était l'avant-coureur.
Ulysse, sur eux tous roulant avec fureur
Un regard enflammé d'une sanglante joie :
« Vous ne m'attendiez plus des campagnes de Troie,
Lâches, qui, loin de moi, dévorant ma maison,
De tous mes serviteurs payant la trahison,
Osiez porter vos vœux au lit de mon épouse,
Sans redouter des dieux la vengeance jalouse,
Ou qu'aucun bras mortel osât me secourir?
Tremblez, lâches, tremblez : vous allez tous mourir. »

. . . . . .

Et portent à mon lit une envie adultère.

III[1]

LA LIBERTÉ

UN CHEVRIER, UN BERGER

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux?

1. Edition 1819. Tiré de la VIe églogue de Virgile.

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre;
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi!

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?
Tiens, veux-tu cette flûte? Elle fut mon ouvrage.

Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres :
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter;
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi,
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protége-moi toujours, ô Liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige, et me brave;
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
Il est des baumes doux, des lustrations pures
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs :
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle, du moins, égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ! et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure ;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille !
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;

Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bêlante;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi : mais moi j'eus une autre fortune;
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine;
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
C'est ma faute; il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.
Et puis, menaces, cris, injure, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables;
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables?

Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
Te rendre Jupiter et les nymphes propices?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes?
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs;
Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien! que n'aimes-tu? Quelle amertume extrême
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime?
L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre!. .
Sa voix prit un accent!... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh! quel œil virginal voudrait tomber sur moi?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi?
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi!

LE CHEVRIER

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné! ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs!

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit; car si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage;
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont 'jaurai pu payer les chevreaux et la mère;

Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

Commencé le vendredi au soir 16, et fini le dimanche au soir 18 mars 1787[1].

IV[2]

LE MALADE.

« Apollon, Dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes solitaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

1. Nous admettons la correction de M. Becq de Fouquières (16 et 18 au lieu de 10 et 12, le 10 mars 1787 étant un samedi, et le 12 un lundi).

2. Édition 1819.

Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?
Enfant, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis?

— Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils, ma mère bien-aimée.
Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge; avec effort je respire, et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah! j'expire! ô douleurs!

—Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage,
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière

C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire;
Qui chantait; et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler les pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre, hélas! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée;
Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe! ô vallons! ô bocage!
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin!
De légères beautés troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère? aux bords de l'Érymanthe.
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...
O visage divin! ô fêtes! ô chansons!
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux! ces bras et ces flancs, ces cheveux, ces pieds nus,
Si blancs, si délicats! je ne te verrai plus!
Oh! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe;
Que je la voie encor, cette vierge dansante!
Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse.
Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,

Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh! que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles! »
— Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé?
Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que c'est toujours cet amour en fureur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe?
N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur
N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur?
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes,
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
Ou ne sera-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?
Cette belle Daphné?... — Dieux! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux! Qu'as-tu dit! Elle est fière, inflexible;
Comme les immortels, elle est belle et terrible!
Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais, ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!

Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
Ma mère bien-aimée, ah! viens à mon secours :
Je meurs; va la trouver : que tes traits, que ton âge,
De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux,
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie:
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie;
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse;
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse;
Pars; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils; va, la belle espérance
Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Ellé couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche est de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche :
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.
« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? pourquoi veux-tu mourir
Tu souffres. On me dit que je peux te guérir.

Vis, et formons ensemble une seule famille :
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

V[1]

LE MENDIANT

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,
. . . . . .
. . . . . .
Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;
Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus le fertile domaine.
. . . . . Soudain, à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort,
Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
Il remuait à peine une lèvre glacée ;
Des hommes et des dieux implorait le secours,
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce hideux aspect sorti du fond du bois,
Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,

1. Édition 1819. Ce morceau avait paru, par fragments, en 1816, dans le recueil intitulé *Mélanges littéraires*, etc., édité par M. Fayolle.

Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphe, souvent les vœux des malheureux humains
Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;
L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »
Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux,
. . . . . et d'une voix encore
Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore.
Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
Passe le pont mobile, entre dans la maison ;
J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui,
C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »
Elle achève ces mots, et, le cœur palpitant,
S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans,
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.

Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
Maintenant sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux
Rangent des serviteurs le cortége nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute ; il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;
Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
Ta mère, mon élève (inestimable perte !)
Aimait à soulager les faibles abattus :
Tu lui ressembleras autant par tes vertus
Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :
En habits somptueux d'essences parfumés,
Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés,
Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
Le toit s'égaye et rit de mille odeurs divines.
La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux,

Sur leurs bases d'argent, des formes animées
Élèvent dans leurs mains des torches enflammées;
Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux
En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
Partout sur les buffets, sur la table étincellent;
Plus d'une lyre est prête; et partout s'amoncellent
Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
On s'étend sur les lits teints de mille couleurs;
Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais, pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer;
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps
N'osent jamais troubler tes destins éclatants!
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille,
Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
A ton riche banquet un peuple convié
T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière
Si tu ne tends vers lui la main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante!...

Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme, souvent importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
Ma fille, c'est bien fait; poursuis toujours ainsi.
Respecter l'indigence est un devoir suprême.
Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
« Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
Souvent marchent ensemble Indigence et Vertu ;
Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
Sur de molles toisons, en un calme sommeil,

Tu peux, ici dans l'ombre, attendre le soleil.
Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
Car tout mortel errant nourrit un long amour
D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place après que l'indigent
S'est assis. Sur ses mains de l'aiguière d'argent
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,
Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
« Mange et bois, dit Lycus; oublions les souffrances.
Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

. . . . . .

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
« Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
L'étranger devenu l'hôte de mon foyer. »
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger. « Salut, mon hôte, bois.
De ta ville bientôt tu reverras les toits,

Fussent-ils par delà les glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève et sur eux tous il invoque les dieux.
On boit; il se rassied. Et jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
Oserai-je à ma langue abandonner les rênes?
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière;
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
Je puis même, tournant la meule nourricière,
Broyer le jour froment en farine légère.

Je puis, la serpe en main, planter et diriger
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire!

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune! — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort;
En espérant toujours il arrive à la mort.
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
Toutefois la richesse accueille mes misères;
Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,

S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin :
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi;
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi. »
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mes malheurs je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
Vous n'avez point ici d'autre visible image;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle.
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours;
Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.

Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu; son injuste patrie
L'a privé de ses biens, elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages,
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage,
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux! ah! grands dieux! partons. Plus de jeux, plus de fête,
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs;
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah! dieux! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui? le connais-tu toi-même?
En quels lieux était-il? où portait-il ses pas?
Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas?
Parle : était-ce bien lui? parle, parle, te dis-je;
Où l'as-tu vu? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Les douleurs de son âme
Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
A Delphes, confiés au ministre du dieu,
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
Il en gardait encore un douloureux effroi.
Je le connais; je fus son ami comme toi.
D'un même sort jaloux une même injustice
Nous a tous deux plongés au même précipice.
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
Vois si tu la connais. » De surprise immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile;

Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.
« Est-ce toi, Cléotas? toi qu'ainsi je revoi?
Tout ici t'appartient. O mon père! est-ce toi?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
Cléotas! ô mon père! ô toi qui fus mon maître,
Viens; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »
Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
Les convives levés l'entourent; l'allégresse
Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse;
On cherche des habits, on réchauffe le bain.
La jeune enfant approche; il rit, lui tend la main :
« Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

VI[1]

MNAZILE ET CHLOÉ

CHLOÉ.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages?

1. Édition 1849.

Il visite souvent vos paisibles rivages.
Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, naïade transparente
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

Oh! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui!
Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si pour m'encourager quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur!
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah! je l'ai vu; c'est lui. Dieux! je vais lui parler!
O ma bouche! ô mes yeux! gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle! ô mes regards! ayez soin de vous taire

CHLOÉ.

Quoi! Mnazile est ici? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil et n'attendais personne...

Vous du blond Anio[1] naïade au pied fluide[2],
Vous, filles du Zéphire et de la Nuit humide,
Fleurs.....

VII[3]

LYDÉ.

« Mon visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée;
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi :
C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
Le plus beau des humains? Dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître.
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas[4]

Une femme, une poëtesse chante ainsi :

O jeune adolescent! tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur; ils pâlissent pour toi :

1. Au-dessus du mot *Anio*, l'auteur a écrit *ou autre*. (G. de Ch.)

2. Ce court fragment, donné par Sainte-Beuve dans la notice de 1839, semble bien se rattacher au commencement de la pièce qu'on vient de lire.

3. Édition 1819.

4. Ces deux vers, supprimés par les premiers éditeurs ont été rétablis par M. G. de Chénier.

C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence;
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
Viens le savoir de moi. Viens, je veux te l'apprendre;
Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons, moins timides que toi,
Te fassent soupirer et languir comme moi;
Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.

Dans cet âge où le jeune adolescent ressemble encore à une vierge, qu'il a une voix argentine... qu'il est incertain, et peut devenir un homme ou une fille (peindre cela le mieux possible.)

Oh! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
Reposer mollement ta tête sur mon sein!
Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
Les insectes volants dont les ailes bruyantes
Aiment à se poser sur les lèvres dormante . »

. . . . . .

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête et soupire.
Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire;
Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,

Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
L'une, de son front blanc, va de sa chevelure
Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
Caresse lentement le mol et doux coton.
« Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi?
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire?
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
Trop heureux! te pressaient entre leurs bras glissants,
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.
Tu baisses tes yeux noirs? Bienheureuse la mère
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.
Sans doute elle est déesse. Eh quoi! ton jeune sein
Tremble et s'élève? Enfant, tiens, porte ici ta main.
Le mien plus arrondi s'élève davantage.
Ce n'est pas (le sais-tu? déjà dans le bocage
Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi?)
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
Tu souris? tu rougis? Que ta joue est brillante!
Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente!
N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phébus si cher?
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter?
Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle?
Ami, qui que tu sois, oh! tes yeux sont charmants,
Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée;
Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

Vois-tu sur la colline, vois-tu ceci, vois-tu cela?... Si tu veux m'aimer tout cela sera à toi.

Mon amour, aime-moi... Sur l'herbe chaque soir,
Au coucher du soleil, nous viendrons nous asseoir.

Je ferai ceci et cela pour te plaire.

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
Sur ton pâle berger tomber un doux sourire,
Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
Dis-lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.
Non, berger, je ne puis; je n'en ai point pour toi.
Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi [1]. »

VIII [2]

ARCAS ET PALÉMON [3].

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis; mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
C'est une enfant encore; elle fuit tes liens,
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.
Ta génisse naissante au sein du pâturage
Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage;

1. Ces divers fragments ne se lient qu'imparfaitement entre eux.

2. Édition 1819.

3. Le poète a désigné les deux interlocuteurs par A et B. Les pre-

Sans répondre à la voix des époux mugissants,
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
Le fruit encore vert, la vigne encore acide
Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor;
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
Les fleurs ne sont pas tout ! le verger vient d'éclore,
Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
Le fruit est mûr, et garde en sa douce âpreté
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
L'hyménée a souri quand il a vu son sein
Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.

cédents éditeurs ont substitué à ces lettres, tantôt Arcas et Palémon, tantôt Arcas et Bacchylis. — Nous adoptons les deux noms sous lesquels la pièce est le plus anciennement connue.

Sur le coing parfumé le doux printemps colore
Une molle toison intacte et vierge encore.
La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.

. . . . . .

IX [1]

BACCHUS

IMITÉ D'OVIDE (*Métamorphoses*).

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée ;
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand tu vins rassurer la fille de Minos.
Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins mollement enchaîné,
Le tigre aux larges flancs de taches sillonné,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage,
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
Et Dyonise, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
Et la voix des rochers répétait leurs chansons.
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux, et les doubles crotales

1. Édition 1819.

Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

C'est le dieu de Niza, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
Qui dompte et fait courber sous son char gémissant
Du lynx aux cent couleurs le front obéissant[1]

Bacchus, Hymen, ces dieux toujours adolescents[2]

Apollon et Bacchus, un crin noir et sauvage
N'a hérissé jamais votre jeune visage.
Apollon et Bacchus, vous seuls entre les dieux,
D'un éternel printemps vous êtes radieux.
Sous le tranchant du fer vos chevelures blondes
N'ont jamais vu tomber leurs tresses vagabondes[3].

X[4]

EUPHROSINE

Ah! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.

1. Addition de Sainte-Beuve, notice de 1839.
2. *Ibid.*
3. Addition de M. G. de Chénier.
4. Édition 1819. Le manuscrit n'indique pas de nom.

Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je vois qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

XI[1]

HYLAS

Le navire éloquent, fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.
Aux regards des héros le rivage est tranquille ;
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.

1 Édition 1819. Le manuscrit ne porte pas de titre. Il commence par trois vers que l'auteur avait en partie effacés.

Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant
Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphire,
Un murmure plus doux l'avertit et soupire :
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs ;
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;
Il oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
Sur l'immobile arène il l'admire couler,
Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
Dans le cristal sonnant plonge l'urne pesante.
De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,
Le rassure et le loue et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie auprès de l'onde pure :
« Hylas ! Hylas ! » Il crie et mille et mille fois.

Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour le tirer de peine,
Lui répond une voix non entendue et vaine.

XII[1]

A F. DE PANGE[2]

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

XIII[2]

NÉÈRE

. . . . . .
. . . Tel qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :

1. Édition 1819.

2. Le poëte a indiqué qu'il avait l'intention de terminer une idylle (il ne dit pas laquelle) par les vers à F. de Pange que nous plaçons ici. Les précédents éditeurs, sauf M. G. de Chénier, les ont rattachés arbitrairement, mais sans inconvénient d'ailleurs, à la pièce d'Hylas.

Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort :

« O vous, du Sébethus [1] naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias ! moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère tout son bien, Néère ses amours ;
Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
Oh ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias ; je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser, en fuyant, ton oreille attentive. »

3. Le Sébethus traverse Naples. On l'appelle à présent *Fiume della Maddalena*.

. . . . . .

Néère, ne va plus te confier aux flots,
De peur d'être déesse, et que les matelots,
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère [1].

XIV [2]

SUR UN GROUPE

DE JUPITER ET D'EUROPE

Des nymphes et des satyres chantent dans une grotte qu'il faut peindre bien romantique [3], pittoresque, divine, en soupant avec des coupes ciselées. Chacun chante le sujet représenté sur la coupe; l'un : « Étranger, ce taureau... [4] » l'autre, Pasiphaé [5]; d'autres, d'autres...

Étranger, ce taureau que tu vois fendre les flots et nager vers Crète, avec une jeune fille qui tient sa corne, qui tremble, qui cherche à voir sa patrie, qui appelle ses compagnes, *tactumque vereri assilientis aquæ timidasque reducere plantas* (Ovid., VI, v. 106), ce nageur mugissant, ce taureau, c'est un dieu... Dans ses traits de taureau, tu reconnais les traits de Jupiter amoureux d'Europe, de la fille d'Agénor; il est descendu au rivage de Phénicie, beau, délicat, l'objet des vœux de toutes les génisses; la fille d'Agénor a osé s'asseoir sur lui, il s'est lancé dans les flots, il nage, il a déjà passé Chypre et Rhodes... [6]

1. Le nom de Néère rattache seul ces quatre vers au morceau précédent.

2. Edition 1819.

3. J.-J. Rousseau avait déjà employé ce mot dans les *Rêveries d'un Solitaire*.

4. C'est la pièce qui suit.

5. C'est probablement le morceau qu'on trouvera un peu plus loin, n° XXVIII.

6. Esquisse du morceau suivant.

Étranger, ce taureau qu'au sein des mers profondes
D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu; c'est Jupiter lui-même.
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte : il la flatte à son tour;
Et se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'est lancé dans l'onde; et le divin nageur,
Le taureau roi des dieux, l'humide ravisseur,
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles;
Il s'approche de Crète, et va voir les cent villes.

AUTRE FRAGMENT

SUR L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

. . . . . .

Telle éclate Vénus au milieu des trois sœurs.
Mais son sort n'était pas de n'aimer que les fleurs,
Et de garder toujours sa pudique ceinture.
Le roi des dieux l'a vue. Une active blessure
Le dévore, dompté sous l'arc insidieux
Du dieu qui peut dompter même le roi des dieux.
Mais, voulant la séduire, et de sa fière épouse,
Éviter, cependant, la colère jalouse,
Il sut cacher le dieu sous le front d'un taureau
Non ressemblant à ceux qui, sous un lourd fardeau,
Rampent, traînant d'un char les axes difficiles,
Ou préparent la terre à des moissons fertiles.
Sur tout son corps s'étend un blond et pur éclat,
Une étoile d'argent sur son front délicat
Luit. D'amour, dans ses yeux, brille la flamme ardente;
Un double ivoire enfin sur sa tête élégante
Se recourbe; la nuit tel est le beau croissant
Que Phœbé, dans les cieux, allume en renaissant.
Il va sur la prairie, et de frayeur atteinte
Nulle vierge ne fuit. Elles courent, sans crainte,
Vers l'animal paisible, et qui, plus que les fleurs,
De l'ambroisie au loin exhale les odeurs.
Il s'avance à pas lents trouver la jeune reine.
Sur ses pieds délicats sa langue se promène.
Europe, de sa bouche, en le voyant si beau,
Vient essuyer l'écume, et baise le taureau.
Il mugit doucement; la flûte de Lydie

Chante une moins suave et tendre mélodie.
Il s'incline à ses pieds; tient sur elle les yeux,
Lui montre la beauté de son flanc spacieux.
Soudain : « Venez, venez, ô mes chères compagnes,
Dit-elle; de nos jeux égayons ces campagnes.
Sur ce taureau si doux nous allons nous asseoir;
Son large dos pourra toutes nous recevoir,
Toutes nous emporter comme un vaste navire.
C'est un esprit humain qui sans doute l'inspire.
Nul autre ne s'est vu qui pût lui ressembler.
Il lui manque une voix : il voudrait nous parler. »
Elle dit et s'assied. La troupe à l'instant même
Vient; mais, se relevant sous le fardeau qu'il aime,
Le dieu fuit vers la mer. L'imprudente soudain
Les appelle à grands cris, pleure, leur tend la main :
Elles courent; mais lui, qui de loin les devance,
Comme un léger dauphin dans les ondes s'élance.
En foule, sur les flancs de leurs monstres nageurs,
Les filles de Nérée autour des voyageurs
Sortent. Le roi des eaux, calmant la vague amère,
Fraye, agile pilote, une voie à son frère;
D'hyménée, auprès d'eux, les humides Tritons
Sur leurs conques d'azur répètent les chansons.
Sur le front du taureau la belle, palpitante,
S'appuie, et l'autre main tient sa robe flottante
Qu'à bonds impétueux souillerait l'eau des mers.
Autour d'elle son voile épandu dans les airs,
Comme le lin qui pousse une nef passagère,
S'enfle, et sur son amant la soutient plus légère.
Mais, dès que nul rivage, à son timide effroi,
Nul mont ne s'offrit plus, qu'elle n'eut devant soi

Rien qu'une mer immense et le ciel sur sa tête,
Promenant autour d'elle une vue inquiète :
« Dieu taureau, quel es-tu? Parle, taureau trompeur,
Où me vas-tu porter? N'en as-tu point de peur,
De ces flots? Car ces flots aux poupes vagabondes
Cèdent; mais les troupeaux craignent les mers profondes.
Où sera la pâture et l'eau douce pour toi?
Es-tu dieu? mais des dieux que ne suis-tu la loi?
La terre aux dauphins, l'onde aux taureaux est fermée;
Mais toi seul sur la terre et sur l'onde animée
Cours. Tes pieds sont la rame ouvrant le sein des mers;
Et bientôt des oiseaux peut-être dans les airs
Tras-tu joindre aussi la volante famille.
O palais de mon père! ô malheureuse fille,
Qui, pour tenter sur l'onde un voyage nouveau,
Seule, errante, ai suivi ce perfide taureau!
Et toi, maître des flots, favorise ma route!
Mon invisible appui se montrera sans doute;
Sans doute ce n'est pas sans un pouvoir divin,
Que s'aplanit sous moi cet humide chemin. »
Elle dit. A ces mots, pour la tirer de peine,
Du quadrupède amant sort une voix humaine :
« O vierge, ne crains point les fureurs de la mer;
Dans ce taureau nageur tu presses Jupiter.
Je me choisis en maître une forme, un visage;
Mon amour, ta beauté m'ont, sous ce corps sauvage,
Fait mesurer des flots cet empire inconstant.
La Crète, île fameuse, est le bord qui t'attend.
Il m'a nourri moi-même. Et là, ta destinée
Te promet de grands rois, fils de notre hyménée. »

Il dit; le bord paraît. Les Heures, en ce lieu,
Ont préparé son lit... Il se relève dieu,
Détache la ceinture à la belle étrangère,
Et la vierge en ses bras devient épouse et mère.

XVI[1]

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés!
Oiseaux chers à Téthys! doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.

1. Édition 1819. Ce morceau avait paru, par les soins de Marie-Joseph Chénier, dans le *Mercure* du 1er germinal an IX (22 mars 1801). M. G. de Chénier, dans son édition, a donné quelques rectifications dont nous tenons compte.

Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil :

« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »

XVI[1]

CHRYSÉ

IMITÉ DE PROPERCE[2]

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles?
Dieux! je t'ai vue en songe; et, de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague ionienne.
Les filles de Nérée ont volé près de toi.
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi,

1. Édition 1833.
2. Livre II, élégie 26.

Quand du bélier doré qui traversait leurs ondes,
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.
Oh! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
Typhis donner ton nom et plaindre mon amour!
Que j'adressai de vœux aux dieux de l'onde amère!
Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère!
Glaucus ne te vit point; car sans doute avec lui,
Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes;
Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots
Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

XVII[1]

AMYMONE

Salut, belle Amymone; et salut, onde amère
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque, elle franchit les mers.
Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénée,
Conduite à son époux par le blond Hyménée,
Fendre la plaine humide, et, se tenant au frein,
Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,
La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi,
Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.

1. Édition 1833.

Près d'elles descendue, à leurs yeux exposée,
Opis et Cymodoce et la blanche Nésée
Eussent rougi d'envie, et sur tes doux attraits
Cherché, non sans dépit, quelques défauts secrets;
Et loin de toi chacune, avec un soin extrême,
Sous un roc de corail menant le dieu qu'elle aime,
L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,
S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

XVIII[1]

MNAÏS[2].

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au dos de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas!
Par Cérès, par sa fille et la terre sacrée,
Une grâce légère autant que désirée.
Ah! près de vous jadis elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux du moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.

1. *Revue de Paris,* 1830.

2. Traduction de la 98e épigramme de Léonidas de Tarente. Anal., t. I, p. 246. (*Note d'André Chénier.*)

Les abréviations signifient : *Analecta veterum poetarum græcorum,* publ. par Brunck en 3 vol.

Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein,
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

C'est en songe que la jeune Mnaïs est venue leur dire cela.

. . . . . .

Et la blanche brebis de laine appesantie[1]

. . . . . .

Syrinx parle et respire aux lèvres du pasteur.

XIX[2]

TRADUCTION

DE LA JOLIE ÉPIGRAMME D'ÉVÉNUS DE PAROS

Ἀτθὶ κόρα, μελίθρεπτε...[3]

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
Tu voles; comme toi la cigale a des ailes.
Tu chantes; elle chante. A vos chansons fidèles

1. Ce vers et le suivant, recueillis par Sainte-Beuve dans la notice de 1839, ont été rattachés, comme variantes probables, à la pièce précédente.
2. Édition 1833.
3. Anal. t. I, p. 166. *(Note d'André Chénier.)*

Le moissonneur s'égaye, et l'automne orageux
En des climats lointains vous chasse toutes deux.
Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
A ton nid sans pitié cette innocente proie?
Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
Sous la morsure, hélas! d'un chanteur comme lui!

XX[1]

LA JEUNE LOCRIENNE

« Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour;
« Lève-toi, pars, adieu; qu'il n'entre, et que ta vue
« Ne cause un grand malheur, et je serais perdue!
« Tiens, regarde, adieu, pars : ne vois-tu pas le jour? »
Nous aimions sa naïve et riante folie,
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : « Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois
Daignait former en songe à vous donner des lois? »
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite,
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite;

1. Notice de Sainte-Beuve, 1839. Le titre n'est pas de la main de l'auteur.

Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thurien, aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle :
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

XXI[1]

Il faut en finir une[2] ainsi :

Voilà ce que chantait aux naïades prochaines
Ma muse jeune et fraîche, amante des fontaines,
Assise au fond d'un antre aux nymphes consacré,
D'acanthe et d'aubépine et de lierre entouré.
L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
Sortit, la salua sirène du bocage.
Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés
D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :
« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
« Autant que le cytise à la mielleuse abeille. »

XXII[1]

HERCULE[2]

Œta, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente

1. Édition 1833.
2. Une bucolique, une idylle.
1. Édition 1819.
2. Ce titre a été mis par le premier éditeur.

Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du centaure immolé par ses coups;
Il brise tes forêts : ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme; il monte : sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque.
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide!

. . . . . .

Les poisons de Nessus ont souillé ses présents [1]

XXIII [2]

Un jeune homme dira :

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle;
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas! que sent-on à cet âge?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!

1. Vers isolé, que M. G. de Chénier rattache au morceau précédent.

2 Édition 1819.

Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
« Oh ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

XXIV[1]

Toujour ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure ;
Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

XXV[2]

TRADUCTION DE PLATON

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
D'une pomme brillante éclatait la couleur.
Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
Sur des monceaux de rose au calice embaumé
Il dormait. Un souris sur sa bouche formé
L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles
Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

1. Édition 1819.
2. Édition 1819.

XXVI [1]

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
Le bel art d'Érichthon, mortel prodigieux
Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe, Érichthon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa preser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants [2].

XXVII [3]

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
D'où parmi le cresson et l'humide gravier
La naïade se fraye un oblique sentier.
Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
Sur un banc de gazon mollement étendue,

1. Édition 1819.

2. Ovide, *Métamorphoses*, livre II, vers 552 et suiv. — Virgile *Géorgiques*, livre III, vers 113 et suivants.

3. Édition 1819,

Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

XXVIII [1]

PASIPHAÉ

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine ! ô de Minos épouse désolée !
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
Certe, aux antres d'Amnise, assez votre Lucine [2]
Donnait de beaux neveux aux mères de Gortyne ;
Certes, vous élevez, aux gymnases crétois,
D'autres jeunes troupeaux plus dignes de ton choix [3].
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture ;
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
De ces vallons, fermez, entourez la retraite.
Oh ! craignez que vers lui des vestiges épars
Ne viennent à guider ses pas et ses regards.
Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,
Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,

1. Édition 1819. Le titre a été mis par le premier éditeur.

2. Amnise, fleuve de Crète où est l'antre de Lucine. Voy. Homère, *Odyssée,* livre XIII, 188. — C'est liv. XIX, v. 188, collection Didot, — et Meursius, *Crit.* liv. I, ch. VI. *(Note d'André Chénier.)*

3. Les troupes de jeunes gens, en Crète, s'appelaient ἀγέλη, et le chef ἀγελήτης. Comme à Lacédémone βοῦαι et le chef βούαγορ. — Voy. Meursius, *Crit.*, liv. II, ch. 11, et *Miscellan. Lacon.*, liv. II, ch. 3, et Valken, *In Adon.*, p. 274. *(Note d'André Chénier.)*

Une belle génisse à son superbe amant
Adressait devant elle un doux mugissement.
La perfide mourra. Jupiter la demande.
Elle-même à son front attache la guirlande,
L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
« Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »
Elle frappe. Et sa haine, à la flamme lustrale,
Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

XXIX [1]

TIRÉ DE THOMSON

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide,
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes superflus.
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
Laisse la probité, que trahit la fortune,
Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

XXX [2]

TRADUIT D'EURIPIDE

Il faut joindre à la traduction que je fis autrefois étant encore au collége, je m'en souviens, des vers de Virgile sur Médée[3], la traduction du magnifique début de la *Médée*

1. Édition 1819.
2. Édition 1819.
3. En effet, les six premiers vers qui suivent sont détachés d'une

d'Euripide, qui nous reste traduit en latin par Ennius et par Phèdre.

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
Une mère plongea sa main dénaturée ;
Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.
Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
Eût fermé le Bosphore, orageuse prison ;
Que, Minerve abjurant leur fatale entreprise
Pélion n'eût jamais, au bord du bel Amphryse,
Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
Former, lancer aux flots, sous la main de Tiphys,
Ce navire éloquent, fier conquérant du Phase,
Qui vint ravir aux bois du nébuleux Caucase
L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
Téméraire nageur qui fit périr Hellé [1]

. . . . . .

Et Dodone agitant sous la noire tempête
De ses chênes sacrés le feuillage prophète [1].

XXXI [2]

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,

pièce qu'André Chénier avait composée au collége et qui commence par ces mots :

Hâte-toi, Lucifer, que ta marche trop lente, etc.

1. Deux vers annexés par M. Gabriel de Chénier, au morceau précédent.

2. Édition 1819.

Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit intraitable et rebelle ;
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain.

XXXII[1]

TIRÉ DE MOSCHUS

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
L'Amour guide le soc et trace le sillon ;
Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.
Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine.
Levant le front, il crie au monarque des dieux :
« Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieux
Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

XXXIII[1]

. . . . . .
Accours, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle !

1. Édition 1819.
2. Édition 1819. Ce fragment avait paru auparavant dans une note du *Génie du Christianisme* (2e partie, livre III, ch. vi), 1802.

Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle! »

XXXIV

Les nymphes dansent au clair de la lune.

Le satyre joyeux, au regard enflammé,
Crie, en des bonds légers les lance, les entraîne,
Et de son pied fendu fait retentir l'arène[1].

De nuit, la nymphe errante à travers le bois sombre
Aperçoit le satyre; et, le fuyant dans l'ombre,
De loin, d'un cri perfide elle va l'appelant.
Le pied de chèvre accourt, sur sa trace volant,
Et dans une eau stagnante, à ses pas opposée,
Tombe, et sa plainte amère excite leur risée[2].

L'impur et fier époux que la chèvre désire
Baisse le front, se dresse et cherche le satyre.
Le satyre averti de cette inimitié
Affermit sur le sol la corne de son pié;
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble
Se choquent; l'air frémit, le bois s'agite et tremble[3].

1. Édition G. de Chénier.
2. *Ibid.*
3. Édition 1833.

XXXV[1]

Toi, de Mopsus ami ! Non loin de Bérécynthe
Certain satyre un jour trouva la flûte sainte
Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux
Le cortége énervé de la mère des dieux.
Il appelle aussitôt, du Sangar au Méandre,
Les nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre ;
Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui ;
Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin
Le buis résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
Les éloges railleurs fondent sur le satyre
Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
Évite comme il peut les dents et les abois[2].

A.

Tu sais, tu te souviens dans quels nobles combats
Quel animal bourbeux vient défier Pallas[3].

B.

Tu sais, tu te souviens dans quel plaisant délire
Quel animal bruyant chanta contre la lyre?[4]

1. Édition 1819.
2. A ce fragment, M. G. de Chénier a rattaché les fragments qui suivent.
3. Ὗς ποτ' Ἀθαναίαν ἔριν ἤρισεν... (Théocr., idyl. V, v. 23.)
4. Ὄνος πρὸς λύραν.

. . . . . .

Ne te souvient-il plus que les bois de Célène
Virent punir jadis une audace aussi vaine?
Si Marsyas aussi n'eût bravé ses vainqueurs
Ni son père Hyagnis, ni les nymphes ses sœurs,
Olympe son ami, les satyres ses frères,
N'auraient pleuré des dieux les victoires sévères,
Et ne l'auraient point vu, ceint d'humides roseaux,
Errer dans la Phrygie en transparentes eaux [1].

. . . . . .

Soit que son souffle anime un simple chalumeau,
Ou qu'il fasse courir sa lèvre harmonieuse
Sur neuf roseaux que joint la cire industrieuse,
Soit quand la flûte droite où voltigent ses doigts
Vient puiser dans sa bouche une facile voix,
Ou quand il fait parler, sur ses lèvres pressée,
La flûte oblique, chère aux grottes du Lycée [2].

. . . . . .

Syrinx, que tes roseaux, à mordre insidieux,
Gardent bien d'outrager ses doigts industrieux.

1. Célène, ville de Phrygie. *Insignes satyro pendente Celænæ. Stat.* lib. 4.

La flûte, invention phrygienne, fut attribuée à Minerve, Hyagnis, Marsias, Olympe, etc. Voyez Spanheim *sur Callimaque,* et Casaubon *sur Athénée*, libr. XIV, c. 2. Les autres vers sont imités d'Ovide, lib. VI *(Métamorphoses)*, et d'Antipater, épigr. XXIX, *Analecta*, vol. II, page 116. *(Note d'André Chénier.)*

2. Σύριγξ, fistula, la flûte à neuf roseaux. Αὐλός, flûte droite hautbois, clarinette, etc. Invention de Minerve selon quelques-uns; δόναξ, roseau, simple chalumeau. Πλαγίαυλος, flûte oblique, invention de Pan. *(Note d'André Chénier.)*

XXXVI[1]

IMITÉ DE SAPHO

« Virginité chérie ! ô compagne innocente !
Où vas tu ! Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !
— Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente,
Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi. »

XXXVII[2]

TIRÉ D'OPPIEN

Je veux qu'on imite les anciens,

Comme aux bords d'Eurotas . . . . . .
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau ;
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée[3].
L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux ;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

XXXVIII[4]

PANNYCHIS

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant... le ca-

1. Édition 1833.
2. Édition 1833.
3. Hélène, sœur de Castor et Pollux.
4. *Revue de Paris*, 1829.

ressent... « On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine?... — Oui, je l'aime, Pannychis... elle est belle; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi en berceau ces buissons de roses... Nous nous promenons sous cet ombrage... On ne peut pas nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles de rose dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien! chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des raisins, des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter... »

Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis, d'une voix claire et douce il se met à chanter :

« Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes;
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
Hier je me suis mis auprès de mon chevreau;
Par Pollux et Minerve! il ne pouvait qu'à peine
Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
Pour un beau scarabée étincelant d'azur;
Il couche sur la laine, et je te le destine.
Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
Une vaste coquille aux brillantes couleurs;
Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
Le chien de la maison est si doux! chaque soir
Mollement sur son dos je veux te faire asseoir;
Et, marchant devant toi jusques à notre asile
Je guiderai les pas de ce coursier docile. »

..... Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par dessus le berceau, sous lequel elles les voient occupés à former avec des buissons de myrte et de roses un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et, en s'en allant, la jeune Myro dit : « O heureux âge!... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec .....; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore les romarins s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle; elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs... La belle Anyté passa, sa lyre à la main : « Qu'as-tu? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes.., — Ah! me dit-elle, nous devons tous mourir... » (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

« O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myro de cette tombe éleva les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs;
Car l'avare Achéron, les Sœurs impitoyables
Ont ravi de ses jeux ces compagnes aimables [1]. »

1. Épigramme d'Anyté dans l'Anthologie, VII, 190.

XXXIX[1].

A compter nos brebis je remplace ma mère;
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père,
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée,
Avec ses jeunes rois, la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte; et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage [2].

XL[3]

LES COLOMBES

Deux belles s'étaient baisées... Le poëte-berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente.
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur, ...

1. *Revue de Paris*, 1830.

2. Le manuscrit indique que ces vers devaient être mis dans la bouche d'un garçon de douze ans.

3. Vers, édition 1833. Prose, notice Sainte-Beuve, 1839. — Le titre *les Colombes* a été ajouté par le premier éditeur.

En un tel lieu croissent l'orge et le millet...

L'autour et l'oiseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours;
Viens...

Je te choisirai moi-même les graines que tu aimes, et mon bec s'entrelacera dans le tien. »

. . . . . .

L'autre a dit à sa sœur : « Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet. . . . . .

L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni leurs cris.. Viens, nous y trouverons une boisson pure, et nous y baignerons notre tête et nos ailes, et mon bec ira polir ton plumage. » — Elles vont, elles se promènent en roucoulant au bord de l'eau; elles boivent, se baignent, mangent; puis, sur un rameau, leurs becs s'entrelacent; elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
Dit : « Oh! les beaux oiseaux ! oh ! les belles compagnes ! »
Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux;
Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez-vous, baisez-vous, colombes innocentes!
Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes;
Sous votre aimable tête, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

XLI

MES MANES A CLYTIE

Mes Mânes[1] à Clytie. « Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu?

1. Vers, *Revue de Paris*, 1830. Prose, notice de Sainte-Beuve, 1839

Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore?
Ah! si tu ne viens pas seule ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où je vivais pour toi,
Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,
D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
Et la terre à mes os ne sera plus légère.
Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
Pleure, pleure, c'est moi; pleure, fille adorée;
C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
Et sur ta bouche encor aime à se reposer.
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser. »

Entre autres manières dont cela peut être placé, en voici une : Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des pleurs et des gémissements. Il s'avance; il voit au bord d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs, assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre, l'autre sur ses yeux. Elle s'enfuit à l'approche du voyageur, qui lit sur la tombe cette épitaphe[1]. Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les répand sur cette tombe en disant : « O jeune infortunée... » (quelque chose de tendre et d'antique); puis, il remonte à cheval et s'en va la tête penchée et mélancoliquement; il s'en va

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Ce pourrait être le voyageur qui conte lui-même à sa famille ce qu'il a vu le matin[2].

1. L'épitaphe ci-dessus.

2. Voyez une partie de ce canevas développé dans les élegies

XLII[1]

Il va chanter; courons, car les dieux l'ont aimé.
De lait, d'ambre, de miel son génie est formé,
Et ses vers, par la main des sœurs de Melpomène,
Sont trempés dans les fleurs et dans l'onde hippocrène,

Un berger-poëte dira :

Mes chants savent tout peindre ; accours, viens les entendre
Ma voix plaît, Astérie, elle est flexible et tendre.
Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
Les muses, le printemps, habitent dans mes vers.
Le baiser dans mes vers étincelle et respire.
La source aux pieds d'argent qui m'arrête et m'inspire
Y roule en murmurant son flot léger et pur ;
Souvent avec les cieux il se pare d'azur.
Le souffle insinuant, qui frémit sous l'ombrage,
Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs,
Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
Sur une belle joue ont l'art de faire éclore.

XLIII[2]

Les esclaves d'amour ont tant versé de pleurs !
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !

1. *Revue de Paris*, 1830, où ce morceau était placé parmi les élégies, et édit. G. de Chénier.

2. Édition 1819, parmi les élégies, et édit. G. de Chénier.

Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille,
Les muses contre lui nous offrent un asile;
Les muses, seul objet de mes jeunes désirs,
Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
L'amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,
Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
Chastes muses, veillez, veillez toujours sur moi.

. . . . . .

Traduction de Bion.

Non, non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des muses.
Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire.
C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les dieux, ou les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain.
Si je chante l'amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.
O crédules amants, écoutez donc au moins
De vos baisers secrets ces mobiles témoins,
Ces flots d'azur errants sous vos belles Dryades,
Byblis, Œnone, Alphée et tant d'autres naïades,
Qui murmurent encor de doux gémissements.
Tous furent autrefois de crédules amants
Qui, se fondant en pleurs, et changés en fontaines,
Par la pitié des dieux serpentent dans vos plaines.

XLIV[1]

CHANSON DES YEUX

Le commencement est imité de Shak. f. p. of Henry IV[2].

Viens : là, sur des joncs frais ta place est toute prête.
Viens, viens, sur mes genoux viens reposer ta tête.
Les yeux levés sur moi, tu resteras muet,
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.
Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,
La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,
En un demi-sommeil se fermer à demi.
Tu me diras : « Adieu, je dors, adieu, ma belle.
— Adieu, dirai-je, adieu, dors, mon ami fidèle,
Car le... aussi dort le front vers les cieux, »
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

. . . . . .

. . . . . .

Ne me regarde point, cache, cache tes yeux[3] ;
Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.
Viens, viens. Quoique vivant, et dans ta fleur première,
Je veux avec mes mains te fermer la paupière,
Ou, malgré tes efforts, je prendrai ces cheveux
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

1. Édition 1833.
2. Scène première, acte III.
3. Cette fin est également imitée de Shakespeare, *Mesure pour mesure*, acte IV, sc. I. C'est à ce dernier morceau que le titre *Chanson des yeux* est appliqué par l'auteur.

XLV [1].

Blanche et douce colombe, aimable prisonnière,
Quel injuste ennemi te cache à la lumière?
Je t'ai vue aujourd'hui (que le ciel était beau !)
Te promener longtemps sur le bord du ruisseau,
Au hasard, en tous lieux, languissante, muette,
Tournant tes doux regards et tes pas et ta tête.
Caché dans le feuillage, et n'osant l'agiter,
D'un rameau sur un autre à peine osant sauter,
J'avais peur que le vent décelât mon asile.
Tout seul je gémissais, sur moi-même immobile,
De ne pouvoir aller, le ciel était si beau !
Promener avec toi sur le bord du ruisseau.

Car, si j'avais osé, sortant de ma retraite,
Près de ta tête amie aller porter ma tête,
Avec toi murmurer et fouler sous mes pas
Le même pré foulé sous tes pieds délicats,
Mes ailes et ma voix auraient frémi de joie,
Et les noirs ennemis, les deux oiseaux de proie.
Ces gardiens envieux qui te suivent toujours,
Auraient connu soudain que tu fais mes amours.
Tous les deux à l'instant, timide prisonnière,
T'auraient, dans ta prison, ravie à la lumière,
Et tu ne viendrais plus, quand le ciel sera beau,
Te promener encor sur le bord du ruisseau.

Blanche et douce brebis à la voix innocente,
Si j'avais, pour toucher ta laine obéissante,

1. Édition 1833, où ce morceau était placé parmi les odes, dédié à Mlle de Coigny, et daté de Saint-Lazare; ce qui n'était pas justifié.

Osé sortir du bois et bondir avec toi,
Te bêler mes amours et t'appeler à moi,
Les deux loups soupçonneux qui marchaient à ta suite
M'auraient vu. Par leurs cris ils t'auraient mise en fuite,
Et pour te dévorer eussent fondu sur toi
Plutôt que te laisser un moment avec moi.

XLVI[1]

L'ESCLAVE

Voici comme il faut arranger cela :

Dire en quatre vers que, sur le rivage de telle île (la plus près de Délos), un jeune esclave délien venait dire ceci chaque jour :

Ah ! vierge infortunée ! était-ce la douleur
Qui devait de ton front cueillir la jeune fleur !
Mais, oh oui ! que ton cœur soit nourri d'amertume,
Que des pâles regrets la langueur te consume,
Plutôt que si, crédule à de nouveaux amants,
Ils égaraient ta bouche en de nouveaux serments,
Et de vœux et d'amour enivrant ton oreille,
Ranimaient de ton front l'allégresse vermeille.
Ah dieux ! quand je péris ! quand l'absence et l'amour,
Me versent du poison sur chaque instant du jour,
Quand les rides d'ennui flétrissent ma jeunesse,
Si quelque audacieux et t'assiége et te presse,
Si sa main se promet de posséder ta main,

1. Ed. G. de Chémer.

Si, sans voir dans tes yeux ni courroux ni dédain,
Il dit : « C'est donc aux morts que tu vis enchaînée?
Vierge, un deuil solitaire est donc ton hyménée?
Est-ce à toi de vieillir en des pleurs superflus ?
Il ne reviendra pas; sans doute il ne vit plus ! »
Il vit, il vit encore. Il revient. Tremble ! Arrête.
Crains que mon désespoir n'invoque sur ta tête
Les dieux persécuteurs de qui manque à sa foi!
Cette main, ces serments, ces baisers sont à moi.
Gardez-la-moi, Gémeaux, fils et rois de notre île !
Notre amour, sous vos yeux, croissait dans votre asile,
Et Junon Illythie, et vous tous, dieux témoins,
Qui du lit nuptial prenez d'augustes soins,
N'oubliez point l'absent que les humains oublient !
Je la confie à vous. Que les nœuds qui nous lient,
Les ordres maternels, ma voix, nos premiers ans,
Vos foudres, le remords toujours, toujours présents,
M'environnant son cœur d'une garde éternelle...

. . . . . .

Si de quelque entretien l'insidieux détour
Voulait lui déguiser quelque amorce d'amour,
Tonnez, et qu'elle fuie. Au sein des nuits peureuses,
Faites entrer la foule aux ailes ténébreuses
Des songes messagers de terreur et d'effroi,
Pour me remplir ce lit qui n'est permis qu'à moi [1].

1. Le manuscrit porte cette variante :

Pour me garder ce lit qui n'est permis qu'à moi.

C'était la première pensée du poète, qui a ensuite remplacé le mot *garder* par le mot *remplir* (*G. de Chénier.*)

Agitez son sommeil de lugubres images,
Montrez-lui, montrez-lui, sur de lointains rivages,
Seul, son nom à la bouche, et pâle et furieux,
Ce malheureux qui meurt en attestant les dieux !
Qui crie et son sang bouillonne, etc. . . . .
Nourrice d'Apollon, etc. . . . . .
Mer vaste. . . . . .
. . . . . Et tes flots qui brisent les vaisseaux
Sont, auprès de mon cœur, et calmes et tranquilles.

Vient ensuite ce morceau : [1]

Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,
Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
Sur ton siége de hêtre, ouvrage de ma main,
Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-mêmes,
Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,
Tout le jour en silence, à ton foyer assis,
Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.
Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée ?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant,
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant;
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
« La voici, disent-ils, la femme de douleurs ! »

1. Ce fragment avait paru dans l'édition de 1833, jusqu'à : *Elle a perdu son fils*. Il avait été placé dans les *Dernières poésies*.

L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée ! »
Ce qu'elle a ? tous les dieux contre elle sont unis ;
La femme désolée, elle a perdu son fils.
Son fils esclave meurt loin de sa main chérie.
Nourrice d'Apollon. . . . . .

Après son discours il se lève... mais la jeune... qui l'avait suivi, et, cachée, l'avait écouté, avant qu'il eût fini, tout en larmes, courut à son père... O mon père, tu m'as promis de m'unir bientôt à... Celui-ci pleure son amante, son amante à qui ses parents ont promis sans doute, dès longtemps, de l'unir à lui... ô mon père ! mon père !... viens le voir au rivage, il est pâle, la mort est sur tout son visage, il invoque la mort, il pleure. Ah ! sans pitié tu ne pourras l'entendre... mon père, rends-lui sa liberté, rends-lui sa vertu ; car je le sais de toi, que le poète a dit :

Que le premier instant qui fait un homme esclave, etc.

Une larme vient humecter la paupière du vieillard... Il prend, sans dire un mot, les choses nécessaires pour affranchir un esclave, et il marche avec sa fille...

« Eh bien, dit-il, enfant, puisqu'ainsi tu le veux,
Marchons. Ce jeune esclave est donc bien malheureux ?
Quel mortel est heureux ? Nous souffrons tous. Il pleure ?
J'ai pleuré. Jupiter dans sa haute demeure,
Dit encor le poète, a deux grands vases pleins
Des destins de la terre et du sort des humains.
L'un contient les plaisirs, les succès, l'allégresse ;
L'autre les durs revers, les larmes, la tristesse.
Jupiter, à l'instant que nous venons au jour,
Dans ces vases, pour nous, va puisant tour à tour,
Et nous mêle une vie, hélas ! souvent amère.
Plus d'un mortel n'a part qu'au vase de misère

Mais le dieu ne veut pas que nul mortel jamais
S'abreuve sans mélange au vase des bienfaits.
Et ceux-là sont heureux et sont dignes d'envie
Qui pleurent seulement la moitié de leur vie. »

Ils trouvent le malheureux qui errait à grands pas, défait, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage et remplissant le rivage de ses gémissements. Sois libre, Hermias, lui crie de loin la jeune fille. Oui, dit le père...

Il s'approche, et mettant les deux mains sur sa tête :
Oui, sois libre, Hermias!... Phœbus conservateur,
Jupiter protecteur, sauveur, libérateur,
Et vous, dieux infernaux, et vous, sœurs vengeresses,
Et qui que vous soyez, hommes, dieux et déesses,
Je vous prends à témoin qu'Hermias de Délos
Est libre. — Va, mon fils, et repasse les flots.
Revois de ta Délos la rive fortunée;
Dis à ta belle amante, aux autels d'Hyménée,
Qu'Ariston de Thénos est un vieillard pieux,
Qui porte un cœur humain et respecte les dieux. »

DÉDICACE A MILADY COSWAI[1]

Un frais zéphyr d'été, promené sur les eaux,
Émeut moins doucement l'ombrage et les roseaux ;

1. André avait connu Mme Coswai et sa famille à Londres, pendant les quatre années qu'il y passa. Il y avait recherché avec empressement les personnes dont le goût pour la littérature et les arts pouvait avoir quelque sympathie avec lui, afin de tromper cet ennui profond et intolérable qu'il éprouvait sous le ciel de plomb de l'Angleterre.

Sur une mer brillante, un ciel semé d'étoiles
A s'approcher de terre enhardit moins les voiles [1] ;
Vers l'ardente Clytie un regard du soleil
La fait moins se pencher sur son disque vermeil,
Que l'éloquent regard d'une belle attentive
N'émeut et n'encourage une muse craintive.

. . . . . , ...
. . . . . .

Brillante comme vous, comme vous calme et belle,

Voici la note qu'écrivait mon père (Louis-Sauveur de Chénier) sur Mme Coswai en 1819 :

« Milady Coswai était alors une jeune dame anglaise, pleine de grâce et de candeur, qui joignait à la beauté l'amour des beaux-arts et un talent assez distingué pour la peinture qu'elle pratiquait assidûment. Elle a gravé à l'eau-forte, avec esprit et légèreté, divers sujets de sa composition ou tirés des tableaux de Raphaël, Rubens et autres artistes célèbres. Bartolozzi a gravé à la manière du crayon son portrait peint par elle-même. L'enthousiasme des beaux-arts et la beauté du climat déterminèrent cette femme intéressante à se fixer à Rome où l'on croit qu'elle existe encore (1819), et qu'elle continue à cultiver la peinture. »

Les huit vers italiens qui suivent, écrits à la louange de Mme Coswai, sont d'André.

Le petit manuscrit, qui fut plié en quatre, porte pour suscription : *Mme Coswai, Pall Mall, London;* mais cette suscription n'est pas de la main de l'auteur.

Voici ces huit vers :

Senna e Tamigi, unite al fine sorelle,
D'Arno la figlia ammirano, aurea lira
Cui diè il Febo toscan ; cui lasciò Apelle
Vivo pennel per cui la tela spira ;
Che dolce canta, e sulle chiavicelle
La dotta mano, e sulle corde gira.
Tue son le muse, o Coswai in Pindo amata ;
Tu grata a Senna, a Tamigi tu grata.

(*G. de Chénier.*)

1. Le manuscrit porte cette variante :

Sait moins à fuir le port encourager les voiles. *(Id.)*

Les yeux, avec amour, se porteraient sur elle.

. . . . . .

. . . . . .

Dirait : « Que cette muse est belle et séduisante !
Que son éclat est doux ! que sa grâce est décente !
Dans sa simplicité que de charmes secrets !
Qu'une fierté modeste ennoblit tous ses traits !
Qu'on la quitte avec peine ! et que sa voix aimable
Vous laisse, au loin, dans l'âme, une trace durable ! »
Tel serait leur langage ; et mes vers répétés
Encore après mille ans, seraient lus et vantés.

. . . . . .

Au moins daignez souffrir que cette main suspende
A votre belle image une rustique offrande ;
Accueillez mon Esclave. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il pleure loin de lui sa famille éplorée.
Vos parents loin de vous, vous, leur bien, leur orgueil,
Feraient couler vos pleurs et vivraient dans le deuil.
Il aime, et de regrets son âme est consumée.
Amour profond, brûlant ; comme vous eût aimée
Tout mortel dont l'aspect serait doux à vos yeux,
Dont vos regrets suivraient l'absence et les adieux,
Dont le nom remplirait vos pensers solitaires.
. . . . . Ah ! si le sort jaloux !...
Mais quels désirs ont droit de monter jusqu'à vous?
Toutefois . . . . . .

. . . . . .

Et de l'humble mortel un vœu religieux
S'élance impunément jusqu'au trône des dieux.

XLVII [1]

LA POÉSIE

Vierge au visage blanc, la jeune Poésie,
En silence attendue au banquet d'ambroisie,
Vint sur un siége d'or s'asseoir avec les dieux,
Des fureurs des Titans enfin victorieux.
La bandelette auguste, au front de cette reine,
Pressait les flots errants de ses cheveux d'ébène ;
La ceinture de pourpre ornait son jeune sein.
L'amiante et la soie, en un tissu divin,
Répandaient autour d'elle une robe flottante,
Pure comme l'albâtre et d'or étincelante.
Creux en profonde coupe, un vaste diamant
Lui porta du nectar le breuvage écumant.
Ses belles mains volaient sur la lyre d'ivoire.
Elle leva ses yeux où les transports, la gloire,
Et l'âme et l'harmonie éclataient à la fois.
Et, de sa belle bouche, exhalant une voix
Plus douce que le miel ou les baisers des Grâces,
Elle dit des vaincus les coupables audaces,
Et les cieux raffermis et sûrs de notre encens,
Et sous l'ardent Etna les traîtres gémissants.

Nymphe tendre et vermeille, ô jeune Poésie !
Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie ?

1. Éd. G. de Chénier.

Quelles fleurs, près d'une onde où s'égarent tes pas,
Se courbent mollement sous tes pieds délicats?
Où te faut-il chercher? Vois la saison nouvelle!
Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle!
L'hirondelle a chanté. Zéphire est de retour:
Il revient en dansant; il ramène l'amour;
L'ombre, les prés, les fleurs, c'est sa douce famille,
Et Jupiter se plaît à contempler sa fille,
Cette terre où partout, sous tes doigts gracieux,
S'empressent de germer des vers mélodieux.
Le fleuve qui s'étend dans les vallons humides
Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides.
Des vers, s'ouvrant en foule aux regards du soleil,
Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil.
Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes,
Lancent des vers brillants dans le fond des abîmes.

XLVIII [1]

. . . . . .

Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage,
Et ses pieds innocents ne se poseront pas
Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.
Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles,
Et les assauts tonnants qui frappent les murailles,
Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

1 Éd. G. de Chénier.

XLIX[1]

Un jeune berger dira :

Ma muse échevelée, amante des Naïades,
Suit leurs pas sous l'abri des obscures Dryades ;
Et, sa flûte à la main, va de ses doux concerts,
De vallons en vallons, réjouissant les airs.
Tout à coup les vallons, les airs, la grotte sombre,
De joie, à ses concerts, poussent des cris sans nombre,
Car de ses doux accents, de ses vives chansons,
Faunes, nymphes, pasteurs, ont reconnu les sons.
Soudain, de toutes parts, volent à son passage
Les nymphes au front blanc couronné de feuillage,
Le Satyre au pied double, et Faunes et Sylvains,
Et vierges et pasteurs, et tous frappant leurs mains :
« La voilà », disent-ils ; en tumulte ils accourent ;
Ils s'appellent l'un l'autre ; ils la fêtent, l'entourent ;
Se plaignent qu'elle ait pu si longtemps les quitter.
Elle rit ; on la suit pour l'entendre chanter.

L[2]

En commencer une autre ainsi :

Allons, muse rustique, enfant de la nature,
Détache ces cheveux, ceins ton front de verdure,
Va de mon cher de Pange égayer les loisirs.
Rassemble autour de toi tes champêtres plaisirs ;

1. Éd G. de Chénier.
2. *Ibid.*

Ton cortége dansant de légères Dryades,
De nymphes au sein blanc, de folâtres Ménades.
Entrez dans son asile aux muses consacré,
Où de sphères, d'écrits, de beaux-arts entouré,
Sur les doctes feuillets sa jeunesse prudente
Pâlit au sein des nuits près d'une lampe ardente.
Hélas! de tous les dieux il n'eut point les faveurs.
Souvent son corps débile est en proie aux douleurs.
Muse, implore pour lui la santé secourable,
Cette reine des dieux sans qui rien n'est aimable [1],
Qui partout fait briller le sourire, les jeux,
Les grâces, le printemps. Qu'indulgente à tes vœux
Le dictame à la main, près de lui descendue,
Elle vienne avec toi présenter à sa vue
Cette jeunesse en fleur, et ce teint pur et frais,
Et le baume et la vie épars dans tous ses traits.
Dis lui : « Belle santé, déesse des déesses,
Toi sans qui rien ne plaît, ni grandeurs, ni richesses,
Ni chansons, ni festins, ni caresses d'amours,
Viens, d'un mortel aimé viens embellir les jours.
Touche-le de ta main qui répand l'ambroisie.
Ainsi tu nous verras, troupe agreste et choisie,
Les hymnes à la bouche, entourer tes autels,
Santé, reine des dieux, nourrice des mortels. »

(Ce morceau sur la santé est légèrement imité de la belle hymne à la Santé, d'Ariphron le Sicyonien, que beaucoup d'anciens ont citée et qui reste dans Athénée.

1. Le manuscrit offre, pour variante, cette première pensée de l'auteur :

Reine des immortels, sans qui rien n'est aimable.

(G. de Chénier.)

Tous les monuments qui me sont connus mettent dans les mains de cette déesse un serpent qui était le symbole de la vie, mais cette image n'eût pas été agréable.)

LI [1]

Des vallons de Bourgogne, ô toi, fille limpide,
Qui pares de raisins ton front pur et liquide,
Belle Seine, à pas lents, de ton berceau sacré
Descends, tandis qu'assise en cet antre azuré,
D'un vers syracusain la muse de Mantoue
Fait résonner ton onde où le cygne se joue.

LII [2]

A UNE ANGLAISE

Si ton âme a goûté la voix pure et facile
Dont Pope répétait les accents de Virgile;
Si quelques doux tableaux et quelques sons touchants
De l'antique Spenser te font aimer les chants,
Viens voir aussi comment, aux bords de notre Seine,
La muse de Sicile et chante et se promène;
Les tableaux qu'elle invente, et les accents nouveaux
Que répètent nos bois, nos nymphes, nos coteaux.

1. Éd. G. de Chénier.
2. *Ibid.*

LIII[1]

Après en avoir commencé une par quatre ou six vers qui en exposent le sujet, avant de la poursuivre, la dédier ainsi :

Docte et jeune Cosway, des neuf sœurs honorée,
Au Pinde, à tous les arts par elles consacrée,
Mes bergers en dansant t'appellent à leurs jeux,
Donne-leur un regard. Tu trouveras chez eux
Ce qu'en toi chaque jour tu trouves dès l'enfance,
Le calme et les plaisirs qui suivent l'innocence.
Accueille mes hameaux. Leurs chansons, leur bonheur
Sont doux comme tes yeux et purs comme ton cœur.
Mes chants, aimés de Flore et de ses sœurs divines,
N'ont point l'ambre et le fard des muses citadines.
Je ne viens point t'offrir, dans mes vers ingénus,
De ces bergers français à Palès inconnus.
Ma muse grecque et simple et de fleurs embellie,
Visitant son Alphée et ta noble Italie,
A retenu les airs qu'en ces lieux séducteurs
Souvent à son oreille ont chantés les pasteurs.
Souvent près d'une grotte, au bord d'une fontaine,
Elle va se cacher dans l'écorce d'un chêne,
Et sans bruit elle écoute, elle apprend à chanter
Ce qu'aux dieux des forêts elle entend répéter.

1. Éd. Gab. de Chénier

LIV [1]

En commencer une par ces vers, qui sont une légère imitation d'un sonnet de Zappi.

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chantant Renaud, Tancrède et la belle Erminie.
Il aime les chansons, il chante. Sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir,
Il chante, et, cheminant sur le liquide abîme,
Sait égayer ainsi sa route maritime.
. . . . . Comme lui je me plais à chanter,
Les rustiques chansons que j'aime à répéter
Adoucissant pour moi la route de la vie,
Route amère et souvent de naufrages suivie.
Viens donc, tu vas ouïr, ami, ce qu'Alexis
Écoute et puis répond à son tour à Daphnis.
Alexis et Daphnis, de campagnes voisines,
Se trouvèrent ensemble au penchant des collines,
Tous deux jeunes, tous deux ornés de blonds cheveux,
Tous deux nés aux chansons, à la flûte tous deux.

1. En partie dans l'édition de 1826, plus complétement dans l'édition de G. de Chénier.

LV[1]

Tiré d'Ovide, liv. VIII, à la fin.

Allons chanter, assis dans les saintes forêts,
Sous ce chêne orgueilleux, favori de Cérès,
Qui loin autour de lui porte un immense ombrage.
Tu vois, de tous côtés pendent à son feuillage
Couronnes et bandeaux et bouquets entassés,
Doux monuments des vœux par Cérès exaucés.
A son ombre souvent les nymphes bocagères
Viennent former les pas de leurs danses légères;
Pour mesurer ses flancs et leur vaste contour,
Leurs mains s'entrelaçant serpentent à l'entour :
Et, les bras étendus, vingt Dryades à peine
Pressent ce tronc noueux et dont Cérès est vaine.

. . . . . La faim,
L'aride faim par qui ne fut point impunie
L'insolente fureur du tyran d'Hémonie,
L'impie Érysichthon qui, sans craindre Cérès,
Osa porter la hache à ces saintes forêts.

LVI[2]

Bacchus se déguisait sous un moins beau visage,
Quand de Tyrrhéniens une troupe sauvage

1. Éd. G. de Chénier.
2. *Ibid.*

Vint le ravir plongé dans un profond sommeil.
Leur vaisseau le reçoit; on part; à son réveil,
Il s'étonne. On lui jure, au moment qu'il les prie,
De voguer vers Naxos qu'il nomme sa patrie.
Il dissimule, et puis, l'œil errant sur les flots :
« O ciel ! ah ! malheureux ! ce n'est point là Naxos...
Dieux ! grands dieux ! » et ses mains, dans ses feintes alarmes,
Déchirent ses cheveux, et ses yeux sont en larmes.
« Jeune homme, lui dit l'un, que nous font tes malheurs ?
Tu viendras nous servir ; et laisse là tes pleurs. »
Il dit. — Le vaisseau tremble. Et des formes terribles
De tigres, de lions, de panthères horribles
Fondent sur eux. En foule et n'ayant plus de voix,
Les traîtres du vaisseau s'élancent à la fois,
O prodige ! et, couverts d'une écaille étrangère,
Se vont, légers dauphins, cacher sous l'onde amère.

LVII[1]

... O mes brebis...

Et vos blanches toisons par le fer moissonnées,
En tissus précieux mollement façonnées,
Pour presser, quand l'hiver soufflera les frimas,
De nos fières beautés les membres délicats,
Iront, passant au loin l'onde phénicienne,
Emprunter au murex sa pourpre tyrienne.

Parler des étoffes de Milet et de Cos.

1. Éd C. de Chénier.

LVIII[1]

Reste ici, Pardalis; . . . . . vagabonde,
Qu'il ne me faille encor, dans la forêt profonde,
Suivre pour te chercher. . . . la cloche d'argent
Dont j'ai su te parer. . . . . .
Reste, ma Pardalis. Viens, ma belle génisse.
Ici croît. . . . . le narcisse.
Reste; si tu me fuis, tu n'auras plus ma main
Pour y venir trouver ou du sel ou du pain.
Tu ne bondiras plus aux chants de ma musette.
Un ivoire élégant se courbe sur ta tête.
Ton regard est serein, tu mugis doucement,
Ton lait est le plus doux qu'un sein pur et fertile
Ait jamais fait couler dans mon vase d'argile.
La fille d'Inachus, quand le maître des dieux
La fit mugir aussi près du pâtre aux cent yeux,
Était moins que toi belle et de grâces ornée ;
Et pourtant, près du Nil, de lotos couronnée,
Elle voit aujourd'hui, dans son temple divin,
Ses prêtres revêtir des tuniques de lin.

LIX[2]

En commencer ou finir une ainsi :

Enfant ailé, seul dieu de mes jeunes travaux,
A qui fais-tu ce don de mes bouquets nouveaux?

1. Éd. G. de Chénier.— Le poète a indiqué que ces vers seraient mis dans la bouche d'un bouvier (*bubulcus*).
2. Éd. G. de Chénier.

A toi, belle D'. Z[1]... Pour toi mes mains rustiques
Ont formé le tissu de ces fleurs bucoliques.
Viens voir dans nos hameaux quel encens t'est plus doux,
Quelle déesse enfin tu veux être pour nous.
Soit que ta main, tenant la faucille et l'eau pure,
Veuille aux roses tes sœurs prodiguer leur culture,
Ou bien de fruits dorés couronner les rameaux ;
Ou soit que ton beau corps, caché dans les roseaux,
Aime mieux habiter sous les ondes limpides ;
Soudain Flore et Pomone et Naïades humides
Souscrivent à ton choix, et laissent en tes mains
L'empire des vergers, des eaux ou des jardins.
Moi, pontife, à tes pieds, en des fêtes chéries,
J'apporte des pasteurs les offrandes fleuries;
Je les vois sur ton front étaler leur éclat ;
Plus d'éclat luit encor sur ton front délicat ;
De plus fraîches couleurs ta joue est animée ;
Leurs parfums sont moins purs que ta bouche embaumée;
Mourantes sur ton sein, je les vois se flétrir ;
Il est bien doux d'y vivre et bien doux d'y mourir.

En terminer une ainsi :

O nymphe du ruisseau, sors de ton onde, sors[2] ;
Prends ces chants de berger médités sur tes bords,

1. Il y a contestation sur ces initiales. M. Becq de Fouquières lit : *D'. R.*, *D'. R. N.* Le même editeur croit que ces initiales pourraient bien cacher Mme de Bonneuil, qui était créole et née à l'île Bourbon.

2. Le manuscrit offre cette variante :

O nymphe du *vallon*, sors de ton onde, sors. *(G. de Chénier.)*

Porte-les à D'. Z. N., cette belle insulaire.
A leurs sons amoureux puisse-t-elle se plaire !
Et, le ris sur la bouche, au-devant de tes pas,
Venir les recevoir de ses doigts délicats!
Le matin d'un beau jour frais, calme, sans nuage,
Est moins fleuri, moins pur, moins doux que son visage.
Dis-lui, car tu le sais, oh! dis-lui quel amour,
Dis-lui quel souvenir me poursuit chaque jour.
Dis-lui pour qui ma voix, en soupirs égarée,
Fait gémir les détours de ta grotte azurée;
Dis-lui quel nom ma bouche, au sein de tes roseaux,
Enseigne à répéter à ton peuple d'oiseaux.

LX [1]

Chante-nous les deux enfants... ils chantent ἀμοιβ. (ἀμοιβήδην, alternativement).

Deux enfants... leur père et leur mère sont morts, ils n'en savent rien... ils sont égarés dans la forêt...ils disent : j'ai faim... où irons-nous?... les bêtes nous mangeront... suivons le cours du ruisseau, il nous mènera dans des pays où il y aura ceci et cela, et nous y trouverons ma mère qui nous donnera à manger *et du pain dans du lait.*

. . . . . .

Mais j'ai faim, je suis las, je ne puis plus marcher;
Dormons ici, demain nous marcherons encore.
Maintenant sous cet arbre il vaut mieux nous coucher.
Tous deux, sous un ormeau, les mains entrelacées,

1. Ed. G. de Chénier.

Ils tombent, et bientôt ils fermèrent les yeux.
L'Olympe vit monter leurs âmes embrassées,
. . . . *et les plaça parmi les enfants* des dieux [1].
Le feuillage poussa des plaintes. . . . . .
La lune se couvrit d'un voile de douleurs.
L'aurore pleura leur enfance. . . . . . .
D'une rosée amère elle inonda les fleurs.
La hache sur le dos, ...
Le bûcheron s'arrêta pour les contempler.
Il crut voir sommeiller deux enfants de déesse.
Il n'osait faire un pas de peur de les troubler.
Hélas! ils étaient morts! Le chien, triste et fidèle,
Léchait leurs pieds glacés et gémissait sans bruit;
Et le doux rossignol, en agitant son aile,
Avait, sur un rameau, pleuré toute la nuit.

LXI [2]

PASIPHAE AD AMOREM.

> Εἰ ποθέειν μ' ἐδιδάξας ἐν οὔρεσι ταῦρον ἀλήτην,
> μυκηθμόν με δίδαξον, ὅπως φίλον ἄνδρα καλέσσω.
>
> *Analect.*, tome III, p. 141, ep. 3.

Cette reine de Crète, incestueuse amante,
Qui demande un prodige au dieu qui la tourmente,
Veut apprendre à mugir, sûre qu'à cette voix
Son amant vagabond la suivrait dans les bois.

1. Nous soulignons ce qui n'a pas la forme du vers.
2. Éd. G. de Chénier.

Sa main royale, osant l'arrêter au passage,
Souvent jette des fleurs sur sa tête sauvage,
Descend sur sa poitrine aux longs replis tremblants,
Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs.

D'après une autre version, deux interlocuteurs auraient été en scène racontant diverses histoires et entre autres celle de Pasiphaé.

Le premier interlocuteur aurait dit :

Cette île chère aux dieux, mère de Jupiter,
Aux cent belles cités maîtresses de la mer,
Où, pour punir Athène, un épais labyrinthe
Recèle un double monstre en son obscure enceinte.
Fruit coupable et cruel de perverses amours.
Lorsque (si les Crétois ne mentent point toujours)
Leur reine dans un temple, incestueuse amante,
Demandant un prodige au dieu qui la tourmente,
Veut apprendre à mugir, sûre qu'à cette voix,
Son amant mugissant la suivrait dans les bois,
Sa main royale, osant l'arrêter au passage,
Souvent jette des fleurs sur sa tête sauvage,
Descend sur sa poitrine aux longs replis tremblants,
Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs.
Bientôt pour le tromper un savant artifice
Creuse un bois imposteur d'une feinte génisse;
Elle entre, elle revêt, aussi bien que les yeux,
Les membres, et la force, et le front tortueux.

L'autre interlocuteur répond :

Les Crétois sont menteurs... puis il raconte plusieurs fables intéressantes et finit ainsi : Voilà quelles histoires m'apprennent les Muses.

Non, si Gnosse jamais vit sa reine inquiète
Se soumettre à l'orgueil du taureau de la Crète,
Et son fils monstrueux, son opprobre éternel,
Garder la voix farouche et le front paternel.

Les dieux pour se venger envoient quelquefois la folie.

C'est ainsi qu'autrefois, dans leurs délires vains,
Courant au pâturage et fuyant les humains,
Les filles de Prœtus, vagabondes compagnes,
De faux mugissements remplirent les campagnes.
L'aspect du soc leur fit chercher les bois profonds,
Tremblantes que le joug ne menaçât leurs fronts;
Et leur main crut sentir, peureuse et mensongère,
Se dresser sur leur tête une armure étrangère.

LXII[1]

Là, du sage Minos cette fille si belle,
Le fil en main, formait une danse nouvelle,
Quand du grand Labyrinthe un jeune séducteur
Eut vaincu, par ses soins, l'inextricable erreur.
Le blond Thésée admire à sa brillante fête
Et les vierges d'Athène et les vierges de Crète.
Toutes, près d'Ariadne, en des détours légers,
Errent, du noir palais retraçant les dangers;
Et leurs pas tortueux d'un confus labyrinthe,
Feignent de parcourir la ténébreuse enceinte.

1. Éd. G. de Chénier.

LXIII[1]

UN JEUNE HOMME FOU PAR AMOUR.

A.—Il est fou; il est la fable de tous les jeunes Cnidiens.

Pour lui, ce Praxitèle a, de sa main savante,
Des antres de Paros fait sortir une amante;
Car, malheureux rival d'Anchise et de Pâris,
Il aime ce beau marbre, image de Cypris.
Il a su, se cachant au fond du sanctuaire,
Passer toute une nuit près de l'idole chère,
Dont les contours divins ont laissé voir au jour
La trace des fureurs d'un fol et vain amour.
Il est toujours au temple avec son immortelle;
Et là, seul, il la flatte; il lui dit qu'elle est belle,
L'appelle par des noms mielleux, tendres, brûlants,
Et parcourt à plaisir et son sein et ses flancs.
D'autres fois il arrive inquiet, irascible;
La gronde, la nommant dure, froide, insensible;
Lui dit qu'elle est de pierre et qu'elle est sans appas;
Puis lui pardonne, pleure, et la tient dans ses bras.
« Baise-moi », lui dit-il, et sa bouche insensée
Baise et presse longtemps cette bouche glacée,
D'un doux reproche encor la caresse; et sa main
La punit mollement d'un injuste dédain.

Lucian. *Amor.*

1. Éd. G. de Chénier.

B — Peut-être espère-t-il qu'elle fera pour lui ce qu'elle fit pour Pygmalion.

Conter la chose comme Ovide (voyez *Métamorphoses*, liv. X, vers 243 à 297).

Elle vit à la fois le ciel et son amant.

LXIV[1]

DIANE[2]

O vierge de la chasse, ô quel que soit ton nom,
Salut, reine des nuits, blanche sœur d'Apollon,
Salut, Trivie, Hécate, ou Cynthie, ou Lucine,
Lune, Phœbé, Diane, Artémis ou Dyctyne,
Qui gouvernes les bois, les îles, les étangs,
Et les ports, et les monts et leurs noirs habitants!

Callim. Span[3].

Viens, soit que, retenant ton écharpe mobile,
Tu presses d'un taureau le flanc large et docile,
Soit qu'en longue tunique, une torche à la main,
D'un cerf aux cornes d'or tu diriges le frein.

Je verrai, descendus dans les bruyants vallons,
Diane et son cortége errer au pied des monts;
La dépouille des lynx est leur riche parure;
Leur sein jeune et brillant fuit hors de leur ceinture;

1. Éd. G. de Chénier.
2. C'est un titre que nous ajoutons pour relier ces fragments.
3. C'est-à-dire Spanheim, notes sur Callimaque.

Les plis de leurs habits ne gênent point leurs pas
Et laissent découverts leurs genoux délicats;
Là, s'arrêtent en foule, auprès d'une fontaine,
Anticlée et Procris, Aréthuse et Cyrène,
Vierges comme Diane et qui vont dans les bois[1]
Sur les loups dévorants épuiser leurs carquois.
Je les verrai, déesse, avec leurs doigts faciles,
Dételer de ton char tes cerfs aux flancs agiles,
Détacher le frein d'or trempé de leurs sueurs,
Caresser leur poitrine et les nourrir de fleurs.
Mais si le doux ruisseau roulant des ondes claires
Vous invite à quitter vos tuniques légères,
Déesse, je fuirai; car ton chaste courroux
Est terrible et mortel. Je fuirai loin de vous,
De peur qu'à te venger ta meute toute prête
Ne voie un bois rameux s'élever sur ma tête.

Callim. in Dian., εἰσ Ἄρτεμιν, hymne III.
Analecta de Brunck, t. I, p. 431.

Quand d'Alphée avec elle ou du frais Érymanthe,
Des nymphes de sa suite une troupe brillante,
D'un jeune chœur dansant vient égayer les bois,
Son épaule divine agite son carquois;
La plus belle du chœur, quoique toutes soient belles,
Elle marche, et son front s'élève au-dessus d'elles.

1. Le manuscrit porte cette variante, qui était la première pensée de l'auteur :

D'autres vierges encor qui viennent dans les bois.

(*G. de Chénier.*)

Latone la contemple. A cet aspect divin,
Un orgueil maternel vient chatouiller son sein.

De Callimaque in D.

Tel, lorsque, n'ayant plus de traits dans son carquois,
Diane se repose et dort au sein d'un bois,
Haletant sous ses pas, son jeune chien fidèle,
L'œil sur elle attaché, vient s'asseoir auprès d'elle;
Muet, l'oreille droite, il attend son réveil;
Et si la chaste reine, au milieu du sommeil,
Laisse vers lui tomber une main nonchalante,
Il y va promener sa langue caressante.

LXV[1]

PROSERPINE[2]

Après avoir conté en peu de mots l'enlèvement de Proserpine (dans les fêtes de Proserpine) :

Sois donc propice aux tiens, vierge, épouse sacrée,
O Junon des enfers, qu'une mère éplorée,
Sur un axe rapide attelé de serpents,
Les flambeaux à la main, rechercha si longtemps.
Déesse, tu n'es pas étrangère à cette île.
N'es-tu pas, comme nous, enfant de la Sicile?
Que de fois, retournant de leurs bruyants travaux,
Les cyclopes d'Etna chargés de leurs marteaux

1. Éd. G. de Chénier.
2. C'est un titre que nous ajoutons pour relier ces fragments.

Te trouvaient, les pieds nus, assise dans la plaine,
Ramassant des cailloux au sein d'une fontaine!
Ils aimaient tour à tour, et tu ne fuyais pas,
A porter ton enfance en leurs robustes bras.
Si jamais dans les cieux quelque enfant immortelle
Est au vœu maternel indocile et rebelle,
On appelle un cyclope, et Mercure à l'instant
Vient, imite leur voix; il fait peur à l'enfant,
Qui, ses mains sur les yeux, plus doux et moins colère,
Se rejette en criant vers le sein de sa mère[1].
Souvent sur les genoux de ces frères nerveux[2],
Tranquille, tu jouais avec leurs noirs cheveux.
Ils riaient de te voir, de ta main enfantine,
Arracher la toison de leur vaste poitrine.

Callim. in Di. (Callimaque, *hymne à Diane*).

Cette idée de Proserpine enfant suggéra celle-ci :

Une petite fille
Tressant quelques joncs frais, prison d'une cigale.

Après avoir mis dans la bouche d'une poëtesse un chant pour Proserpine, le lui faire terminer ainsi :

Salut, reine des morts, femme du dieu d'enfer,
Souterraine Junon, fille de Jupiter!

1. L'auteur a signalé ainsi ces huit vers en disant : *Ces huit vers ne valent rien. Il faut les mieux faire et les transporter ailleurs.* (*G. de Chénier.*)

2. Le manuscrit porte pour variante ce vers, qui était la première idée de l'auteur :

Mais toi, sur les genoux de ces frères nerveux. (*Id.*)

Et lorsque le tombeau m'ouvrira ton empire,
De silence et d'oubli n'accuse point ma lyre,
Comme au sage Thébain, divin chantre des dieux.
Mon ombre, pour venir en songe harmonieux
Dicter des vers tardifs consacrés à ta gloire,
N'aura point à sortir de la porte d'ivoire[1].

(V. Pausanias)[2].

LXVI[3]

VÉNUS[4]

TRADUCTION DE LA PREMIÈRE ÉPIGRAMME DE NOSSIS

Rien n'est doux que l'amour, aucun bien n'est si cher
Près de lui le miel même à la bouche est amer.

1. Pausanias raconte le songe de Pindare qui avait oublié Proserpine dans les hymnes qu'il composa en l'honneur des dieux, et ensuite le songe de la vieille qui écrit l'hymne que le poète mort lui dicte en l'honneur de la déesse.

2. M. France, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 août 1864, a publié d'autres vers où il est question de Proserpine, d'après une copie faite, dit-il, sur un manuscrit même d'André. Voici ces vers, dont M G. de Chénier a contesté l'authenticité :

Proserpine incertaine...
Sur sa victime encor suspendait ses ciseaux,
Et le fer, respectant ses longues tresses blondes,
Ne l'avait pas vouée aux infernales ondes.
Iris, du haut des cieux, sur ses ailes de feu,
Descend vers Proserpine : « Oui, qu'à l'infernal dieu
Didon soit immolée ; emporte enfin ta proie. »
. . . . . .
Elle dit ; sous le fer soudain le crin mortel
Tombe ; son œil se ferme au sommeil éternel,
Et son souffle s'envole à travers les nuages.

3. Édition G. de Chénier.

4. C'est un titre que nous ajoutons pour relier ces fragments.

Celle qui n'aime point Vénus sur toutes choses,
Elle ne connaît pas quelles fleurs sont les roses.

Vénus, quelle déesse a le cœur plus docile!
Aux vœux de son guerrier ne fut point difficile.
Leur bonheur, cependant, que soupçonnaient les dieux,
. . . . . et fuyait tous les yeux.
Le Soleil, qui voit tout, a vu ce doux mystère ;
Il vole ; et de l'époux enflammant la colère,
Bientôt un dur réseau sait, par l'art de Vulcain,
Ceindre ce lit trompeur d'un invisible airain,
Et, dans les bras de Mars enchaînant la parjure,
Tout le ciel appelé vient et voit son injure.
Chacun rit ; on voudrait comme eux être surpris.
L'insensé ! qu'ont produit et ses fers et ses cris?
Jusqu'alors son épouse à feindre disposée,
Sans honte désormais le livre à la risée.
Et tandis qu'à Lemnos ses noirs cyclopes nus,
Faisant taire la nuit leurs travaux assidus [1],
Partagent des bons vins sa table abandonnée,
Elle, à des dieux polis dans l'Olympe amenée,
Les voit, en un banquet et moins triste et meilleur
Qu'anime du nectar le breuvage railleur,
Faisant honte à l'Hymen d'un lien ridicule,
Sur l'époux forgeron s'égayer sans scrupule.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

1 Variante . . . *Leurs marteaux suspendus.*

Leur imite son port et sa marche inégale,
Et, comme lui, d'un pas oblique et chancelant
Court et s'agite et traîne un pied boiteux et lent.

LXVII[1]

MINERVE

Parmi les fables à employer, Tirésias aveugle pour avoir vu Minerve toute nue. Properce en parle. Il reste là-dessus une belle élégie de Callimaque.

Tirésias voudrait que jamais l'Hippocrène [2]
N'eût reçu dans ses eaux la déesse d'Athène,
Et, négligé des rois [3], ignorer le destin [4],
Et le vol des oiseaux [5], de l'avenir certain.
Il paya cher [6] de voir cette vierge invincible
Dépouiller et le casque et la gorgone horrible [7].
Ce sein, ces flancs sacrés [8], inconnus même aux dieux,
Sont les derniers objets que purent voir ses yeux [9].
Quoique chère à Pallas [10], les plaintes de sa mère [11]
Essayèrent en vain [12] de rouvrir sa paupière.

1. Éd. G. de Chénier. Le titre est ajouté par nous.
2. André a indiqué ainsi les sources où il a puisé : Callimaque, hymne v, v. 70.
3. Callimaque, v. 125.
4. Id., v. 121.
5. Id., v. 123.
6. Id., v. 102. Propert., lib. IV, élég. IX.
7. Propert., ibid.
8. Callimaque, v. 88.
9. Id., v. 54.
10. Id., v. 57.
11. Id., v. 85.
12. Id., v. 97.

LXVIII[1]

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée
D'où coule une onde pure aux nymphes consacrée,
Je suivis l'autre jour un doux et triste son,
Et d'un faune plaintif j'ouïs cette chanson :
« Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice !
Hélas ! j'aime Naïs ; je l'aime sans espoir.
Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice.
Écho plaît au berger, il vole pour la voir ;
Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,
Qui la fuit pour baiser un liquide miroir. »

. . . . . .

. . . . . .

Tu l'aimes ; on le sait : crois-tu qu'elle l'ignore ?
Tout l'univers le sait ; tu l'as dit si souvent.
Les roseaux de Midas le répètent au vent.

C'est un ancien proverbe grec pour exprimer combien une chose a été rebattue. On le trouve employé ainsi dans une épigramme de Sosipater :

. . . . . μάρτυρές εἰσι
Τῆς ἀθυροστομίης οἱ Μίδεω κάλαμοι.

Analecta, tom. I, p. 504

1. Éd. G. de Chénier.

LXIX[1]

— Tu le sais? et quel dieu, par tes présents séduit,
Pour toi de l'avenir a dissipé la nuit?
Est-ce Delphe ou Claros? tes yeux l'ont-ils su lire
Dans le vol des oiseaux qu'Apollon même inspire?
Ou le vaisseau parleur qui chercha la toison
A-t-il été pour toi ce qu'il fut pour Jason?

LXX[2]

MYSIS

Mysis (enfant)... « Lycas, donne-moi des fruits... — Je n'en ai point... laisse-moi aller, je suis pressé... — Oh! oui, je sais bien où tu vas. Tu vas trouver Chloé... — Chloé? — Oui, je te vois tous les jours avec elle... Je sais bien que tu l'aimes... moi, je l'aime aussi... — Toi aussi?... — Oui, elle me donne des fruits... Hier, elle était à se promener à tel endroit (site), elle me vit passer et me demanda si je voulais des amandes. Je tendis mes deux mains et je lui dis : Chloé, je t'aime. Elle sourit, m'en donna davantage, et, promenant sa main autour de mon visage, me dit : ...Enfant, sais-tu déjà ce que c'est que d'aimer? puis elle me leva dans ses bras et me donna plusieurs baisers... — Dieux! elle t'a baisé!... — Sans doute. — Oh! je voudrais être à ton âge, je serais toujours avec elle comme toi... — Elle m'offrirait des amandes et des caresses... au lieu qu'elle ne m'offre rien et ne me baise pas!... — Puis m'en

1. Éd. G. de Chénier.
2. Édition G. de Chénier. Le titre n'est pas de la main de l'auteur.

allant, je me cachai et la regardai... elle se croyait seule et je vis qu'elle soupirait et baisait une écharpe qui lui couvrait le sein. Pourquoi la baisait-elle? à quoi bon caresser une écharpe insensible? — Adieu, Mysis, adieu, je ne puis m'arrêter... demain, je te donnerai des fruits et tout ce que tu me demanderas... » Le jeune Lycas s'éloigne à ces mots... Il traverse à grands pas la prairie et va trouver Chloé palpitant de joie; car l'écharpe qu'elle avait baisée était un don qu'elle tenait de lui.

LXXI[1]

LES SAISONS[2]

L'hiver sous ses frimas tient la terre enchaînée.
Le printemps les dissipe, et lui-même il s'enfuit.
L'été vient, il s'écoule et Pomone le suit;
Et bientôt aux frimas ils ramènent l'année.

L'hiver vole et s'étend sur la contrée, et, à son passage, ses ailes humides, froides, glacées, sèchent et flétrissent l'herbe, les fleurs, etc...

Déjà l'hiver expire, et Phœbus dans son cours
Partage également et les nuits et les jours.
Nos champs verront bientôt revenir l'hirondelle.
Que j'aime à contempler. . . . . .
Ces arbres nus encor de nouveaux feux dorés,
Et des toits d'alentour les faîtes colorés!
Et là, cet humble toit, que des chaumes composent!

1. Éd. G. de Chénier.
2. C'est un titre que nous ajoutons pour relier ces fragments.

Deux pigeons, au soleil, ensemble s'y reposent;
Leurs yeux et leurs baisers s'unissent mollement.
Leur plumage s'agite et frémit doucement.
Hélas! je sens couler dans mon âme inquiète
Une mélancolie et profonde et muette;
Quelque chose me manque, et je ne sais quels vœux...
Ah! faut-il être seul et témoin de leurs jeux!

On dit que l'on a vu, de roses couronné,
Le jeune et beau printemps sur nos bords ramené.
C'est aux autres amants dont l'amante est fidèle
De chanter les douceurs de la saison nouvelle.
Thestilis m'abandonne; elle a trahi sa foi;
Il n'est plus de printemps ni de roses pour moi.

Primavera per me piu non è mai.
Petrarq., sonnet 9.

Tout aime pendant l'été... sur la terre... dans l'air... dans la mer... les poissons... c'est alors que les jeunes Néréides soupirent et que la fraîcheur des eaux n'empêche pas leurs joues d'être enflammées... c'est alors que les Tritons et les dieux marins les poursuivent dans les vallons maritimes à travers les rocs, les bancs de perles, les grottes de stalactites, les arrêtent par leurs beaux cheveux, les couvrent de baisers, et de leurs bras nerveux les renversent sur les bancs de corail...

Viens, Galathée, fille de Nérée, sors de la mer... viens sur le rivage... viens poser tes mains fraîches et humides sur mon visage brûlant, tandis que mes mains feront découler l'eau de tes beaux cheveux.

Je veux peindre un groupe maritime comme celui de Virgile... des grottes de roc... des bancs de perles... et *cæsariem effusæ nitidam per candida colla.*

Les grottes sous-marines.

Son épaule pliait sous une outre vineuse [1].

La Vendange paraît, déesse aux yeux humides, à la marche vive et un peu chancelante, et, les flancs ceints de sarments et de pampres verts, et le front couronné de grappes odorantes, le thyrse à la main, danse et chante.

LXXII[2]

. . . . . .

Salut, aube au teint frais, jeune sœur de Zephire!
Descends, muse, chantons, apporte-moi ma lyre.
L'oiseau, sur son rameau, mélodieux réveil!
De l'abri de son aile, asile du sommeil,
A retiré sa tête, et de sa voix légère
Va chanter tout le jour. Qu'aurait-il mieux à faire?

O quel que soit ton nom, soit Vesper, soit Phosphore,
Messager de la nuit, messager de l'aurore,
Cruel astre au matin, le soir astre si doux!
Phosphore, le matin, loin de nos bras jaloux,
Tu fais fuir nos amours tremblantes, incertaines;
Mais le soir, en secret, Vesper, tu les ramènes.
La vierge qu'à l'hymen la nuit doit présenter
Redoute que Vesper se hâte d'arriver.
Puis, aux bras d'un époux, elle accuse Phosphore
De rallumer trop tôt les flambeaux de l'aurore.

1. L'Automne.
2. Édit. G. de Chénier.

— Brillante étoile, adieu, le jour s'avance, cours,
Ramène-moi bientôt la nuit et mes amours.

Et le dormir suave au bord d'une fontaine[1]
Le soir. . . . . .

Et cette chanson que tu chantais... ô belle, n'es-tu point honteuse de te faire attendre... accours, Vesper a paru... nous parlerons d'amour le long de la prairie.

O ver luisant lumineux... petite étoile terrestre... ne te retire point encore... prête-moi la clarté de ta lampe pour aller trouver ma mie qui m'attend dans le bois.

LXXIII[2]

Secrets observateurs, leur studieuse main
En des vases d'argile et de verre et d'airain
Enferme la nature et les riches campagnes.
Ce sont là leurs vallons, leurs forêts, leurs montagnes.
Barbares possesseurs, Procustes furieux,
Sous le niveau jaloux leur fer injurieux
Mutile sans pitié les plaintives Dryades.
Le plomb, les murs de pierre enchaînent les Naïades,
De bassins en bassins, de degrés en degrés,
Guident leur chute esclave et leurs pas mesurés.

1. Ce vers avait été recueilli dans la notice de Sainte-Beuve, de 1839, ainsi que la petite invocation au ver luisant.
2. Édition G. de Chénier.

Là, quelle muse libre et naïve et fidèle
Peut naître? Loin du bois, comme si Philomèle
Sous leurs treillages peints dont la main du sculpteur
A ciselé l'acanthe ou le lierre imposteur,
Allait chercher ces sons dont le printemps s'honore,
Délices de la nuit, délices de l'aurore!

LXXIV[1]

Vous, habitants ailés de l'ombre et des bocages,

Jeunes oiseaux... venez... A cette muraille tournée vers l'orient, et le long de laquelle coule une source... j'ai attaché pour vous le grillage d'une volière... Venez... Voulez-vous passer l'année à chercher un peu de grain pour vous nourrir?.. ici vous aurez de la nourriture à foison... J'ai couvert le mur de coquillages... La fontaine descendra en cascades dans les bassins faits avec de plus grandes coquilles, où, le matin, vous baignerez votre tête et vous tremperez vos ailes...

Que te ferai-je? dis! babillarde hirondelle!
Veux-tu qu'avec le fer je te coupe ton aile?
Térée impatient, veux-tu qu'avec mes doigts
Je t'ôte cette langue et l'importune voix
Qui vient, dès le matin, du sommeil ennemie,
A mes songes heureux enlever mon amie?

. . . . . .

. . . . . .

1 Edition G de Chenier.

Le loriot joyeux, et l'aigre sauterelle,
Et des bords de Téthys la criarde hirondelle.

. . . . . .

L'Alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle.

. . . . . Auprès de ces rameaux
Où l'habile Arachné, fileuse vigilante,
A suspendu les nœuds de sa trame flottante.

. . . . . .

. . . . . .

Le frais zéphyre, époux de la fraîche rosée,
Sur le bord des ruisseaux fait éclore ses fleurs,
Famille aux doux parfums, peuple aux mille couleurs.

L'air trempé des parfums que respirent les fleurs.

Le lys est le plus beau des enfants du zéphyre,
Il lève un front superbe et demande l'empire.
Des suaves esprits dans sa coupe formés,
L'air, les eaux, le bocage, au loin sont embaumés.
Sous l'herbe, loin des yeux, plus aimable et moins belle,
La violette fuit. Son parfum la révèle,
Avertit qu'elle est là; que, voulant se cacher,
Là, pour le sein qu'on aime, il faut l'aller chercher.

. . . . . .

Quittant sa forme, hélas! non son âme première,
Le beau Narcisse en fleur, aux rives des ruisseaux,
Aime encore à se voir dans le cristal des eaux.

. . . . . .

Et la foudre des dieux respecte les lauriers.

. . . . . .

L'ombre pâle du saule, amant de la Naïade . . .

. . . . . .

Je suis la fleur des champs et le lys des vallées.

Le myrte craint les froids de l'hiver, nul arbre ne les craint davantage, *metuentem frigora myrtum,* Ovid., lib. I, él. xv. Le berger poète et amoureux peut faire allusion à cela en disant qu'il aime l'été...

. . . . . .

Le myrte armé d'un fer est la lance guerrière ;
Les carquois sont remplis du cormier belliqueux ;
La Crète en arc pliant courbe l'if tortueux.

Il faut y parler d'un grand nombre d'arbres et de végétaux, avec des circonstances, des peintures, des épithètes caractéristiques et brillantes.

Herba lapathi prata amantis. L'oseille amante des prairies. L'amandier fleuri qui ouvre le printemps ainsi que l'abricotier... tous deux ont des fleurs belles et blanches... Le pêcher aux fleurs qui ont la couleur et presque la forme de petites roses... herbes, plantes... Les menthes embaumées.

LXXV[1]

ESQUISSES ET PROJETS

Je chéris la solitude, je cherche en traversant les sommets les plus escarpés à descendre, au milieu d'eux, dans

1. Édition G. de Chénier. Le titre est ajouté par nous.

une vallée bien solitaire, bien belle, arrosée de brillantes cascades, qui n'ait d'autres habitants que des oiseaux si peu faits à voir des hommes, qu'ils n'en redoutent pas l'approche; où je puisse croire qu'aucun homme n'a pénétré avant moi; où je ne reconnaisse, sur le sable, d'autres pas que ceux d'un chamois, qui est venu là se dérober à la poursuite du chasseur; ou d'un chevreau qui est venu jusque-là en s'égarant loin de sa mère dont les pas l'ont cherché, et les gémissements l'ont appelé longtemps.

O cette vallée! avec ses eaux, ses bois, ses cascades, où je viens l'*attendre et la voir chaque jour*, je voudrais qu'à moi seul connue, du reste des humains elle fût ignorée. Dès qu'un autre berger, attiré par la fraîcheur et les beautés du lieu, y arrive avec son troupeau, je souffre, je suis jaloux... j'ai peur qu'il ne vienne l'*attendre et la voir comme moi.*

De jeunes vierges rassemblées dans le *Parthénon*, travaillant à des ouvrages d'aiguille, et racontant des histoires. L'une, la dernière, chante Alceste en traduisant le beau morceau d'Euripide. Le jeune homme, qui l'a écoutée, entre précipitamment avec le père. Elles se lèvent et rougissent, et il lui dit : — Viens, et sois mon Alceste... car ta voix a chanté... et la douce vertu respire dans tes yeux.

Il faut peindre des jeunes filles marchant vers la statue d'un dieu, tenant d'une main, sur leur tête, une corbeille de fleurs, et de l'autre les pans de leur robe... et d'autres attitudes qu'il faut tirer des marbres, des pierres et des peintures antiques.

Représenter une jeune fille qui soulève sa robe jusqu'aux genoux pour entrer dans l'eau.

Rendre cette peinture de Gessner, d'une fille qui, au bord de l'eau, mollement inclinée, retient d'une main les

plis de sa robe, et de l'autre, se lave le visage, et attend que l'eau soit calme, se regarde, et rit de se voir si jolie.

Une jeune fille de dix-huit ans fait confidence à son amie de son amour pour le frère de son amie, qui n'a que quatorze ans... « Il ne voudra peut-être pas m'aimer... il me trouvera trop vieille... il est beau... il est blond... il a les yeux si tendres!... L'autre jour, il me regarda en venant te parler :

Je crus sentir mon cœur se fondre et s'écouler
Comme la neige coule au penchant des montagnes
Quand le soleil revient animer nos campagnes. »

Un berger tout jeune encore, vantant sa beauté et la décrivant.

Une jeune fille, travaillant près de sa mère, devient distraite et rêveuse; laisse tomber sa navette... Sa mère la gronde de ce qu'elle ne travaille pas... elle reprend (le fragment de Sappho)[1].

Quand une femme n'avait été mariée qu'une fois, on avait soin de mettre *univiræ* sur son tombeau. Cornélie le demande à Paullus, dans Properce. (Livre IX, élég. XI, vers 35.)

La pierre de ma tombe à la race future
Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

Quelques pensées attendrissantes qui commencent entre deux jeunes vierges et peut-être un jeune garçon, ou plus, ou autrement. Ils trouvent parmi la terre et la mousse une

1. Voici la traduction de ce fragment de Sapho donnée par M. Becq de Fouquières : « Douce mère, non, je n'ai pas la force de pousser la navette; le désir de revoir ce jeune homme m'oppresse : je suis au pouvoir d'Aphrodite. »

pierre où ils voient écrit quelque chose. Ils lisent un mot, puis une demi-phrase... Oh! voyons, voyons, arrachons toutes les herbes. Découvrons la pierre tout entière... Oh! ces maudites épines qui me déchirent les doigts... Enfin la pierre entière est déterrée. Une épitaphe intéressante...

Viens, ma (épithète caressante), ma... muse, descendons dans la vallée. Le ciel est ainsi... La terre... Les ruisseaux... Nous écrirons sur la pierre telle et telle chose...

Sous le souffle des vents les forêts ondoyantes.
Un silence confus qui demandait pardon.

Au premier article, il faut que ce soit une troupe de garçons et de filles qui dansent et qui trouvent, comme ci-dessus, une épitaphe intéressante. Celle d'une jeune fille qui avait dansé dans ce lieu-ci... (et, là, répéter mot pour mot le vers qui, dans le commencement, désigne le lieu où danse cette jeune troupe.) On peut imiter une épitaphe touchante d'une jeune fille, qui se trouve dans Spon. Finir en représentant tous les jeunes gens frappés et attendris et songeant à l'avertissement que cela leur donne et s'en retournant chez eux un à un, la tête baissée et sans mot dire.

La jeune fille qu'on appelait : la belle de Scio... Son amant mourut... Elle devint folle... Elle courait les montagnes... (La peindre d'une manière antique.) (J'en pourrai faire un jour un tableau, un quadro.) Et longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie

« Ne reviendra-t-il pas ? Il reviendra sans doute.
Non ; il est sous la tombe. Il attend. Il écoute.

Va, belle de Scio, meurs. Il te tend les bras.
Va trouver ton amant. Il ne reviendra pas !... »
From a Song of Shakspear, *Hamlet*, acte IV, scène v[1].

C'est grand dommage qu'un missionnaire habile n'ait pas traduit en entier le Chi-King ou recueil des anciennes poésies chinoises. On y doit trouver de fort belles choses. Dans la description générale de la Chine qui vient de paraître, et qui forme le 13e volume de la grande Histoire de la Chine, on peut lire la traduction de quelques poésies extraites de ce livre et qui ne sont pas sans beauté. Il y a, dans une belle ode sur l'amitié fraternelle (page 709), les paroles suivantes : « *Un frère pleure son frère avec des larmes véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme, à la pointe d'un rocher ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau.* »

Voici, page 693, une chanson écrite sous le règne d'Yao, deux mille trois cents ans avant Jésus-Christ. C'est une de ces petites chansons que les Grecs appellent σκόλιον. *Quand le soleil commence sa course, je me mets au travail; et quand il descend sous l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur ?* Je la traduirai in βουκ[2].

Extrait du *Chi-King*, par le ch. de P. (chev. de Pange.)
(Cheou-Kong, comme saint Louis, s'asseyait sous un arbre et y rendait la justice.)

Pyrus hæc arbor (Tangly dicta) quam opaca et umbrosa! ramos hujus parcite amputare. Hujus folia nolite abscindere, ibi pridem sub hac arbore degebat princeps Chao-Pe (Cheou-Kong).

1. Ce fragment a été donné dans la notice de Sainte-Beuve, 1839.
2. Fragment donné dans la notice de Sainte-Beuve, 1839.

Pyrus hæc arbor quam umbrosa! quam late ramos diffundens! ah parcite hujus folia abscindere! Nolite hanc frangere, ibi sub arbore pridem quiescebat princeps Chao-Pe.

Late diffundit ramos suos Pyrus hæc arbor, hujus folia nolite rescindere. Hujus ramos parcite flectere. Sub hac arbore pridem habitabat princeps Chao-Pe.

Ode antique du *Chi-King*.

De Pindare, dans Plutarque, au traité *de Solertiâ animalium*.

Comme aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
Vient égayer les mers de ses vives chansons ;
Ainsi. . . . . .

On peut faire un petit *quadro* d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes, et les dauphins accourent vers lui...

Deux flûtes sur sa bouche, aux antres, aux naïades,
Aux faunes, aux sylvains, aux belles oréades,
Répètent ses amours . . . . . .

Un pêcheur dit à sa bien-aimée qu'elle vienne, qu'il lui envoie sa barque; qu'il a ses filets; que la mer est calme; qu'ils iront pêcher tel et tel poisson...

. . . . . .

Moins pâle et moins tremblante, Alcyone éplorée,

Gémit, frappa son sein, quand la mer en courroux,
Sur le sable, à ses pieds, vint jeter son époux
Mort...
Couvert d'algue salée et d'une écume amère.

...Déjà il ne peut plus *humore graves tollere comas*... il arrive... il reste sans force étendu sur le rivage... il respirait encore... les nymphes du rivage accoururent... elles mirent leurs mains sur son cœur... elles prirent ses mains, et le souffle de leur bouche s'efforça de les réchauffer... et leurs beaux cheveux essuyèrent sur tout son corps les flots de l'onde amère.

Trop heureux sur ce bord, pendant la nuit obscure,
Qui, sous un humble toit, de son lit amoureux,
Entend gronder l'orage et le ciel ténébreux,
Et le Rhin, et ses flots, et sa rive écumante,
Et presse sur son sein le sein de son amante !

. . . . . .

Le Rhin
Tantôt s'écoule et fuit par un détroit facile ;
Là tournoie et s'abîme en un gouffre sans fond ;
Là se courbe et s'enfonce en un golfe profond.

Il en faut faire une (une églogue) sur les Triétériques, en Béotie, et imiter d'une manière bien antique tout ce qu'il y a de bien dans le *Penthée* d'Euripide, vers 13 : λιπὼν δὲ λυδῶν... etc., ce qu'il chante, au chœur de femmes, au *thiasus* pour l'exciter, vers 55. Tout le chœur. Toute la scène du bouvier, vers 659. Voir la traduction des vers 693 et suivants, mêlés avec les vers 142 et suivants, édition de Brunck. Horace en a tiré une strophe de l'ode : *Bacchum in remotis.*

L'une, agitant le thyrse environné de lierre,
Vole, frappe le roc; soudain le roc frappé
Lance un torrent liquide à grand bruit échappé.
Son pied presse le sol; et, sous sa plante humide,
Le vin bouillonne, fuit, gronde en fleuve rapide.
Ses doigts vont creuser l'herbe, un lait pur sous ses doigts
Les blanchit, blanchit l'herbe et la tige des bois.
L'autre fait de son thyrse, entre ses mains vermeilles,
Couler à flots dorés le nectar des abeilles.

Peindre l'Hyménée *croceo velatus amictu,* conduisant une jeune fille... ses vêtements... ses beaux yeux baisses vers la terre sous leur paupière noire et longue (ce peut être un jeune amant qui la menacera de la mettre dans cet état, et sans lui répondre elle s'en alla en riant et en rougissant).

. . . . . .

Et sur ses blonds cheveux, en couronne brillante
Mêler la rose blanche et la rose sanglante
Que les dieux du Liban virent naître jadis
Des larmes de Vénus et du sang d'Adonis.

En les voyant, un homme dira :

« Qui sont ces belles, si ce sont des mortelles? ou bien ne sont-ce point des déesses, tant elles ont de grâce à porter tels et tels riches habits? »

« Eh quoi donc, étranger, tu ne les connais pas?
Ce sont elles, ce sont les filles de Dryas. »

Alors il dira :

« Heureux mille fois celui qui épousera les filles de Dryas; car nulles déesses plus belles ne foulent aux pieds le haut Olympe. »

Le vers 38 et les trois suivants[1] sont d'une beauté inexprimable. Je ne crois pas qu'aucun poète puisse en offrir quatre autres plus touchants, plus pathétiques, plus remplis de mélancolie et de larmes. Il n'y a rien de pareil dans l'imitation de Virgile. On trouve dans l'*Énéide : Silent latè loca*, qui a quelque rapport avec l'expression de Théocrite. La répétition qu'il en fait est au-dessus de l'éloge. Voici comment je viens d'essayer de rendre ces vers divins :

La mer en ce moment se tait; les vents se taisent.
Mais l'amour, mais, ô dieux! la honte, la douleur,
Ne se taisent jamais dans le fond de mon cœur!
Je brûle, je l'adore, hélas! quand sa promesse
(Le parjure!) a séduit, a trompé ma faiblesse!

Voici les quatre vers traduits :

ἠνίδε σιγᾷ μὲν πόντος, σιγῶντι δ' ἀήται·
ἁ δ' ἐμά οὐ σιγᾷ στέρνων ἔντοσθεν ἀνία.
ἀλλ' ἐπὶ τᾶνῳ πᾶσα καταίθομαι, ὅς με τάλαιναν
ἀντὶ γυναικὸς ἔθηκε κακᾶν καὶ ἀπάρθενον ἁμέν.

1. De la deuxième idylle de Théocrite.

LXXVI[1]

Ma muse pastorale aux regards des Français
Ose ne point rougir d'habiter les forêts.
Elle veut présenter aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles;
Et, ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit à ses doux accents incliner leur feuillage;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours!

1. Édition 1819.

De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Et voulait, sous ses doigts exhalant de doux sons,
Chanter Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

LXXVII[1]

IDYLLE MARITIME[2]

DRYAS

Tout est-il prêt? partons. Oui, le mât est dressé;
Adieu donc; sur les bancs le rameur est placé;
La voile, ouverte aux vents, s'enfle et s'agite et flotte;
Déjà le gouvernail tourne aux mains du pilote.
Insensé! vainement le serrant dans leurs bras,
Femme, enfants, tout se jette au-devant de ses pas;
Il monte, on lève l'ancre. Élevé sur la poupe,
Il remplit et couronne une écumante coupe,
Prie, et la verse aux dieux qui commandent aux flots.
Tout retentit de cris, adieux des matelots.

1. Édition G. de Chénier.

2. André Chénier avait conçu le projet de bucoliques ou d'idylles maritimes, qu'il désigne dans ses notes par le signe Βουκ. εναλ. (c'est-à-dire Βουκολικα εναλια), Εἰδ. εναλ. (c'est-à-dire Εἰδύλλια εναλια). Telle était celle dont nous reproduisons ici le fragment.

Sur sa famille en pleurs il tourne encor la vue,
Et des yeux et des mains longtemps il les salue.
Insensé! Vainement une fois averti!
On détache le câble; il part; il est parti!
Car il ne voyait pas que bientôt sur sa tête
L'automne impétueux amassant la tempête
L'attendait au passage, et là, loin de tout bord,
Lui préparait bientôt le naufrage et la mort.
« Dieux de la mer Égée! ô vents! ô dieux humides,
Glaucus et Palémon, et blanches Néréides,
Sauvez, sauvez Dryas. Déjà voisin du port,
Entre la terre et moi je rencontre la mort.
Mon navire est brisé. Sous les ondes avares
Tous les miens ont péri. Dieux! rendez-moi mes lares!
Dieux! entendez les cris d'un père et d'un époux!
Sauvez, sauvez Dryas, il s'abandonne à vous. »
Il dit, plonge, et, perdant au sein de la tourmente
La planche, sous ses pieds fugitive et flottante,
Nage, et lutte, et ses bras et ses efforts nombreux...
Et la vague en roulant sur les sables pierreux,
Blême, expirant, couvert d'une écume salée,
Le vomit. Sa famille errante, échevelée,
Qui perçait l'air de cris et se frappait le sein,
Court, le saisit, l'entraîne, et, le fer à la main,
Rendant grâces aux flots d'avoir sauvé sa tête,
Offre une brebis noire à la noire tempête.

. . . . . .

« J'étais père, et je meurs victime du naufrage!
Adieu ma femme, adieu mes chers enfants. O toi,
Nautonier, de retour, si tu tiens le rivage,
Reste avec tes enfants, sois plus sage que moi! »

LXXVIII[1]

IDYLLE MARITIME[2]

LES NAVIGATEURS

A. — Enfin nous avons passé dans la nuit le cap de Malea. Les dieux soient loués... J'ai fait un bien long voyage. Avant que nous nous embarquions tous ensemble à Syracuse, j'avais parcouru la côte de Marseille et Tyrrhénie, etc... Certes le monde est grand. Mais voici notre Grèce chérie... Et vous, compagnons, d'où veniez-vous quand nous nous sommes embarqués ensemble sur ce vaisseau ?

B. — Moi, j'ai été ici...

Γ. — Moi, là...

Δ. — Moi, j'ai été jusqu'à Tartessus, au delà des colonnes d'Alcide, aux embouchures du Betis... là... là... Ah ! vous n'avez rien vu, vous tous... je brûle de me revoir à Lesbos, ma patrie.

E. — Pour moi, je n'ai été qu'à... et je brûle de me revoir à Lesbos... O belle mer Égée !... les îles éparses sur tes flots azurés sont comme les étoiles dans la nuit... et toi, Lesbos, la plus belle de toutes...

Z. — Et les sommets de Naxos bruyants de bacchanales.

H. — Et Samos, et Junon ?... etc... et quoi ! ma Délos sera-t-elle la dernière ?... où il y a ceci... cela,

Et cet autel divin, tissu prodigieux
Que fit former Cynthus des rameaux tortueux

1. Éd. G. de Chénier.

2. Le poète a mis en tête de cette esquisse : ειδ. ενάλ. (ειδυλλα ενάλια).

Qui s'élevaient au front de ses chevreuils sauvages
Par Diane frappés à travers ses ombrages.

Mais je ne sais quel vent froid nous vient de l'est et semble annoncer une tempête... Voilà un grain qui se forme.

A. — Oh! non... non...

K. — Pour moi, je ne peux point vanter ma patrie. Les dieux ont peu fait pour elle... Mycone n'a que des figues et des raisins... C'est un rocher aride... Mais c'est ma patrie... C'est là que j'ai ouvert les yeux pour la première fois... Là sont mes parents, ma famille... mes premiers amis... Je m'y retrouverai avec joie, je n'en sortirai plus, et je la préférerai à toutes les autres que j'ai vues, quoique plus belles. Mais voyez, la mer devient houleuse... je crains bien un orage...

A, B, Γ, Δ *(ensemble).* — Ma patrie est la plus belle, etc.

Le pilote. — Paix! quel bruit! on ne s'entend pas. Est-ce le temps de disputer? Voici une tempête terrible...

— Baisse la toile... prends ce câble... Je crois que tous les démons sont à cheval sur cette vague... Quel vent!... Voilà la voile en pièces...

Les voyageurs pleurent et gémissent. — Ah! pourquoi ai-je quitté ma famille, etc... Ah! qu'avais-je à faire en tel lieu... Ah! ne pouvais-je me passer des richesses de telle ou telle contrée, etc... O Jupiter de tel lieu! Neptune Ténien, Apollon Délien, Junon Samienne (chacun le dieu de son pays).

Le pilote. — Paix donc!...

Les voyageurs. — Cent moutons... Mille brebis... Cent taureaux...

O dieux! sauvez-nous!...

Le pilote. — O quels cris! vous nous rendez sourds et les dieux aussi... Simon, tire ce câble... Au lieu de crier, travaillez et aidez-nous... Voyez-les un peu qui disputent

et crient entre eux; et, dans le danger, ils ne savent que pleurer et se mettre à genoux et nommer tous les dieux par leurs noms et surnoms. Travaillez... cela vaudra mieux. Matelot, tiens ferme, etc... Oh! cette vague me cassera le gouvernail... Dieux! nous sommes engloutis... Non, ce n'est rien... Eh bien, que fais-tu là? toi, Siphniote imbécile?... que ne vas-tu aider?...

— Je suis un homme libre.

— Homme libre, travaille, de peur que dans peu.... ta liberté ne soit esclave de Pluton... Ah! c'est fini...

Voilà tout le peuple accouru sur la côte... ils sont bonnes gens. Ils venaient nous voir noyer, et ils nous auraient fait de beaux cénotaphes de marbre du Ténare, avec des épitaphes où ils auraient cité notre exemple à ceux qui s'embarquent. Ils sont, par Jupiter, humains et secourables. Il vaut mieux toutefois leur épargner ces soins.

— Allons, nous allons relâcher sur la côte... Eh bien! vous qui faisiez des vœux?... Vos cent brebis, cent bœufs, cent moutons? Voyons, donnez-nous-en un ou deux à compte sur le rivage, ça nous refera un peu.

A. — Moi, je n'ai rien promis... je ne suis pas riche.

Le pilote. — Comment, tu n'es pas riche? et ces belles étoffes, et ces belles marchandises que tu as apportées de Tartessus, de Bétis, etc. *(Il lui répète ses mêmes paroles.)*

Le Myconien. — Moi, je suis pauvre comme ma patrie, mais pas assez pour ne pas pouvoir tous nous régaler d'un mouton, etc...

B. — Moi, j'ai promis, mais je tiendrai mon vœu quand je serai sur le rivage même de mon île.

Γ. — Mais, patron, tu as interrompu nos vœux... les dieux n'ont pas pu les entendre :

Ta forte voix tonnant plus haut que la tempête...

Ils nous exauçaient d'avance; nous ne sommes tenus rien. Pour une autre fois nous gardons nos offrandes.

Le pilote :

Oui, le danger fini, les dieux sont oubliés.
Mais tout se paye enfin; patience; riez.
Quelque jour, agités de nouvelles tempêtes,
Les dieux se souviendront quels débiteurs vous êtes.
Vous leur promettrez tout; mais ils feront les sourds.
Un habile pilote, on ne l'a pas toujours!
Et vous irez là-bas dire aux noires peuplades
Si les îles du Styx égalent les Cyclades.

(Une autre tempête) mais vue du rivage et décrite par ceux qui la voient... à l'imitation de la belle idylle de Gessner...

Çà, mettons-nous à chanter... que nos voix s'accordent avec nos mouvements et que nos chansons tombent ensemble avec la rame (chants amœbés)... (tout ce que les choses maritimes ont de plus naïf, de plus simple et de plus riant) il faut beaucoup imiter Lucien... ἐναλ. διάλ. (ἐναλιοι διάλογοι).

FIN DES BUCOLIQUES

ÉLÉGIES

ÉLÉGIES

I [1]

A ABEL

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois, mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux,
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît ; sa voix a retrouvé des sons ;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaye, et des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux ;

1. Édition 1819.

Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
E ttes fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
E mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II [1]

IMITÉ D'UNE IDYLLE DE BION [2]

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse ;
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux ;
Un dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux [3] ;
Bacchus et les moissons ; quel dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.

1. Édition 1819.

2. Idyl. III. — Comparez l'imitation de Ronsard, *Œuvres choisies de P. de Ronsard*, avec notice, notes et commentaires par Sainte-Beuve, nouvelle édition revue et augmentée par M. Louis Moland. Paris, Garnier frères, 1 vol. in-8. Page 204.

3. Apollon chez Admète.

Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons :
La douceur d'un baiser, et l'empire des belles ;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
Des flammes de Vénus Pluton même animé,
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre,
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée
Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur ; et, de cet heureux jour,
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour

III [1]

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages

1. Édition 1819. Adressée à Mme de Bonneuil.

Où Sénart épaissit ses immenses feuillages[1],
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites,
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur !
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors ;
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres, souvent notre commun asile;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore ;
Où tous ces souvenirs cruels et précieux
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente[2] ;

1. La terre de Bonneuil était située près de la forêt de Sénart.
2. Verser des pleurs pour une belle absente est amer.

Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs;
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?
Vois-tu tes jours suivis de plaisirs et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire ?
Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
Quelque belle tout bas te reproche en riant
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !
Mais, dieux ! puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,
De ta chère beauté flétrir toute la fleur[1],
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes,
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas ?
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !

1. *Flétrir* pour *se flétrir*, comme on le voit dans Malherbe :

Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe.

Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !
Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
Ce que je veux de toi, ce que je te commande !
Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour
Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;
Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

IV [1]

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
O sons ! ô douces voix chères à mon oreille !
O mes Muses, c'est vous ; vous mon premier amour,
Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.
Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.

1. Édition 1819.

Ingrat ! ô de l'amour trop coupable folie !
Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;
Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir le front doux et serein.
J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
Je vois tous ses appas, et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
Elles viennent ! leurs voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;
Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines.
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux :
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus assis sous des antres profonds,
La nymphe et le satyre écoutant les chansons.
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde ;
Par vous, mon âme, au gré de ses illusions,
Vole et franchit les temps, les mers, les nations ;
Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
Est tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,
Je vais changer en miel les délices du thym.
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine

Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs ;
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.
Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
Livre à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses serments une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

V [1]

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.
Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire.
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,
Et la rose pâlit sur ta bouche mourante.
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.

Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !
Sois tendre, même faible ; on doit l'être un moment ;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé sans audace,
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom.
Je le connais pourtant. Autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,
Tu cours, sans te montrer, épier son passage.
Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,
Le suit encor longtemps quand il a disparu.
Nul, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
Font voler au printemps nos nymphes triomphantes,
Nul n'a sa noble aisance et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

1. Édition 1819.

VI [1]

AUX FRÈRES DE PANGE

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
(Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs),
A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
C'est au milieu des soins compagnons du voyage
Que m'attend une sainte et studieuse paix
Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
Je suivrai des amis [2] ; mais mon âme d'avance,
Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
Et partir avec eux et rester près de vous.
Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,
Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours
Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.

1. Édition 1819.

2. Les deux frères Trudaine. André composa cette élégie au printemps de 1784, en partant pour la Suisse et l'Italie.

Quand Phébus, que l'hiver chasse de vos remparts,
Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
Et poursuivre au Midi ses chaleurs fugitives.
Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
Marseille où l'Orient amène la fortune ;
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
Le Tibre, fleuve-roi ; Rome, fille de Mars,
Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère ;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis vous avez un ami.
Mais le sort est secret ! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître ?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux ! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,

D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus !
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vineux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades ;
Et l'humide départ des sinistres Pléiades
Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
Ou souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.
Ah ! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
Aux fleuves comme nous voyageurs inconstants.
Ils courent à grand bruit ; ils volent, ils bondissent ;
Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent.
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
Et l'onde en liberté recommence à courir.

VII[1]

AUX FRÈRES DE PANGE

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul[2],
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,

1. Édition 1819.

2. On a donné parfois au mot *linceul* la prononciation *euil*. Dans le *Dictionnaire des rimes françaises* de Jean Le Febvre, corrigé par le seigneur des Accords, Paris, 1587, *linceuil* figure parmi les rimes en *euil, ueil (cercueil)* et *linceul* parmi les rimes en *eul*. (B. de F.)

Raconte en ce tombeau quel malheureux habite;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage[1].
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs;
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs;
Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
Mais, oh! que mollement reposera ma cendre,
Si parfois, un penchant impérieux et tendre
Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
Vos yeux en approchant pensent voir leur ami!
Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire;
Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,

1. Par le mot *meurtre* le poète désigne le duel.

Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.
Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne;
Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
N'allument dans vos flancs un pénible trépas;
Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes;
Que les peines d'autrui causent seules vos larmes,
Que vos heureux destins, les délices du ciel,
Coulent toujours trempés d'ambroisie et de miel,
Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
Près de vous désolée, en accusant les dieux,
Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

VIII [1]

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur?
Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur?
Abel, que me veux-tu? Je suis heureux, tranquille.
Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix;
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire?
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence

1. Édition 1819.

Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense;
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour...
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles!
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poète entre ses nourrissons.
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,
Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, voi :
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers! Ils renaissent en foule;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.

Son sein a le duvet de ce fruit que je touche;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers! Ils me viennent sans peine
Doux comme son parler, doux comme son haleine.
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux,
Demande un gros volume à mes vers amoureux.
D'un souris caressant si son regard m'attire,
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
Mollement, sans apprêt; et la gaze et le lin
D'une molle chanson attend une couronne.
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté.
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire;
De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
Des combats de Paphos une longue Iliade;
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
Mais, en la dépouillant de ses cordes guerrières,
Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs

Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs.
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille;
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon[1].

IX[2]

LA SEINE

Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
D'un navire emprunté pressant les matelots,
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
Baise en pleurant le sol de son île chérie;
Il reconnaît le port couronné de rochers
Où le vieillard des mers accueille les nochers,
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre;
Il retrouve la source et l'antre humide et sombre
Où l'abeille murmure; où, pour charmer les yeux,
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
Se forment sous les mains des naïades sacrées;
Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées
(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

1. Didon se tua avec le glaive d'Énée. *Én.* IV, 507.
2. Édition 1819.

O des fleuves français brillante souveraine,
Salut! ma longue course à tes bords me ramène,
Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux;
Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile;
Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
Tout mon cortége antique, aux chansons langoureuses,
Revole comme moi vers tes rives heureuses.
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
Partout autour de moi mes jeunes élégies
Promenaient les éclats de leurs folles orgies;
Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
De leur danse élégante égayaient mon chemin.
Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
Une Muse naïve et de haines exempte,
Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret;
Où l'on puisse, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
Répandre, dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
De ses pensers errants vive et rapide image,
Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
Tous sont divers, et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives!

Nymphe de Seine, on dit que Paris sur tes rives
Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
Du Pinde partagé despotes soupçonneux.
Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère;
Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
D'une Muse timide, et qui, parmi ses sœurs,
Rivale de personne et sans demander grâce,
Vient, le regard baissé, solliciter sa place;
Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
Le fiel dont la satire envenime ses traits.

X[1]

AU CHEVALIER DE PANGE

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la nature,
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégoûté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi!
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage

1. Édition 1819.

Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés.
T'en allais-tu chercher la muse des cités;
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée,
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois?
Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux.
Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux?
Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté?
L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
Dans le fond d'une rose, un matin du printemps,
Le trouva nouveau-né. . . . . .
Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
L'ôta de son berceau d'une timide main,
Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux;
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
De mobiles ruisseaux la colline animee,
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrs semée;
Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser;
Là sous les antres frais habite le baiser.
Les muses et l'amour ont les mêmes retraites.

L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
Bois, écho, frais zéphyrs, dieux champêtres et doux,
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère;
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins;
Délicate et craintive, un rien la décourage,
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
Les zéphyrs vagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit.
Tout amuse ses yeux; elle pleure, elle rit.
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante;
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
Et sans bruit épier sur la grotte pendante
Ce que dira le faune à la nymphe imprudente,
Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
Elle ose regarder au fond des précipices,
Où sur le roc mugit le torrent effréné
Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.

Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux;
Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine :
Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine;
Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami; viens, nos muses t'attendent;
Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent;
Viens voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.
Chaque soir une table aux suaves apprêts
Assoira près de nous nos belles adorées;
Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
Nous entendrons les ris, les chansons, les festins;
Et les verres emplis sous les bosquets lointains
Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
De leur voix argentine égayer notre oreille.
Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,
Si de leurs soins pressants la douce impatience
N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense;
Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis;
Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose;
Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

XI[1]

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.
O Camille ! l'amour aime la solitude.
Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
Que dis-je? Ah! seul et loin d'une ingrate chérie,
Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
La belle illusion la rendent à mes feux,
Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas;
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

1 Édition 1819.

XII[1]

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin; je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas! emprisonnée?
Viens, ô ma lyre! ô toi mes dernières amours
(Innocentes du moins); viens, ô ma lyre, accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi! je suis seul? O dieux! où sont donc mes amis?
Ah! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même?
Où sont donc mes amis? Objets chéris et doux!
Je souffre, ô mes amis! Ciel! où donc êtes-vous?
A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas;
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas!

Ah! vous accuserez votre absence infidèle,
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
Que je plains un méchant! Sans doute avec effroi
Il porte à tout moment les yeux autour de soi;
Il n'y voit qu'un désert; tout fuit, tout se retire.

1. Édition 1819.

Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire;
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
O de se confier noble et douce habitude !
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
A qui dans mes secrets tout accès soit permis;
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé...
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien;
Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille;
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence
Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

XIII[1]

IMITÉ DE LA XVIe IDYLLE DE BION

Bel astre de Vénus, de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,

1. Édition 1819.

Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre aux voyageurs des piéges assassins.
J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,
Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
Comme parmi les feux que Diane conduit
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

XIV[1]

O Muses, accourez ; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
La lune sur les prés, où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit ;
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire ;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi !

1. Édition 1819.

Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
Et du premier humain berceau délicieux;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive,
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,

Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive, et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.
Julie, amante faible et tombée avec gloire ;
Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison[1] :
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries ;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !

1. Allusion à l'*Héloïse* de Rousseau, à *Clarisse Harlowe* et à *Grandisson* de Richardson

Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux;
En projets enchanteurs il égare ses vœux.
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

XV[1]

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,
L'espérance crédule à vivre le convie.
Le soldat sous la tente espère, avec la paix,
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.
Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur;
Des jours amers, des nuits plus amères encore,
Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;
Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
Ingrate Lycoris, à feindre accoutumée,
Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?

1. Édition 1819.

Amis, pardonnez-lui ; que jamais vos injures
N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures :
Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
Ces amis m'étaient chers; ils aimaient ma présence.
Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
Balance à me connaître et doute si c'est moi.
Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
Jeune amant des festins, des vers, de la beauté ?
Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort
Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
Amis, oui, j'ai vécu ; ma course est terminée.
Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année;
Les amants malheureux vieillissent en un jour.
Ah! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides;
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.
Quoi, Gallus! quoi! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau?
Hélas! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce.
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits :

Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais ;
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je? on aime alors sans trouble; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes riants bocages,
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
Reviendra tout en pleurs demander mon amour;
Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire;
Que cent fois, rappelant notre antique lien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante!
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

XVI[1]

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,

1. Édition 1819.

Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées !
Hélas ! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny[1] s'enfonce en ses antiques bois ;
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,

1. Montigny, terre de la famille Trudaine.

Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses!
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiége et me désole,
On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire;
Elle rit et s'égaye aux danses du satyre;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis riants consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses;
Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris

Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.
Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles,
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.
Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtiment nous présentions la main;
Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes ;
De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :
Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage;
Courant partout, partout cherchant à mon passage
Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer.

XVII[1]

Ah! des pleurs! des regrets! lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.

1. Édition 1819.

Non : il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non : je n'irai point. La nuit tombe; j'accours.
On s'excuse, on gémit; enfin on me renvoie,
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certe un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-la quelquefois te désirer en vain.
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois;
Car, dans cette saison de chaleurs étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »
Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de dieux!
Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.

Ah! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumiere
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche et garde son sommeil.
C'est là qu'elle m'attend. Oh! si tu l'avais vue,
Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
Laissant tomber sa tète, un calme pur et frais
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits!
Ah! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite;
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

XVIII[1]

AU MARQUIS DE BRAZAIS[2]

Qui? moi? moi de Phébus te dicter les leçons?
Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
Pour émule aujourd'hui désavoûraient peut-être,
Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître;
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
Sans cesse avec transport lus, relus, médités;
Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée :
Voilà nos maîtres saints, nos guides eclatants.
A peine avais-je vu luire seize printemps,

1. Édition 1819.
2. Ce titre n'existe pas dans le manuscrit.

Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déjà même Sapho des chants de Mitylène
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé ;
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle!
C'est là, c'est en aimant que pour louer ton choix
Les Muses d'elles-même adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, oh! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé!
Mais quoi! pour être heureux faut-il être envié?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours

Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret, fut heureux en silence?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage!
Son oreille de loin a reconnu vos pas;
Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras;
Et sur vous appuyée et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie;
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
Et les mets et la table, et se nourrit en paix
Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
Sa bouche ne dit rien; mais ses yeux, mais son âme,
Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme
Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

XIX[1]

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle?
Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle?

1. Édition 1819,

Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront?
C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage;
La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
Que je retourne encor vers son funeste seuil,
Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
Invisible, attendu par des baisers de flamme...
O toi, jeune imprudent que séduit une femme,
Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
Règne en tyran cruel; aime à la voir souffrir;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah! si tu connaissais de quel art inouï
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi!
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne!)
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne!
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse:
« Ah! dieux! s'écriait-elle, ah! que je suis heureuse! »
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,

Ses cris me reprochaient des caresses paisibles;
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait point aimer.
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude :
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
Ce silence indulgent qui semble caresser,
Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
Le front calme et serein. Camille, je veux voir
S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
Prends courage, mon cœur : de douces espérances
Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

XX[1]

L'art des transports de l'âme est un faible interprète;
L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.
Sous sa fécondité le génie opprimé
Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
Brillants de la santé qui luit sur son visage,
Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;
Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
Comme il veut, il s'exprime; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage :
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.

1. Édition 1819.

Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XXI[1]

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins!
Dieu propice, ô Bacchus! toi dont les flots divins
Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore;
Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,
Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien! mes pas ont-ils refusé de vous suivre?
Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table;
Viens, viens y consoler ton âme inconsolable.

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes;
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus:
Je crois la voir muette et le regard confus,

1. Édition 1816.

Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis?
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
Qu'est-ce, amis? nos éclats, nos jeux se ralentissent :
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent!
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liége tenace encore emprisonnés?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Cîteaux.
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie et n'y pense jamais.
Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie!
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi;
Son fantôme attrayant est partout devant moi;
Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès
De cette ingrate aimée, en nos festins secrets,
Je portais à la hâte à ma bouche ravie
La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,

Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
Ma main courait saisir, de transports chatouillée,
Sa tête noblement folâtre, échevelée.
Elle riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux :
J'avais soin de reprendre, utile stratagème !
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même;
Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah ! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,
Si de tout conquérir la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger.
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
Si je ne l'abhorrais ! Ah ! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !
Pourquoi, grands dieux, pourquoi la fîtes-vous si belle?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets;
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein?
Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée !
Riez, amis ; nommez ma fureur insensée.
Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards :
Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes;

Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
Vont ou me pardonner ou prononcer ma mort.

XXII[1]

O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore,
Viens-tu? vas-tu venir? es-tu bien loin encore?
Ah! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle D'...z...[2]; et c'est toi, mon amour,
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour.
Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant, demain à ton réveil
Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé pour toi sur ma couche pénible
Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
Tu dors, belle D'...z... Tes doux yeux sont fermés.
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
Mais si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles,

1. Édition 1819.
2. Voy. la note 1 de la page 125.

Et, lorsque loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,
Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux; ô dieu de paix,
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins;
Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire: « O qu'elle est belle! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour,
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans ce peuple d'amants?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.
Et puis pour qui l'adore, inquiétudes, pleurs,
Soupçons et jalousie et nocturnes terreurs,

Quand il tremble, de loin, qu'un séducteur habile
Vienne et la sollicite et la trouve docile.
Mais que pouvais-je, hélas! Et dois-je me blâmer?
O D'...z..., je t'ai vue, il fallait bien t'aimer.
Il fallait bien, D'...z..., que ma muse enflammée
Chantât pour caresser ma belle bien-aimée;
Elle pleure à tes pieds, les yeux pleins de langueur:
Puisse-t-elle à mes feux intéresser ton cœur!

Au retour d'un festin, seule, ô dieux! sur ta couche
Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche!
Enfermé dans la soie, ô si ta belle main
Daignait le retrouver, le presser sur ton sein!
Je le saurai; l'amour volera me le dire.
Dans l'âme d'un poète un dieu même respire.
Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien
Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
Fais-le naître, ô D'...z..., alors toutes mes peines
S'adoucissent. Alors dans mes paisibles veines,
Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
Et mon âme se croit habitante du ciel.

XXIII[1]

PREMIÈRE VERSION[2]

Animé par l'amour, le vrai dieu des poètes,
Du Pinde, en mon printemps, j'ai connu les retraites,
Aux danses des neuf sœurs entremêlé mes pas,
Et de leurs jeux charmants su goûter les appas.
Je veux, tant que mon sang bouillonne dans mes veines,
Ne chanter que l'amour, ses douceurs et ses peines.
De convives chéris toujours environné,
A la joie avec eux sans cesse abandonné[3],

. . . . . .

. . . . . .

Fumant dans le cristal, que Bacchus à longs flots
Partout aille à la ronde éveiller les bons mots.
Reine de mes banquets, que ma déesse *y vienne;*
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne;

1. Une première ébauche de cette pièce, formant quatre-vingt-dix vers, avait été écrite en 1782 par André Chénier et se terminait par cette note : « J'ai écrit ces quatre-vingt-dix vers et ces notes le 23 avril 1782, avant l'Opéra, où je vais à l'instant même. » M. G. de Chénier a, dans son édition, donné ce qui lui restait de cette première esquisse (t. III, p. 61), et M. Becq de Fouquières l'a reconstituée dans ses *Documents nouveaux sur André Chénier*, p. 246.

2. Les vers imprimés en lettres italiques sont ceux qui, appartenant à la première rédaction d'une façon certaine, ont été conservés dans la seconde. Les vers imprimés en lettres italiques et mis entre crochets sont ceux de la seconde rédaction, qui paraissent avoir appartenu à la première. (B. de F.)

3. Deux vers perdus

[*Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux*]
[*S'unisse à la vapeur des vins délicieux.*]
Amis, que ce bonheur[1] . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Un jour, tel est des dieux l'arrêt (?) [*inexorable.*]
[*Vénus, qui pour les dieux* (?) *fit le bonheur durable,*]
[*A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,*]
[*Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.*]
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes
Respirent près de nous leur haleine de roses;
Que Laïs *sans réserve abandonne à nos yeux*
De ses charmes secrets les contours gracieux.
[*Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,*]
[*Que pourra la beauté, quoique toute-puissante?*]
[*Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.*][2]
. . . . . .
[*C'est alors, qu'exilé dans mon champêtre asile,*]
[*De l'antique sagesse admirateur tranquille,*]

1. Douze vers perdus.
2. Un vers perdu.

De tout cet *univers interrogeant la voix,*
J'irai de la nature étudier les lois :
Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue;
[*Quel Titan foudroyé respire avec effort*]
[*Des cavernes d'Etna la ruine et la mort;*][1]

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Si d'un axe brûlant le soleil nous éclaire;
Ou si roi, dans le centre, entouré de lumière,
A des mondes sans nombre, en leurs cercles roulants,
Il verse autour de lui ses regards opulents;
Comment à son flambeau Diane assujettie
Brille, de ses bienfaits chaque mois agrandie;
Si l'ourse au sein des flots craint d'aller se plonger;
Quel signe *sur la mer conduit le passager,*
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée,
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Souvent, dès que le jour chassera les étoiles,
Aux hôtes des forêts j'irai tendre des toiles;
Sur les beaux fruits du Gange en nos bords transplantés,
Des dieux de nos jardins appeler les bontés;
Lier à ses ormeaux la vigne paresseuse;
Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse;
Aux vergers altérés conduire les ruisseaux;

1. Quatre vers perdus.

De chaume et de filets armer les arbrisseaux,
Et soulager leurs troncs des branches inutiles,
Pour leur faire adopter des rameaux plus fertiles.
Mais alors que du haut des célestes déserts
L'astre de la nature embrasera les airs,
Tantôt dans ma maison plus commode que belle,
Tantôt sur le tapis dont se pare Cybèle,
Où des feux du midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une épaisse fraîcheur,
J'aurai quelques amis, soutiens de ma vieillesse.
Le plaisir, qui n'est plus celui de ma jeunesse,
Est encor cependant le dieu de mes banquets :
L'œillet, la tubéreuse y brillent en bouquets.
L'automne sur ses pas y conduit l'abondance
Et la douce gaîté, mère de l'indulgence ;
Et, tel que dans l'Olympe à la table des dieux,
De pampres et de fruits et de fleurs radieux,
Donne à tous les objets offerts à son passage
Ce ris pur et serein qui luit sur son visage.

L'idée de ce long fragment m'a été fournie par un beau morceau de Properce, livre III, élégie 3. Mais je ne me suis point asservi à le copier. Je l'ai étendu ; je l'ai souvent abandonné pour y mêler, selon ma coutume, des morceaux de Virgile et d'Horace et d'Ovide, et tout ce qui me tombait sous la main, et souvent aussi pour ne suivre que moi. Voici comme il commence :

Me juvat in primâ coluisse Helicona juventâ,
Musarumque choris implicuisse manus.

Il me semble qu'il n'est guère possible de traduire autrement ni mieux que je ne l'ai fait ce second vers, qui est charmant. Les anciens regardaient la danse non-seulement

comme l'art de faire des pas gracieux, mais encore de toutes les attitudes du corps et surtout des bras. *Si mollia brachia, salta.* — *Ovide*[1].

Me juvat et multo mentem vincire Lyæo,
Et caput in vernâ semper habere rosâ.

J'ai étendu ce texte pour y faire entrer plusieurs détails qui m'ont paru neufs dans notre poésie. Ce distique-là est bien beau : *mentem vincire Lyæo!*

Reine de mes banquets, que ma déesse y vienne.

Je ne sais si l'arrangement de ce vers serait approuvé. Il me paraît précis, naturel et plein de liberté.

Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne.

L'image agréable que présente ce vers est tirée d'un distique de Properce dans une autre élégie qui est la 3e du livre Ier. Le voici :

Et modo solvebam nostrâ de fronte corollas,
Ponebamque tuis, Cinthia, temporibus.

Amis, que ce bonheur, etc...

Le sens de ce morceau est celui de mille endroits d'Ovide et d'Horace.

Un jour, tel est des dieux, etc...

Ce vers et ceux qui suivent ne valent peut-être pas tous ensemble les deux vers de Properce :

Atque ubi jam venerem gravis interceperit ætas
Sparserit et nigras alba senecta comas.

Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes
Respirent près de nous leur haleine de roses.

1. *De arte amandi*, lib. I, v. 595.

Voluptueux n'est pas bon. Il fallait une épithète qui peignît cette palpitation si belle qui soulève un jeune sein. *Des lèvres demi-closes* ne vaut guère mieux. Malheureusement c'est presque la seule rime. Le second vers me semble heureux à cause de l'haleine attribuée aux palpitations du sein. Le second hémistiche du premier vers fait passer cela, parce qu'en poésie un mot passe à la faveur d'un autre.

Que Laïs, sans réserve, abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Toi que je ne nomme point, tu verras bien, si jamais tu me lis, que ce sont tes belles... qui m'ont fait faire ces jolis vers. Que n'ai-je osé écrire ton nom au lieu de celui de Laïs : je n'aurais pas été obligé de changer le vers. Malheureusement pour moi, trop de personnes auraient reconnu que j'ai dit vrai et que tu as le plus beau... du monde.

Dopo d'averlo
Fatto natura
Si vago e bello,
Ruppe il modello
Perch'egli fosse
A'l mondo sol.

De tout cet univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois.

Vaut bien, à mon avis, le distique de Properce :

Tum mihi naturæ libeat perdiscere mores,
Quis deus hanc mundi temperet arte domum :

Peut-être faut-il lire *qua Deus?*

Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue.

J'ai imité, autant que j'ai pu, ces vers divins d'Ovide :

..... nec brachia longo
..... margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Métam., *lib. I.*

Les quatre vers après les deux suivants sont traduits de ce bel endroit des *Géorgiques*, liv. II[1].

Unde tremor terris : qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant.

Je n'ose pas écrire mes vers après ceux-là. Le premier des miens est mal fait. *Qua vi maria alta tumescant* est désespérant.

Si d'un axe brûlant le soleil nous éclaire.

J'aime mieux *axe* que *char*. Cela est moins trivial. Les Latins le disent partout. *Volat vi fervidus axis.* Virg.[2].

Spoliis onerato cæsaris axe. Propert.[3].

L'épithète *brûlant* me parait heureuse en ce qu'elle représente l'effet que doit produire la présence du dieu du feu, et en même temps la précipitation de son vol.

Si l'ourse au sein des flots craint d'aller se plonger.

Vers mal fait, d'après celui-ci de Virgile :

Arctos oceani metuentes æquore tingi[4].

Les cinq vers suivants me semblent bons, surtout les deux derniers dont je m'applaudis. Ils sont tous tirés de Virgile :

1. Vers 479-480.
2. *Géorg.* III, 107.
3. Liv. III, élégie III, vers 13.
4. *Géorg.* I, 246.

Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi[1].

Voyez aussi *Géorg.*, liv. I, vers 252.

Quels vers! et comment ose-t-on en faire après ceux-là! les miens, si petits et si inférieurs, ont cependant peut-être l'avantage de citer l'*Euripe* et *Malée*, lieux célèbres par des naufrages.

Lier à ses ormeaux la vigne paresseuse.

J'ai voulu prendre aux Latins leur *suis*, qui fait un effet si élegant dans leurs poésies.

Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse.

Tournure latine claire et précise. Je ne crois pas qu'on l'eût encore transportée en français. C'est de tout ce morceau le vers que j'aime le mieux.

Où des feux du midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une épaisse fraîcheur.

Il y a peu d'arbres dont la feuille soit aussi large que celles du platane et du figuier. J'ai traduit dans le second vers ce beau *frigus opacum* de Virgile[2]. Bien ou mal, c'est ce qui reste à savoir.

L'œillet, la tubéreuse, etc., sont des fleurs d'automne. Je crois que les derniers vers ressemblent à quelque chose qui est dans Tibulle. Mais je ne me souviens pas à quel endroit.

J'ai écrit ces 90 vers et ces notes le 23 avril 1782, avant l'Opéra où je vais à l'instant même.

1. *Georg.* I, 204 et suivants.
2. *Égl.* I, v. 53.

SECONDE VERSION[1]

Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne,
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
Pour enivrer mes sens que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux
Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour inexorable,
Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
Respirent près de nous leur haleine de roses ;
Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.
. . . . . .

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois :
Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;

1. Édition 1819.

Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
Quel bras guide les cieux ; à quel ordre enchaînée
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger :
Quel autre sur la mer conduit le passager,
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie :
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau.
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

XXIV[1]

. . . . . .

S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre?
Quel mortel, inhabile à la félicité,
Regrettera jamais sa triste liberté,
Si jamais des amants il a connu les chaînes ?

1. Édition 1819. Le premier éditeur a fait une soudure aux vers 14 et 15.

Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines[1];
S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens;
Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
Et des mots caressants la mollesse enfantine.
Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
Une douleur plus tendre anime Philomèle.
Flore embaume les airs: ils n'ont que de beaux cieux.
Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure,
Leur asile est plus beau que toute la nature.
La grotte, favorable à leurs embrassements,
D'âge en âge est un temple honoré des amants.
O rives du Pénée! antres, vallons, prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries;
Vous, bosquets d'Anio; vous, ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris;

1. Variante de l'édition de G. de Chénier:

Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines.
L'astre de la nature, et Pomone, et Palès,
Et l'azur d'Amphitrite, et la blonde Cérès,
Portent jusqu'à leur âme et délicate et tendre
Une voix, des accents qu'eux seuls savent entendre.
Tout d'une joie aimable anime leurs couleurs;
Dans leurs yeux languissants tout fait naître des pleurs.
Tout ne parle autour d'eux que d'aimer et de plaire,
Tout est formé pour eux dans la nature entière.
Où se portent leurs pas. . . . . .
Le ciel rit à la terre et la terre fleurit.
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle;
Une douleur plus tendre anime Philomèle;
Flore embaume les airs d'une plus douce odeur,
Et son amant soupire avec plus de douceur.

Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !
Oh ! que j'aille y languir aux bras de mon amante;
De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,
Oubliant tout le monde, et du monde oublié !
Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXV[1]

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement;
L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux;
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune arrivant à pas inattendus
Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :
On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,

1. Édition 1819.

Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.
Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,
Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
Brillante déité ! tes riches favoris
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :
Peu satisfait le pauvre. O belle souveraine !
Peu ; seulement assez pour que, libre de chaîne,
Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
Belle encor l'Italie attire l'univers,
Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
Là, dans un air plus pur respirer, en silence
Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
La santé, le repos, les arts et les amours.

XXVI[1]

Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir.

1. Édition 1819.

Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile ;
Que me font vos lauriers? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime! On vous tient, vous caresse
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :
Et puis... Ah! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.
— Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville
Ignorés et contents, un silence tranquille
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
Là son âme viendra m'aimer en liberté.
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître et savoir son secret.
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout; moi qui de ses cheveux
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
La recevra charmante, et mon heureux amour
Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
Sa table par mes mains sera prête et choisie ;
L'eau pure, de ma main, lui sera l'ambroisie.
Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
Son esclave fidèle et son fidèle amant. —
Tels étaient mes projets qu'insensés et volages
Le vent a dissipés parmi de vains nuages!

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
Le monde entier déteste une parjure amante.
Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
O honte ! A deux genoux j'exprimais ces alarmes ;
J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
Tu me priais alors de cesser de pleurer :
En foule tes serments venaient me rassurer.
Mes craintes t'offensaient ; tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?
Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis. Mille fois
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,
Eût consumé ces vers témoins de ma folie.
La même lyre encor pourrait bien me venger,
Perfide ! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
Quoi ! toujours un soupir vers elle me ramène !
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.
Oui, je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?

XXVII[1]

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?
Et la belle Amélie est aussi de la fête ?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Unira, dites-vous, les sons de la guitare ?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant ?
Certe, en pareille fête autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.
Allons. Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre ?
Quel orage suivra ce banquet tant vanté ,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !
Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs ! des pleurs... que Memnon sur sa cendre

1. Édition 1819.

A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups ;
Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
De la frapper aussi, mais d'une main légère,
Et je baise sa main impuissante et colère ;
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.
Sa colère me plaît et décèle une amante.
Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;
Et la crainte inquiète est fille de l'amour.
L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...
Loin ! à mes ennemis une amante paisible ;
Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
Je me plais à nourrir de communes alarmes.
Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes,
Accuser un outrage ou calmer un soupçon,
Et toujours pardonner ou demander pardon.

Mais quels éclats, amis ? C'est la voix de Julie :
Entrons. O quelle nuit ! joie, ivresse, folie !
Que de seins envahis et mollement pressés !
Malgré de vains efforts que d'appas caressés !
Que de charmes divins forcés dans leur retraite !
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

XXVIII[1]

A. M***.

De l'art de Pyrgotèle [2] élève ingénieux,
Dont, à l'aide du tour, le fer industrieux
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante ; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine [3] !
C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine
Vîntes la recueillir, et vos riants berceaux
L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux ;
Et Phébus, du Cancer hôte ardent et rapide,
Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide,
Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.

1. Édition 1819.

2. Pyrgotèle, graveur célèbre, qui vivait du temps d'Alexandre.

3. C'est, très-vraisemblablement, cette milady Cosway, dont il a été question (bucoliques, nº XLVI) : *d'Arno la filia, aurea lira cui die il Febo toscan,* etc. V. p. 113.

Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
Vinrent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles
S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie
Lui sourit et trempa sa bouche d'ambroisie,
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux.
Qui vont vivre la toile en magiques tableaux,
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
Les sons que Pausilippe est fier de répéter.
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaîté, l'indulgence,
La bienveillance amie au sourire ingénu,
Et le talent modeste à lui seul inconnu ;
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
La paix, la conscience ignorante du crime,
La simplicité chaste aux regards caressants,
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,
Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.

De la seule beauté le flambeau passager
Allume dans les sens un feu prompt et léger ;
Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes

XXIX[1]

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance[2] ?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?
Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens ;

1. Édition 1819.
2. Marie-Jacques Thomas, troisième frère de Pange, mort le 5 octobre 1850

L'amicale douceur de tes chers entretiens,
Ton honnête candeur, ta modeste science,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
Il est beau dans les soins d'un solitaire asile,
(Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille),
De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
Sage pour soi, content, chercher la vérité.
Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;
Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
Ris de son cœur débile aux désirs condamné,
De l'étude aux amours sans cesse promené,
Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
Aimera la sagesse, et ne sera point sage.

XXX [1]

A LE BRUN

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.
J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce
Dites en quel vallon vos écrits médités
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.

1. Édition 1819. Le titre a été ajouté par les éditeurs.

L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
Que de ses favoris l'éclat laborieux.
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante.
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars ;
Belle, levant au ciel ses humides regards,
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains. Cortége aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun ! renaît dans nos chansons,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,
A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée

Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;
Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
A mes accents émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi,
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;
Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,
Éveille sur sur sa bouche un sourire indulgent ;
Quand ma voix altérée enflammant son visage,
Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !
Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante,
Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse;
Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;
Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais ;
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir.
Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent :
Lassés de leurs plaisirs, qu'aux feux de mes pinceaux

Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux ;
Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
Lise du cloître austère éloigne sa pensée;
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein ;
Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
« Ce poëte amoureux, qui me connaît si bien,
Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

XXXI[1]

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,
Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois,
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
O de Pange ! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilants.
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
On irait d'une vie âpre et laborieuse
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,

1 Édition 1819.

Eh ! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse;
Oubliant que le sort, immuable en son cours,
Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours!
Sans les dons de Vénus, quelle serait la vie?
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux :

. . . . . .

. . . . . .

Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
Dont aux faîte des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle ;
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
Laisse voir au matin un regard du soleil.
Quand cette heure s'enfuit de nos regrets suivie.
La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.
O jeunesse rapide ! ô songe d'un moment !
Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement,
Presse d'un malheureux la tête chancelante,
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme ;

Ou mille autres ennuis. Car, hélas! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel,
Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité !
Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté
Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez;
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
L'ombre épaisse et touffue, et les prés et Zéphire
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir;
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

XXXII[1]

A LE BRUN

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire ;
Moi, j'ai besoin d'aimer : qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,

1. Édition 1819. Le titre a été ajouté par les éditeurs. On trouvera l'épître de Le Brun à laquelle André Chénier répond, dans l'Appendice, à la fin du tome second des poésies.

Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse.
Et sur un lit oisif, consumé de langueur.
D'une nuit solitaire accuser la longueur?
Aux sommets où Phébus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète;
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'amour.
L'amour seul dans mon âme a créé le génie:
L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie;
En faveur de l'amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon.
Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche;
Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
Cette voix des amants le plus tendre lien.
Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
A ma langue incertaine inspirer du courage!
Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté!
Puisse un vers caressant séduire la beauté!
Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine;
Si je puis par mes sons touchants et gracieux
Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages,
Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une ou l'autre arène;
Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieux,

Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
Soupire l'élégie et chante les héros.
Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice?
Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,
Tous les dieux à la fois sourire à son berceau?
Un seul a pu franchir cette double carrière :
C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
Inscrire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
Digne de la nature et digne de Buffon.
Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus?
Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
Dans ses temples secrets surprendre la nature?
La nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.
C'est toi qu'elle a choisi; toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine;
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux;
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs[1].

1. Voir Le Brun, l. III, od. IX

Malherbe tressaillit au delà du Ténare
A te voir agiter les rênes de Pindare;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée[1].
D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
Ont fui devant Horace armé de tes bons mots[2];
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
Tout ce qui peuple l'air, et Téthys, et la terre,
A ta voix accourus, s'offrant de toutes parts,
Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.
De l'erreur vainement les antiques prestiges
Voudraient de la nature étouffer les vestiges;
Ta main les suit partout, et sur le diamant
Ils vivront, de ta gloire éternel monument.
Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie;
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants
Réunis dans sa main les sceptres différents;
Toi-même, quels succès, dis-moi, quelle victoire
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire?
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour?

1. Voir Le Brun, l. V, od. xv.
2. Voir Le Brun, l. I, épit. I.

Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
Animent de leurs cris ton vol audacieux,
Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux;
Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,
Ta naïve Érato fait sourire une belle;
Que son âme se peint dans ses regards touchants,
Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants:
Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
S'informe de Fanny, d'Églé, d'Adelaïde,
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms?

XXXIII[1]

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle D'..z..[2], vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards.
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :
« Aimeras-tu D'..z...? criaient-ils à la fois,
L'aimeras-tu toujours? » Troupe auguste et suprême,
Ah! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits?

1. Édition 1819.
2. Le premier éditeur avait mis partout Daphné. Voy. la note 1 de la page 125.

Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts?
Sa beauté pouvait tout; mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle; ô D'..z...! laisse-moi du repos.
Je brûle; oh! de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées
Être une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers!
O terre! ô mer! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
D'..z..., fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas! contre l'amour en est-il un tranquille?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts
Contre elle, contre lui je me fais des remparts,
A l'aspect de l'amour une terreur subite
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume;
Si je prends au hasard quelque docte volume,

Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage;
D'..z..., toujours D'..z..., toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiége, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères;
Malgré moi, mes pensers ont un objet plus doux,
Ils sont tous à D'..z..., je n'en ai plus pour vous.
Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!

XXXIV[1]

O nécessité dure! ô pesant esclavage!
O sort! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d'espoirs et de douleurs!

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne;

1. Édition 1819. Ce morceau avait été en partie mis au jour en 1802, par Chateaubriand dans une note du *Génie du Christianisme* 2e partie, liv. III, ch. 6.

Le fer libérateur qui percerait mon sein
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main;
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous
Je vis. Je souffre encor ; battu de cent naufrages,
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port!
Lâche! aime donc la vie, ou n'attends pas la mort[1].

XXXV[2]

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;
Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
Je la voyais en songe au milieu de la nuit;
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,

1. Ces quatre derniers vers ne sont que dans l'édition de G. de Chénier.
2. Édition 1819.

Et me tendait le bras et m'appelait près d'elle.
Les songes ne sont point capricieux et vains;
Ils ne vont point tromper les esprits des humains
De l'Olympe souvent un songe est la réponse.
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais! le beau ciel! le beau jour!
Les dieux me le gardaient; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
De venir visiter sa couche matineuse,
De venir la surprendre au moment que ses yéux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux;
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée.
Oh! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil;
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
Et mes baisers longtemps empêcheront encore
Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,
Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
Que de bruit! que de chars! quelle foule agitée!
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or;
Et moi tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,

Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille?
Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,
M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
Bon! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah! que vois-je?... Pourquoi ma porte accoutumée,
Cette porte secrète, est-elle donc fermée?
Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
Ciel! elle n'est point seule! On murmure tout bas.
Ah! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
On se hâte; l'on court; on vient enfin; je tremble.
Qu'est-ce donc? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais?
Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits?
Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée
D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée?
J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
Des murmures secrets, des pas tumultueux.
Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite?
Perfide! un autre amant?... Ciel! elle a pris la fuite.
Ah! dieux! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez! mais fol espoir!
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.
Dieux! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide!)
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,

Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
Ses cheveux en désordre et rejustés en vain,
Et son haleine encore agitée, et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge;
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour et de joie et de tranquillité!

XXXVI[1]

LA LAMPE.

O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle;
Sa bouche me jurait une amour éternelle,
Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.
L'ingrate s'est livrée aux bras d'une autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
Et c'est encore toi qu'atteste la parjure!

1. Édition de 1819. Le titre a été ajouté par les éditeurs. Nous le conservons parce que cette pièce est connue sous ce titre.

La 25e épigramme d'Asclépiade a fourni le sujet de cette élégie, développée par des emprunts à une épigramme de Méléagre (*Anth.* V, 8).

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,
Sur le marbre posée, ô toi! qui, jusqu'au jour,
De ta prison de verre éclairais nos tendresses,
C'est toi qui fus témoin de ses douces promesses;
Mais, hélas! avec toi son amour incertain
Allait se consumant, et s'éteignit enfin;
Avec toi les serments de cette bouche aimée
S'envolèrent bientôt en légère fumée.
Près de son lit, c'est moi qui fis veiller tes feux
Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux;
Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime!
Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime!
Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
Être encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
Montrant à d'autres yeux, que tu guides sur elle,
Combien elle est perfide et combien elle est belle!

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu?
Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre,
Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
Hier, elle semblait en efforts languissants
Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.
Le jour venait de fuir, je commençais à luire;
Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
Que de son corps souffrant les débiles langueurs
D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
A peine tu sortais, que cette porte amie
S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois
Un amant aperçu pour la première fois.

Elle alors d'une voix tremblante et favorable
Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable. »
Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.
Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides.
En des baisers liés par leurs langues humides ;
J'en entendais le bruit. Le traître, d'une main
Pressait avidement les globes de son sein ;
L'autre... les plis du lin qui cachait ses ravages
M'empêchaient de la suivre et de voir tes outrages.
Malgré quelques combats, bientôt après je vis,
Loin jetés à l'écart et voiles et tapis,
Tout jusqu'au lin flottant, sa défense dernière,
Aux regards, aux fureurs la livrant tout entière,
Étaler de ses flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans leur profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,

Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah! grands dieux!
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
Elle s'élance ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Elle lutte et s'échappe, et ma clarté rebelle
Sous sa lèvre entr'ouverte en vain plie et chancelle;
Elle me suit, redouble, et son souffle envieux
Me ravit la lumière et me ferme les yeux.
Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse :
Souffle sur ton amour, ami, si tu me crois,
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

XXXVII [1]

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds ! Quoi, par vous nos liens sont rompus!
Vous le voulez; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre!
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas ! on ne perd point vos charmes.

1. Édition 1819.

Ah! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes!
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez!
Pourtant, que faut-il faire? on dit (dois-je le croire?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser;
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi! je vous jurai d'éternelles tendresses!
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
N'était-ce rien qu'un piége? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même : ah! l'on vous trompe aussi
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment?
En moi c'était vengeance; à vous ce fut un crime.
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie;
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.

Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle;
Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence ou captieux détour.
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens ;
De vos regards éteints la tristesse chagrine
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
S'élançait léger, souple; ils vous portaient la vie;
Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !
Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
N'avaient de rose, hélas! qu'un peu trop de carmin.
Ces folles visions, des flammes dévorées,
Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
Sur la foi de mes vers mes amis transportés
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés.
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage !

Dieux! quels flots de vapeurs inondent son visage!
Ses yeux si doux sont morts : elle croit qu'elle vit,
Esculape doit seul approcher de son lit; »
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
Dans vos bras! qu'ai je dit? Oh non ! Vénus avare
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
Si je l'ai cru longtemps, après votre serment,
Je vous crois, et jamais une belle ne ment;
Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez; mais ce sera, je pense,
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporte votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.
Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux;
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse;
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre ou rire de vos pleurs.

XXXVIII[1]

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue;
Mais cette liberté sera bientôt perdue.
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers;
Être libre pour moi n'est que changer de fers.
Autant que l'univers a de beautés brillantes,
Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
Ou d'un luxe poli la savante richesse?
Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs?
Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire?
Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux?
Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
Toujours trahi, toujours je me laisse trahir,
Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles!

1. Édition 1819. Ici le titre est de la main de l'auteur.

Relevé d'une chute, une chute m'attend;
De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
Où les jeunes beautés, par une longue étude,
Font un art des serments et de l'ingratitude.
Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
Eh! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles!
Oh! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
Où trois pâtres héros ont à la liberté
Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière!
Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Hasly[1] nourrir les doux ombrages!
Hasly! frais Élysée! honneur des pâturages!
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.
Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.

1. Vallon de Suisse traversé par l'Aar.

Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zephyrs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci;
Et cependant sa voix simple et douce et légère
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.
Hélas! aux lieux amers où je suis enchaîné [1]
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage.
Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
Je vole, je parcours la cime harmonieuse
Où souvent de leurs cieux les anges descendus,

1. Le poète était alors en Angleterre.

En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O lac, fils des torrents ! ô Thun, onde sacrée !
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
Salut, de la nature admirables caprices,
Où les bois, les cités pendent en précipices !
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
Retrouvera la joie et la tranquillité !

XXXIX[1]

D'Ovide, livre II[2].

Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !
Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Achevant de Vénus les plus doux sacrifices,
Mon âme, sans efforts, sans douleurs, sans combats,
Se dégage et s'envole, et ne le sente pas !

1. Édition 1833.
2. Livre II, *Amorum*, élégie x.

Qu'attiré sur ma tombe, où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
Le voyageur ému dise avec un soupir :
« Ainsi puissé-je vivre, et puissé-je mourir ! »

XL [1]

Eh bien! je le voulais. J'aurais bien dû me croire!
Tant de fois à ses torts je cédai la victoire!
Je devais une fois du moins, pour la punir,
Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
Ce matin, de mon cœur trop facile bonté!
Je veux la ramener sans blesser sa fierté;
J'y vole; contre moi je lui cherche une excuse.
Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
Et larmes, à couler toujours obéissantes;
Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,
Confus et repentant, demander mon pardon.

XLI [2]

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux

1. Édition 1819.
2. *Ibid.*

Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte ;
Soit que le jeune amant raconte son ennui
A quelque ami jadis agité comme lui,
Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

XLII[1]

Quand à la porte ingrate exhalant ses douleurs,
Tibulle lui prodigue et l'injure et les pleurs,
La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre,
D'un douloureux affront ne peuvent le défendre.
Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,
Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,
Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
Et qu'on ose soi-même avouer pour émule!
Mais, dieux ! combien de fois notre orgueil ulcéré
A rougi du rival qui nous fut préféré !
Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.
Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente,
Et nous savons à qui de coupables moitiés
Immolèrent Astolfe et Joconde oubliés.

1. *Ad imitationem Callimachi quodam modo compositum, dum in fragmentum incido ex elegis venustissimum, quod est in collectione Bentleiana* 67 (note d'André Chénier).

Édition 1819, sauf les deux premiers et les deux derniers vers, qui ne sont que dans l'édition de G. de Chénier.

XLIII[1]

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.
Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
Nul des autres mortels ne mesure les peines,
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes;
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »
Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

XLIV[2]

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah ! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon !
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

1 Édition 1819.
2 *Ibid.*

XLV [1]

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie;
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil
Se reposer encor les ailes du sommeil.

XLVI [2]

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,
Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
Aimes à répéter mes vers et mes amours.
Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille
Que je l'attends, qu'ici, moi, dans ce bel asile,
Je l'attends; qu'un berceau de platanes épais
La mène en cette grotte, où l'autre jour au frais,
Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente...
Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
Dont l'œil même du jour ne saurait approcher,
Et qu'égaye, en courant, l'eau, fille du rocher...

. . . . . .

1. Édition 1819.
2. Édition 1833.

XLVII[1]

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
A son esprit distrait n'est pas même rendue!
Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour
Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
Mais, non .. fuyons... Une autre avec plaisir tentée
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
Qui? moi? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible;
J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...
A me dire coupable elle m'aurait forcé!...
Que l'amour au plus sage inspire de folie!
Allons; me voilà libre, et pour toute ma vie.
Oui, j'y suis résolu; je n'aimerai jamais;
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
Nous daignions sur nos vœux laisser aucun pouvoir;
Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
Mais quel bruit à sa porte... Ah! dois-je attendre encore?
J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi!...
Oh! ma... m'aime et me garde sa foi...
Je l'adore toujours... Ah! dieux! ce n'est pas elle!
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

1. Édition 1833.

XLVIII[1]

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
Je suis vaincu, je fuis. Au joug d'une cruelle,
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher.
Ses traits que malgré moi je vais toujours chercher;
Son image partout à mes yeux répandue,
Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
Au feu qui me consume un funeste aliment...
Ma chère liberté, mon unique héritage,
Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,
M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté !

XLIX[2]

Eh ! le pourrai-je au moins! suis-je assez intrépide ?
Et toute belle enfin serait-elle perfide?
Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer !
Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,
Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire !
Ne plus dire : Je t'aime ! et dormir tout le jour,
Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour !
Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore,
Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,

1. Édition 1810.
2. Édition 1855.

Sans que ma main déserte et seule à s'avancer
Trouve dans tout mon lit une main à presser !

L[1]

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge recèle
Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle,
Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
Sur leurs arides fronts le voyageur porté
S'étonne. Auprès des rocs d'âge en âge entassée,
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine sur le dos de ces sentiers luisants
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice.
Il se tourne, et partout un amas se hérisse
De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
Qu'ils s'élèvent eux-mêmes au-dessus des abîmes.
Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende; à ses yeux
S'étendent mollement vallons délicieux,
Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
Trienz, Cluses, Magland, humides Élysées,
Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

1. Édition 1833.

LI[1]

Je suis en Italie, en Grèce. O terres! mères des arts, favorables aux vertus.. O beaux-arts! de ceux qui vous aiment délicieux tourments! Seul au milieu d'un cercle nombreux, tantôt

De vivantes couleurs une toile enflammée

— s'offre tout à coup à mon esprit.

Raphaël, Jules, Corrége, etc... qui ont porté au plus haut point de perfection cet art divin, mort depuis tels et tels, etc.,

Que, de ces grands pinceaux émule inattendu,
Le pinceau de David à la France a rendu
. . . . . .
. . . . . .
... Ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élance et vole à ses pinceaux.
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,
A qui Naple enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,
Et son chant retentit. . . . dans mon cœur.

1. *Revue de Paris*, 1839.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit me dit que ma raison a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus importantes... je parcours le Forum, le sénat; j'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc... Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont habités Germanicus et sa femme... Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique.

En Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses héros qu'il faut nommer. (Comme l'énumération d'Homère.) Périssent ceux qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus, constantes et solides, ne sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroas tellus me prima tulisset!* Si j'avais vécu dans ces temps...[1]

Des belles voluptés la voix enchanteresse
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.
Je n'aurais point en vers de délices trempés,
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,
Plein des douces fureurs d'un délire profane,
Livré nue aux regards ma muse courtisane.
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras;
Et si du grand César l'invincible génie
A Pharsale eût fait vaincre enfin la tyrannie,
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
Sur les bords africains, défait et non vaincu,

1. Voici le canevas en prose du passage suivant :
« *Si j'avais vécu dans ces temps, je n'aurais point fait des Arts d'aimer, des poésies molles, amoureuses. Ma muse courtisane n'aurait point... J'aurais mené la vie d'un jeune Romain. Au barreau, dans le Sénat, j'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard.*

Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles !
Et des pontifes saints les bancs religieux
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
Prouver en longs discours appuyés de maximes
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes ;
Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin
M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne seriez pas! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui... Mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira : *nous sommes trois contre elle.* Tout cela doit être fait de verve et sur les lieux[1].

LII[2]

. . . . Ile charmante, Amphitrite, ta mère,
N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.
Paphos, Gnide ont perdu ce renom si vanté.
C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,
La jeunesse, ont fixé leurs demeures fidèles.
Berceau délicieux des plus belles mortelles,
Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs ;
Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.

1. Ainsi cette pièce a été ébauchée avant le voyage en Italie, vers 1784 ; elle devait être terminée pendant le voyage.
2. Édition 1833.

D'... reçut le jour sur tes heureux rivages[1].
Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages,
Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,
Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !

LIII[2]

. . . . . .

. . . . . .

Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,
D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,
L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
Où l'air est poétique et respire des vers ;
Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie;
Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
Quand son nom sera grand sur les doctes collines,
Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer.

1. Selon les conjectures de M. Becq de Fouquières il s'agirait toujours de Mme de Bonneuil (Michelle Santuary), née à l'île Bourbon. Le premier éditeur avait mis Fanny.

2. Édition 1833.

LIV[1]

SUR LA MORT D'UN ENFANT[2]

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.

1. Les vingt-deux premiers vers ont été publiés dans l'édition de 1819, le reste par M. G. de Chénier.

2. Il s'agit d'un enfant de Mme Laurent Lecoulteux (B. de F.)

Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux [1].

O quel dieu malfaisant, sous ses ailes funèbres,
Couvrit cette maison de deuil et de ténèbres!
O de quelle inquiète et palpitante main
La sœur, mère trois fois, pressa contre son sein
De ce qui lui restait la précieuse enfance,
Quand elle vit, trompant sa douce confiance,
Celle qui sans appui ne marchait point encor,
De son lit douloureux cher et dernier trésor,
Son idole et déjà son image vivante,
De santé, d'avenir, de beauté florissante,

1. Variante :

La chaîne des saisons dans les cieux promenée
N'a point encor formé le cercle d'une année!
O regrets! un enfant!... inflexibles destins!
De l'épi vert encor moissonneurs inhumains.
Craignez-vous qu'un mortel ne dérobe sa tête?
Ne sommes-nous point tous votre sûre conquête?
L'innocente victime au terrestre séjour
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
De son premier hiver le souffle impitoyable
L'emporte! Où, maintenant, est ton sourire aimable,
De ton front délicat la grâce et la candeur,
Et de tes yeux d'azur la touchante langueur?

Autre :

Hélas! où, maintenant, est ton sourire aimable?
De ton front innocent la grâce et la douceur?
Et de tes yeux d'amour la touchante langueur?
Et tes pleurs qu'apaisait une simple caresse?
Et ta bouche entr'ouverte et la vive allégresse,
A l'approche du sein dont tes nuits et tes jours
Ne pouvaient épuiser les utiles secours?

Pâlir et chanceler, frappée entre ses bras,
Et son front se pencher dans la nuit du trépas!...
Tel le bouton naissant. . . . . .

LV[1]

Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours
J'ai tant fait soupirer d'inquiètes amours,
Ta voix n'est pas toujours à gémir destinée.
Près d'un lit maternel viens bénir l'hyménée.
Descendons sur ces bords dont Pomone et Cérès
Ont au dieu de la vigne interdit les guérets,
Où la Seine, superbe au milieu de ses îles,
De ses blonds Neustriens baigne les monts fertiles,
Sous leur vaste cité qu'enrichissent ses eaux,
De l'Océan lointain appelle les vaisseaux[2].
. . . . . .
. . . . . .
Déesse à l'œil timide, au front noble et serein,
Pudeur, fille du ciel, quel est-il cet humain,
Libre enfin des fureurs qu'allume un premier âge,
Qui ne préfère point au honteux esclavage
Des plaisirs qu'un remords accompagne en tous lieux
Un sourire de ta bouche, un regard de tes yeux?
Volupté vertueuse et délicate et pure!...

1. Édition G. de Chénier.
2. Cette pièce fut composée à Rouen, en 1792, pendant les divers séjours qu'André y fit à cette époque (G. de Ch.)

Mais aujourd'hui que ton règne est méconnu... tu rougis sans doute de te voir défendue par des magistrats débauchés qui traînent dans l'ordure une vieillesse flétrie.

Tout flétri de sommeil ou de veilles impures. *Tacite.*

LVI[1]

Ah! tu ne m'entends point. Vois, reconnais ce sein.
Vois, j'embrasse ton urne et je te parle en vain.
Mes soupirs et les pleurs d'une paupière aimée
Ne peuvent réchauffer ta cendre inanimée.
Portes d'enfer, cessez de me le retenir!
Une heure, un seul instant, laissez-le revenir
La nuit, voir cette couche, hélas! qui fut la sienne!
Que je n'embrasse plus l'ombre invisible et vaine!
Qu'un instant je le voie! Ah! tu n'es plus à moi!
Et l'éternelle nuit me sépare de toi!
Et je suis seule au monde! ô déités jalouses!
O dieux! dieux de la mort ennemis des épouses,
Que vous avais-je fait? A peine étais-je à lui!...
Trois mois coulaient à peine! O solitaire ennui!
O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante!
Eh! puisqu'il ne vit plus, comment suis-je vivante?
— Elle pleurait ainsi, haletante, et ses mots
Expiraient sur sa bouche étouffés de sanglots.
Ses yeux gros d'amertume inondaient son visage.
J'aurai peut-être alors agité le feuillage;

1. Éd. G. de Chénier.

Le poète a développé dans ce morceau le canevas tracé dans les Bucoliques, nº XLI, *Mes mânes à Clytie.* La jeune veuve parle d'abord.

Elle lève la tête, elle voit un témoin;
Elle crie, elle fuit. Elle était déjà loin.
Dans les champs bienheureux dors et repose en paix![1]
Ta Clytie était là, pleurante, échevelée;
Dans ses pleurs, malgré moi, c'est moi qui l'ai troublée.

. . . . . .

Je n'ose te verser et le miel et le lait;
Car votre amour jaloux verrait avec colère,
. . . . . une main étrangère

. . . . . .

. . . . . .

Écrit ces mots :..... « Jeune et belle infortunée,
L'étranger dont l'aspect t'a fait fuir aujourd'hui
A pleuré sur ton sort... Adieu, pardonne-lui. »
Il remonte à pas lents et la tête baissée;
Il s'éloigne.

LVII[2]

Pour mon élégie nocturne imitée de ce bon Suisse Gessner[3], il faut ceci vers la fin :

Quelle est cette beauté qui descend de la colline les bras tendus vers moi?... la peindre... mais non, ce n'est que son fantôme que je vois partout dans la nuit... ensuite je vois venir mes amis... énumération comme dans l'original. C'est pour ce morceau que je fais la pièce... Je les vois donc venir. Et avant de les nommer dans l'énumération, je m'interromps : est-ce encore un fantôme? — Mais non, l'amitié est solide... c'est l'amour qui n'est que songe et

1. C'est le jeune voyageur qui parle à son tour.
2. Éd. G. de Chénier.
3. *La Nuit*, petit poème de Gessner.

feux follets. Bonne pensée d'élégie. Finir par un petit nombre de vers gais et bachiques.

Le fantôme s'exhale et nage et fuit mes yeux,
Et se mêle à l'air pur qui roule autour des cieux.

LVIII [1]

Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible?
Que servit à Junon cet Argus si terrible,
Ce front, de jalousie armé de toutes parts,
Où veillaient à la fois cent farouches regards?
Mais quoi que l'on oppose et d'adresse et de force,
Quand nul don, nul appât, nulle mielleuse amorce
Ne pourraient au dragon ravir l'or de ses bois,
Et du triple Cerbère assoupir les abois;
On t'aime, garde-toi d'abandonner la place.
Il faut oser. L'amour favorise l'audace.
Si l'envie à te nuire aiguise tous ses soins,
Toi, pour te rendre heureux, tenterais-tu donc moins?
Il faut savoir contre eux tourner leurs propres armes;
Attacher leurs soupçons à de fausses alarmes;
Semer toi-même un bruit d'attaque, de danger;
Leur montrer sur ta route un flambeau mensonger.
Et tandis que par toi leur prudence égarée
Rit, s'applaudit de voir ton attente frustrée,
Aveugles, auprès d'eux ils laissent échapper
Tes pas, qu'ils défiaient de les pouvoir tromper.
Tel, car ainsi que toi c'est l'amour qui le guide,

1. Édition G. de Chénier.

Un fleuve, à pas secrets, des campagnes d'Élide,
Seul, au milieu des mers, se fraye un sentier sûr,
Parmi les flots salés garde un flot doux et pur,
Invisible, d'Enna va chercher le rivage;
Et l'amère Téthys ignore son passage[1].

LIX[2]

Lorsqu'un amant, qui pleure en vain près d'une belle,
La voit à ses rivaux également rebelle,
Il peut souffrir; il peut, sans honte et sans éclats,
Partager des rigueurs qui ne l'outragent pas.
Mais à d'autres que lui s'il voit qu'elle est unie,
Son infortune alors lui semble ignominie;
Et dans son cœur blessé gémissent en courroux
L'orgueil, l'amour: tous deux dieux sombres et jaloux.

LX[3]

Au matin.

Pour elle, en ce moment, au sortir de son lit,
Dans ces coupes dont Sèvre, émule de la Chine,
Façonne et fait briller la pâte blanche et fine,
Les glands dont l'Yémen recueille la moisson
Mêlent aux flots de lait leur amère boisson,

1. Plusieurs de ces vers ont été insérés à la fin du premier chant de l'*Art d'aimer*.

2. Éd. G. de Chénier.

3. *Ibid.*

Ou du noir cacao la liqueur onctueuse
Teint sa bouche et ses lis d'une empreinte écumeuse.

LXI[1]

Je revois tous ses traits, son air, son vêtement,
Comme elle était assise, et son geste charmant.
C'est ainsi qu'avec grâce elle tournait la tête,
Ainsi qu'elle parlait, qu'elle restait muette,
Que ses cheveux erraient négligemment épars;
Et telle était sa voix, et tels ses doux regards.

Ex Ovid., Fast., II.

LXII[2]

O! de nœuds mutuels, dieux, formez nos liens!
Ou donnez-lui des fers, ou dégagez les miens.
Mais laissez-moi les miens et qu'elle les partage;
Et qu'ensuite le temps jamais ne nous dégage.
Vois, ma belle...., faut-il prier les dieux
D'ôter de ma mémoire et ta voix et tes yeux?
Faut-il désespérer de t'avoir pour amie?
D'être nommé ton cœur, de t'appeler ma vie!
Faut-il ne t'aimer plus? Ah! plutôt aime-moi;
Et je ne voudrais point pouvoir vivre sans toi.

Tib., l. IV, él. 5; l. II, él. 2.

1. Éd. G. de Chénier.
2. *Ibid.*

LXIII[1]

Fragm. élég.

Non, ces doctes beautés n'ont plus d'attraits pour moi,
Dont le cœur ne bat plus ni d'amour, ni d'effroi ;
Qui sont faites à tout; dont le hardi sourire
Entend tout, connaît tout, sait tout ce qu'on veut dire;
Dont, même en nous trompant, le visage imposteur
Daigne feindre l'amour et jamais la pudeur.

LXIV[2]

Él. commenc. Les premiers vers sont d'une jolie chanson de Shakspeare :

Measure for measure, acte IV, scène I.

Non, laisse-moi, retiens ces discours caressants,
Ces sourires trompeurs autant que séduisants,
Et ces yeux si divins quand ils font des blessures,
Ces lèvres tant de fois si doucement parjures,
Et ce baiser si doux, mais souvent inhumain,
Sceau d'un amour constant, scellé souvent en vain.
Ce transport aujourd'hui, parle, est-il bien sincère ?
Je doute, je balance et crains quelque mystère.
Que veux-tu? Quel projet ton cœur a-t-il formé?
Le mien à ses détours est trop accoutumé.

1. Édition G. de Chénier.
2. *Ibid.*

Je ne sais : rarement en un excès si tendre
Tes caresses le jour ont osé se répandre,
Qu'elles ne m'aient caché sous leurs baisers menteurs
Quelque piége imprévu qui me coûtait des pleurs.
O ne me trahis point! Grâce, ô belle perfide!

Faut-il accabler celui qui ne se défend point? celui sur qui l'on peut tout.... et finir tout cela par lui dire, après un long bavardage amoureux, de venir vous caresser encore, et contredire ainsi le commencement, mais sans affectation.

LXV[1]

Él. fin.[2]

Vois ta brillante image à vivre destinée,
D'une immortelle fleur dans mes vers couronnée.
L'étranger, dans mes vers contemplant tes attraits,
S'informera de toi, de ton nom, de tes traits,
Et quelle fut enfin celle qui, dans la France,
Était la Lycoris du Gallus de Byzance.
De la reine d'amour les jeunes favoris
Demanderont aux dieux une autre Lycoris.
L'amante inquiétée ou la fidèle épouse
Te verra dans mes vers et deviendra jalouse.
Un enfant d'Apollon, par l'amour excité,
Fait aux rides du temps survivre la beauté.

1. Éd. G. de Chénier.
2. C'est-à-dire que ces ver devaient être la fin d'une élégie.

LXVI[1]

Elle a pu me bannir! imprudente et sans foi,
Aux bras d'un autre amant elle a fui loin de moi!
Il la quitte aujourd'hui. Comme elle il est volage.
Elle apprend à son tour à gémir d'un outrage,
Et sans doute en pleurant se ressouvient, hélas!
D'un qui l'aima toujours et ne l'outrageait pas.

LXVII[2]

Je dors, mais mon cœur veille; il est toujours à toi.
Un songe aux ailes d'or te descend près de moi.
Ton cœur bat sur le mien. Sous ma main chatouilleuse
Tressaille et s'arrondit ta peau voluptueuse.
Des transports ennemis de la paix du sommeil
M'agitent tout à coup en un soudain réveil;
Et seul, je trouve alors que ma bouche enflammée
Crut, baisant l'oreiller, baiser ta bouche aimée;
Et que mes bras, en songe allant te caresser,
Ne pressaient que la plume en croyant te presser.

Et dormant ou veillant, moi je rêve toujours.

Le doux sommeil habite où sourit la fortune.
Pareil aux faux amis, le malheur l'importune.

1. Éd. G. de Chénier.
2. *Ibid.*

Il vole se poser, loin des cris de douleurs,
Sur des yeux que jamais n'ont altérés les pleurs.
Perfide; mais pourtant chère quoique perfide.

Et ton cœur m'aimera, si ton cœur peut aimer.

. . . . . tu verras ses rigueurs
Se fondre et s'amollir à tes douces langueurs.

LXVIII[1]

Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
S'assied sous un mélèze au bord des précipices,
Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.
Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore;
Il les lit, les relit, et les relit encore;
Baise la lettre aimée et la porte à son cœur.
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux! il se lève, il crie,
Il voit par le vallon, par l'air, par la prairie,
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.
Il tremble de douleur, de crainte, de colère.
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.
Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,
Court, saute, vole, et, l'œil sur lui toujours fixé,
Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

1. Éd. G. de Chénier.

LXIX[1]

. . . . . O peuple des oiseaux !
Qui traversez les airs ou nagez sur les eaux,
Vos destins sont heureux. Vous planez sur des ailes.
Vos grâces, vos couleurs plaisent aux yeux des belles.
Souvent de leurs baisers vous goûtez les douceurs
Et la mort elle-même ajoute à vos honneurs;
C'est alors que D'.z.n.[2] voit vos plumes brillantes
En un faisceau léger sur la gaze ondoyantes,
Parer sa belle tête; et, sur ce front charmant,
Étendre un doux ombrage et flotter mollement.

O joli serin qui es l'ami de ma belle, qui t'agites sur son doigt, qui as toujours ton bec dans sa bouche, qu'elle couvre de baisers, qui te promènes dans ses cheveux et sur son sein, qui apprends à répéter les caresses qu'elle te dit. ò que j'envie ton sort! Quand elle te prendra sur son doigt, dis-lui...

LXX[3]

Et moi, quand la chaleur, ramenant le repos,
Fait descendre, en été, le calme sur les flots,
J'aime à venir goûter la fraîcheur du rivage,
Et, bien loin des cités, sous un épais feuillage,
Ne pensant à rien, libre et serein comme l'air,
Rêver seul en silence, et regardant la mer.

Fin.[4]

1. Éd. G. de Chénier.
2. Voyez la note 1 de la page 125.
3. Éd. G. de Chénier.
4. C'est-à-dire que ces vers devaient finir une élégie.

LXXI[1]

Él. comm.

Triste chose que l'amour!... pour un moment de plaisir, des siècles de supplices... pourtant ces peines ne sont pas sans plaisir... Ah! quand cesserai-je d'aimer!... Oh! que cette jeune fille que je vois tous les jours est belle Description... Ah! malheureux! j'ai beau fuir l'amour comme un esclave fugitif ou comme un taureau qui a secoué le joug, ou comme un cheval qui s'est enfui de l'étable... mais il sait me retrouver, et levant sur moi une branche de myrte dont il me menace en riant, il me donne de nouveaux fers, il soumet ma tête à un nouveau joug, il monte sur moi et me gouverne avec un nouveau frein qu'il rit de me voir mordre...

Mandit sub dentibus aurum...

LXXII[3]

. . . . . .

A l'heure où quelque amant inquiet, agité,
Sur sa couche déserte où son amour s'ennuie,
Qu'habitent les désirs et la triste insomnie,
Non sans plaisir, de loin, écoute les doux sons
Du clavier barbaresque aux nocturnes chansons;
Quand, partout dans Paris, seul, attendant l'aurore,
Dans ses pipeaux d'airain, charge utile et sonore,

1. Éd. G. de Chénier.
2. Virgile, *Énéide*, liv. VII, v. 279.
3. Éd. G. de Chénier.

Un vagabond Orphée incliné sous le poids,
Du vent mélodieux fait résonner la voix...

Il rêve sous les bois; il les peuple de belles.
A ses jeunes chansons il sait donner des ailes,
Pour voler, enflammé d'amour et de désirs,
Porter à la beauté son âme et ses soupirs.

Ni l'art de Machaon, ni la plante divine,
Qui ranime le flanc des biches de Gortine [1],
Ni les chants de Circé qui font pâlir le jour,
N'ont pouvoir de guérir la blessure d'amour.
Des bois américains l'écorce bienfaisante
N'éteint pas les accès de cette fièvre ardente.
Ils redoublent souvent.

Le guerrier scandinave, effroi du nord barbare,
N'osa point regarder la belle Konismare [2];

1. Le dictame, cette plante de Crète, qui, dit Virgile (*Énéide*, XII, 414) « n'est point ignorée des chèvres sauvages, lorsqu'une flèche rapide s'est arrêtée dans leur flanc. » (B. de F.)

2. Charles XII, roi de Suède. On lit dans l'histoire de ce roi, par Voltaire : « Le roi (Auguste de Pologne) se détermina à demander la paix au roi de Suède. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la comtesse de Kœnigsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était attaché... Charles XII refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement, elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, et s'en retourna dans l'instant; de sorte que la comtesse de Kœnigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle. »

Il osait bien marcher d'un œil calme et serein
Contre les feux tonnants et les bouches d'airain.

. . . . mes plaisirs veulent un peu de gloire.
J'aime qu'à votre amour je doive ma victoire.
Votre bouche dit non; votre voix et vos yeux
Disent un mot plus doux, et le disent bien mieux.
Craignant de vous livrer, craignant de vous défendre,
Vous ne m'accordez rien et me laissez tout prendre.
La molle résistance, aux timides refus,
Est pour un cœur sensible une faveur de plus.

LXXIII[1]

Tune meam potuisti. *Prop.*[2]

On ne vit que pour soi; l'amitié n'est qu'un nom.
Je veux que mon ami soit hors de tout soupçon;
Mais je vais, tout rempli de mon enchanteresse,
Lui conter mes plaisirs, sa beauté, mon ivresse.
De ces récits d'amour l'éloquente chaleur,
En me disant heureux, a fait tout mon malheur.
Peut-être sur ma foi dévorant ma conquête,
Il vole, en m'accusant, assurer ma défaite,
Me bannir de mon règne, et d'un récit d'amour
Devenir, s'il se peut, le héros à son tour;
Et, fier de me devoir une si belle proie,
Ma colère fera la moitié de sa joie.

1. Éd. G. de Chénier.
2 Liv. II, élég. 25, v. 9.

Pâris fut ravisseur; mais les nœuds d'amitié
Au jeune Atride, au moins, ne l'avaient point lié.
Patrocle à Briséis aurait été rebelle;
Et Pylade ignorait qu'Hermione fût belle.
Tout change. Il est passé ce temps des vrais amis;
Et le parjure utile est honnête et permis :
Il se rit de ma honte et de sa perfidie.
Moi seul, en mes moissons je soufflai l'incendie;
Moi seul, en lui vantant mon trésor clandestin,
J'ai du voleur nocturne aiguillonné la main[1].

. . . . . .
Souvent de tous les dieux une Vénus chérie,
Par les décrets jaloux d'un bizarre destin,
A reçu dans son lit quelque absurde Vulcain.

. . . . . dans les cieux,
D'ambroisie et de fleurs cette pure fontaine,
Où l'année, une fois, mère idolâtre et vaine,
Pour ses trois autres fils moins prodigue en bienfaits,
Trempe de son printemps et la robe et les traits.

1. L'auteur avait songé aussi à placer ce morceau dans l'*Art d'aimer*, en mettant à la seconde personne tout ce qui est à la première, et *toi* au lieu de *moi*. (*G. de Chénier.*)

LXXIV [1]

. . . . . .

Je t'indique le fruit qui m'a rendu malade;
Je te crie en quel lieu, sous la route, est caché
Un abîme, où déjà mes pas ont trébuché.
D'un mutuel amour combien doux est l'empire!
Heureux, et plus heureux que je ne saurais dire,
Deux cœurs qui ne font qu'un, dont la vie et l'amour
N'auront, dans un long temps, qu'un même dernier jour!
Mais bien peu, qu'ont séduits de si douces chimères,
Ont fui le repentir et les larmes amères.
O poètes amants! conseillers dangereux,
Qui vantez la douceur des tourments amoureux,
Votre miel déguisait de funestes breuvages;
Sur les rochers d'Eubée, entourés de naufrages,
Allumant dans la nuit d'infidèles flambeaux,
Vous avez égaré mes crédules vaisseaux.
Mais que dis-je? vos vers sont tout trempés de larmes.

Ce n'est pas vous qui m'avez perdu... Si je vous avais cru... (traduire[2].) C'est moi-même; c'est elle et ses yeux... et sa blancheur... et ses artifices... et ma... et ma...

Ah! tremble que ton âme à la sienne livrée
Ne s'en puisse arracher sans être déchirée.

1. Éd. Gab. de Chénier. M. Becq de Fouquières croit, avec toute apparence de raison, que ces fragments auraient été insérés par le poète dans l'*Art d'aimer*.

2. Les passages des poètes anciens relatifs à la même situation.

Même au sein du bonheur, toujours dans ton esprit
Garde ce qu'autrefois les sages ont écrit :
Une femme est toujours inconstante et fragile,
Et qui pense fixer leur caprice mobile,
Il pense, avec sa main, retenir l'aquilon,
Ou graver sur les flots un durable sillon.

Mais, quelque soin jaloux et vigilant
Dont ton amour ait vu sa poursuite éludée,
Fuis d'employer jamais ces armes de Médée,
Des herbes de Colchos ces philtres embrasés,
Sous un sucre menteur ces poisons déguisés,
Qui, lui soufflant un feu mécanique et rapide,
Offusquent sa raison d'un nuage perfide ;
Victoire fausse et lâche, indigne et vil détour
Que l'orgueil désavoue encor plus que l'amour !
Quelle gloire, en effet, quel plaisir, quand on aime,
De tenir une belle absente d'elle-même,
Qui, ne voyant plus rien, livre sans le savoir
Un cœur que tyrannise un aveugle pouvoir !
N'est-ce pas avouer que ton mérite habile
Craignait, pour se montrer, un œil libre et tranquille?
Et que tu n'eus jamais cet aimable poison
Qui sait si doucement enivrer la raison?
Certes, quand une belle en mes bras s'abandonne,
Je veux qu'elle reçoive un baiser que je donne;
Que le sien y réponde, et, soumise à ma loi,
Qu'elle soit elle-même et sente que c'est moi.

Ou ton projet sera la toile fugitive
De cette Pénélope, assiégée et captive,

Qui, d'Ulysse, en secret, implorant le retour,
Va défaire la nuit son ouvrage du jour.

LXXV[1]

Seul dans la forêt, le solitaire est à moraliser... ceci et cela... tout à coup il entend un cheval accourir au galop; il regarde; il aperçoit un visage charmant. Cheveux flottants, etc... assise sur son cheval et tenant un pommeau de selle avec sa main. Il s'élance sur la route. Le coursier s'arrête. Le bel ange pâlit et bégaye, dit : — Étranger, hôte de la forêt, pardonne; ne me fais point de mal. — Il se précipite vers elle; il embrasse ses genoux. — Moi te faire du mal, bel ange! ne crains point; que la sérénité revienne sur ton front enfantin. Seul ici, je t'ai entendu venir. J'ai vu ton beau visage, ta jolie taille... Il s'interrompt. Il embrasse le coursier, il le baise. O heureux coursier! qui portes ce bel ange! Aies-en bien soin; sois bien doux, obéis à sa pensée; garde bien d'avoir un trot dur qui blesserait, qui meurtrirait ses membres délicats. Oh! que ne suis-je aussi heureux que toi! que n'est-ce moi qui porte une charge si belle! Elle sourit alors, pressa son coursier et s'éloigna. Mais il la suivit et fut pour jamais son esclave. Car cette seule vue lui avait imposé un frein pour le guider au gré de la belle errante, et avait mis en de si belles mains les rênes de son cœur.

Jeune vierge à l'œil doux, à la voix douce et tendre
Tu fuis, tu ne sais pas, tu ne veux point entendre
Que de tes yeux charmants la grâce et la douceur
Ont remis dans ta main les rênes de mon cœur.

1. Éd. G. de Chénier, mais avec une transposition.

LXXVI[1]

MARSEILLE

O beautés de Marseille... vous avez une tournure vive et attrayante... vos cheveux... vos yeux noirs et... ont des regards bien doux. Heureux qui peut vivre près de vous... Marseille est une ville... dans son port tout hérissé d'une forêt de mâts. on trouve le Musulman, l'Indien, etc.... Marseille est tout l'univers... elle a toujours été florissante... unissant le commerce aux sciences et à la guerre... Pythéas... depuis l'*Ibérie* jusqu'à la *Ligurie*, plusieurs opulentes cités la reconnaissent pour mère... fille des Phocéens, amie de Rome, rivale de Carthage, elle a été l'Athènes gauloise.... Tel est le destin que lui promit le vieux Protée lorsque... les Phocéens sortant de leur pays... ils mettent à la voile... leur serment... Protée s'élève sur la mer et leur prédit... (c'est ici qu'il faut mettre ce que dessus), ils arrivent pendant que le roi de cette côte préparait le festin nuptial pour sa fille... Cette belle les avait vus arriver ;... elle avait dit à sa nourrice : O que cet étranger est beau !... Il n'a point l'air sauvage de nos Gaulois... La douceur et la fierté sont sur son visage... Le héros grec est invité au festin... Elle entre, la belle barbare. Suivant l'usage on lui donne la coupe... Celui à qui elle la présentera sera son époux... Elle tourne... et rougissant et baissant les yeux, elle présente au héros grec la coupe nuptiale...

Et malgré les fureurs de la horde rivale,
Le héros..... boit la coupe nuptiale.

1. Éd. G. de Chénier.

Salut, ô ville grecque, honneur du nom français
Toi par qui, dans l'horreur de nos vieilles forêts,
Du cruel Teutatès le prêtre sanguinaire
Entendit les doux sons de la langue d'Homère;
Qui, disciple à la fois de Minerve et de Mars,
Fis couler sur nos bords l'opulence et les arts,
Et, de nos durs aïeux polissant la rudesse,
Sur des rochers gaulois sus transplanter la Grèce.

LXXVII[1]

La Seine en sortant de Paris,

Voit près du Champ de Mars les fils de nos guerriers
Étudier l'art. . . . . .

Et près d'eux vivre sous un dôme

Tous nos braves soldats sous les armes vieillis,
De blessures et d'âge et d'honneurs affaiblis:
Saints temples où repose une mâle vieillesse,
Près des murs d'où s'élance une mâle jeunesse.

O bois de Vincennes!... bois de Boulogne!... ne tressaillez-vous point d'allégresse, lorsque, sous vos ombrages fleuris, une belle, la tête couverte d'un chapeau de plumes, galope sur un cheval?

1. Éd. G. de Chénier.

LXXVIII[1]

Des monts du Beaujolais aspect délicieux
Quand l'Azergue limpide, enfant de ces beaux lieux,
Descendant sur les prés et la côte vineuse,
Vient grossir de ses eaux la Saône limoneuse.

Peindre Nice... cette ville où les étrangers... les oranges... etc. Finir en imitant légèrement le sonnet de Pétrarque *umoresi il vecchiarel...* et dire : J'examine avec soin tous les visages pour voir si je trouverai sur quelqu'un d'eux quelqu'un de vos traits.

LXXIX[2]

NOTES ET FRAGMENTS

J'ai été à ce bal où toutes ces belles Anglaises... je les regardais sans rien dire... je portais envie à ceux à qui elles parlaient et de la main de qui elles acceptaient des oranges, des glaces...

. . . . . .

Non, je n'ai plus d'empire où commandent ses pleurs.
A ses moindres désirs qu'un doux regard m'annonce,
Non, jamais un refus ne sera ma réponse.
. . . Penché sur toi j'attendrai ton réveil,
Sans troubler les douceurs de ton chaste sommeil;

1. Éd. G. de Chénier.
2. Éd. G. de Chénier. Le titre est ajouté par nous.

Je baiserai les fleurs qui forment ta couronne,
Et le lin qui te couvre, et l'air qui t'environne.

Achille au bord de la mer.

Et l'onde résonnante et la roche lointaine
Gémissaient de ses pleurs et soupiraient sa peine.

Ipse interque greges, interque armenta Cupido
Natus et indomitas dicitur inter equas.
Illic indocto primum se exercuit arcu.
Hei mihi, quam doctas nunc habet ille manus!
Nec pecudes, velut ante, petit : fixisse puellas
Gestit, et audaces perdomuisse viros.
Tibull., lib. II, Eleg. I, *vers.* 67 *et sequent.*

Il faut traduire ces vers charmants, et imiter toute cette élégie, qui est un des plus beaux poèmes de l'antiquité. Il est plein d'âme, d'esprit, d'érudition et de philosophie; car les érotiques anciens ne sont pas des Dorat. J'en dis autant de la huitième élégie du livre Ier.

Crudeles Divi! serpens novus exuit annos!
Tibul., lib. I, El. IV, *vers.* 35.

. . . . . Cruelles destinées!
Le serpent rajeuni dépouille ses années.

Quand d'un souffle jaloux la Parque meurtrière
Viendra de mon flambeau dissiper la lumière,
Si tu viens près de moi, sur mon lit de douleurs
Ta présence pourra répandre des douceurs.
Pour apaiser l'effroi que cet instant réveille,
Que le son de ta voix flatte encor mon oreille;

Qu'autour de toi mes bras soient encore attachés;
Que tes yeux sur les miens soient encore penchés;
Que ta bouche se joigne à ma bouche expirante;
Que je tienne ta main dans ma main défaillante!

Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra :
Omnia nunc tristi tempora felle madent.
Tibul., lib. II, El. IV, *vers.* 11.

Il faut traduire ou imiter ces beaux vers de mon Tibulle :

. . . . . Le jour est amer à mon cœur;
La nuit vient et plus triste et plus amère encore.
Tout meurt autour de moi du fiel qui me dévore.

ou littéralement :

Chaque instant de ma vie est abreuvé d'absinthe.

Le doux éclat du jour est amer à mon cœur.
La nuit vient et plus triste et plus amère encore.
Tout meurt autour de moi du fiel qui me dévore.

ou littéralement, ce qui est dur :

Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore.

Et tinctus viola pallor amantum,
Hor[1].

La pâle violette, emblème de l'amour.

Et la fleur de l'amour, la pâle violette.

La douce violette attirait tous ses vœux;
C'est la fleur des amants, elle est pâle comme eux.

1. Liv. III, ode x.

Je vois la violette, en sa douce pâleur,
De l'amour langoureux affecter la couleur.

Ah! les serments jurés à la beauté qu'on aime
Sont le serment du Styx redoutable aux dieux même.

Un vers brûlant d'amour et de larmes trempé.

Lui soupirer un vers plein d'amour et de larmes.

L'onde changée en pleurs roule des flots amers.

Vos jours brillants et purs ignorent les nuages.

Et la rose pâlit sur ta lèvre tremblante.

Que leurs vaisseaux errants poursuivent la fortune;
Qu'à la cour enchaînés, leur grandeur importune
Assiége tous leurs pas de superbes ennuis;
Que de vastes projets inquiètent leurs nuits.

Ex Terent.[1]

L'ingrate de mes maux n'a point eu de pitié...
Je lui dois bien ma rage et mon inimitié.
Vent jaloux, pour jouer ma crédule espérance,
Avec sa perfidie es-tu d'intelligence?

Ex Terent.[2]

Pourquoi je ne viens plus? Sans doute, je le crois,
Cette porte toujours est ouverte pour moi,

1. *Eunuchus,* act. I, scèn. I.
2. *Ibid.*

Et jamais vous jouant de ma crédule attente,
Votre portier ne feint que vous êtes absente.

Ne me parlez jamais de ces figures rouges paysannes... ignobles... parlez-moi de ces beautés qui ressemblent à des statues antiques ou aux femmes du Guide.

LXXX[1]

Elég. frag.

Tu dis qu'on a dit du mal de moi... peu m'importe. Je sais trop que ceux dont je suis connu ne croiront pas quiconque m'accusera d'autre chose que de faiblesses que l'âge excuse... je pourrais me venger avec l'ïambe *tincta Lycambo sanguine*... mais j'aime mieux... que ce dont mon nom tire plus de splendeur soit de mes vers l'innocente candeur... et je ne serais flatté de rien tant que de faire dire : ce poëte

Sut mépriser l'injure, et, sourd à ses clameurs,
Fut doux en ses écrits et plus doux en ses mœurs.

Et que la vérité

Un jour dise de moi : Cet enfant des neuf sœurs
Fut doux en ses écrits et plus doux en ses mœurs ;
Jamais de la puissance esclave tributaire,
Il n'a brûlé pour elle un encens mercenaire ;
Et jamais le repos de quelqu'un des humains
Ne fut blessé d'un trait qui partit de ses mains.

1. Éd. G. de Chénier.

J'aurais trouvé sans peine au carquois de l'Iambe,
Son vers âpre et guerrier teint du sang de Lycambe ;

Mais, quoiqu'il soit aussi permis de se défendre qu'il est injuste d'attaquer...

LXXXI[1]

Comm. (commencement.)

L'Élégie est venue me trouver (la peindre). Eh bien! m'a-t-elle dit, m'as-tu abandonnée? attends-tu que tu sois vieux pour faire Ἔλεγος? je n'aime point ceux qui me courtisent trop vieux... Il faut être jeune pour rire, pour pleurer, se fâcher, s'apaiser, pour aimer, pour vanter nos charmantes folies.

L'emploi de la vieillesse est plus sage et plus beau ;
Mais on rit qu'une muse, hélas! près du tombeau,
Ceignant son front glacé de guirlandes fanées,
Sous le rouge et le fard déguisant ses années,
D'une tremblante voix chante encor le printemps.
On rit quand, opprimé sous le fardeau des ans,
Vieux amant, vieux chanteur, un poète ose peindre
Des douceurs qu'il n'a plus et qu'il ne peut que feindre,
Et d'une voix fardée et d'un vers doucereux
Nous conte en cheveux blancs ses exploits amoureux.
Un vieillard n'aime plus. Il n'est, dans sa tendresse [2],

1. Éd. G. de Chénier. M. G. de Chénier a fait de ces deux morceaux la première des *élégies italiennes*. Il a voulu sans doute mettre sous le même signe cette élégie contre la vieillesse, et la suivante qui la contredit. Mais celle-ci n'a rien d'italien. Il convient, selon nous, de s'en tenir strictement aux indications de l'auteur.

2. L'auteur avait passé un trait en diagonale sur ce vers et les cinq qui le suivent pour indiquer que son intention était de les refaire ou de les supprimer.

Ni pressant, ni timide avec délicatesse;
La douce émotion n'agite plus son cœur,
Et son baiser rebute et n'a point de fraîcheur.
La troupe aux yeux charmants des trois sœurs ingénue
Qu'un même nœud retient dansantes, demi-nues,
Fuit un triste vieillard qui n'a que des regrets,
Et qui veut à la rose unir ses noirs cyprès.
Elles aiment à voir deux âmes enfantines
Se conter tour à tour leurs caresses divines;
Deux visages brillants de jeunesse et d'amour
Se presser l'un sur l'autre à la fuite du jour;
Deux jeunes seins se joindre et palpiter ensemble;
Deux bouches de vingt ans, qu'un même feu rassemble,
Mêler leur douce haleine et leurs cris langoureux,
Leurs baisers dévorants, humides, savoureux.

Que tardes-tu donc? Camille ne t'inspire-t-elle plus rien? Camille!... dieux! Camille!... ô déesse!... un de ces vieillards que vous ne pouvez souffrir, qui vous inspirent du dégoût, Camille l'a reçu dans son lit!... ingrate! pour des présents tu m'as préféré un vieux!... *Sed quascumque dedit vestes, quoscumque smaragdos* (Prop., lib. II, Eleg. XIII), que tous ces présents périssent, à l'aide desquels *Barbarus excussis agitat vestigia lumbis....* d'un lit qui fut à moi...

Dévoré de désirs que l'impuissance irrite.

. . . . . .

D'un lit qu'il déshonore inutile fardeau.

Mais moi je prendrai désormais une beauté plus fidèle pour objet de mes élégies.

Ah! qu'ils portent ailleurs ces reproches austères,
D'une triste raison ces farouches conseils,

Et ces sourcils hideux, et ces plaintes amères,
De leur âge chagrin lugubres appareils.
Lycoris, les amours ont un plus doux langage :
Jouissons ; être heureux c'est sans doute être sage.
Vois les soleils mourir au vaste sein des eaux ;
Téthys donne la vie à des soleils nouveaux,
Qui mourront dans son sein, et renaîtront encore ;
Pour nous, un autre sort est écrit chez les dieux ;
Nous n'avons qu'un seul jour ; et ce jour précieux
S'éteint dans une nuit qui n'aura point d'aurore.
Vivons, ma Lycoris, elle vient à grands pas
Et dès demain peut-être elle nous environne ;
Profitons du moment que le destin nous donne,
Ce moment qui s'envole et qui ne revient pas.
Vivons, tout nous le dit ; vivons, l'heure nos presse ;
Les roses dont l'amour pare notre jeunesse
Seront autant de biens dérobés au trépas.

LXXXII[1]

ÉLÉGIE ITALIENNE[2]

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE.

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,
Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !

1. *Revue de Paris*, 1829.

2. André a désigné quelques élégies par ces signes : Ἔλεγ. ἰταλ. c'est-à-dire : Ἔλεγος ἰταλικος, élégie italienne ; quelques autres par ceux-ci : Ἔλεγ. ᾠῶ. c'est-à-dire : Ἔλεγος ᾠῶος, élégie orientale.

Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts ;
Rome d'amours en foule assiège mon asile.
Sage vieillesse, accours! ô déesse tranquille,
De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,
Sage vieillesse! Heureux qui, dès ses premiers ans,
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes;
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison;
Pour qui des yeux n'ont point de suave poison;
Au sein de qui, jamais, une absente perdue
N'a laissé l'aiguillon d'une trop belle vue [1];
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,
Ne le voit plus, sitôt qu'il n'est plus sous ses yeux!
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,
Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
O mon cœur! ô mes sens! laissez-moi respirer.
Laissez-moi, dans la paix de l'ombre solitaire,
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais, non! j'implore en vain un repos favorable;
Je t'appartiens, amour, amour inexorable;
Et tu ne permets pas à ton esclave amant
De pouvoir, loin de toi, se distraire un moment! [2]

Eh bien! allons, conduis-moi aux pieds de... je ne refuse aucun esclavage... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle

1. Le premier éditeur avait retranché ces deux vers.
2. Le premier éditeur avait également retranché ces deux vers.

que tu me rappelles toujours... Allons, suivons les fureurs de l'âge... mais puisse-t-il passer vite... puisse venir la vieillesse !... la vieillesse seule est heureuse (contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse[1]), le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage. S'il devient amoureux d'une jeune belle :

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines;
Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

Elle y consent... tout le monde le sait... elle le permet....

. . . . . et n'en fait point mystère,
Et ne le reçoit point avec un œil sévère,
N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
Ne met point son étude à le désespérer.
Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs
Dont son âge paisible ignore les désirs.
Il est assis près d'elle. . . . . .

Il la voit... elle livre ses bras à ses baisers.

A ses débiles mains laisse presser ses flancs,
Et le caresse et joue avec ses cheveux blancs.

Les petits garçons et les petites filles qui jouent, sautent de joie en l'entendant venir. Il les baise, il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y

1. Voy. l'élégie précédente.

a une belle partie à la promenade, à l'ombre, on l'attend, on lui garde la meilleure place.

Au sein de ses amis il éteint son flambeau,
Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

LXXXIII [1]

ÉLÉGIE ITALIENNE

O c'est toi ! Je t'attends, ô ma belle Romaine [2].
Chez toi, dans cet asile où le soir nous ramène
Seul je mourais d'attendre et tu ne venais pas.
Mon cœur en palpitant a reconnu tes pas [3].
Cette molle ottomane. . . . . .
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,
Sous tes membres divins tant de fois amollis ;
Ces franges en festons que tes mains ont touchées,
Ces fleurs dans ces cristaux par toi-même attachées;
L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
Non, plus de feux jamais, non, jamais plus d'ivresses
N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses ;
Je veux rassasier cet amour indompté [4].
. . . . . qui seul est la beauté.

1. *Revue de Paris*, 1830.
2. Le premier éditeur avait omis ce vers.
3. Il avait également omis celui-ci, et l'hémistiche suivant.
4. Ces vers ont paru pour la première fois dans l'édition de M. G. de Chénier.

Je veux que sur mon sein et plus qu'à demi nue,
Tu repaisses mes sens d'une si belle vue.
Viens encore opposer à mes brûlants transports
De tes bras envieux la lutte et les efforts,
Ou ton ordre... ou ta douce prière,
Ou du lin ennemi la jalouse barrière ;
Mes bras, plus que les tiens agiles et pressants,
Forceront le rempart de tes bras impuissants.
Mes baisers, sur ta bouche ou timide ou colère,
Repousseront ton ordre ou ta douce prière.
Robe, lin, ces gardiens de tes charmes si beaux,
Sous mes fougueuses mains voleront en lambeaux.
A ma victoire alors tout entière livrée,
Il faudra bien céder à te voir adorée,
Lorsque pour se couvrir, enfin, tous tes appas,
N'auront que mes fureurs et ma bouche et mes bras.

LXXXIV[1]

ÉLÉGIE ITALIENNE

Fin.[2]

Allez, mes vers, allez; je me confie en vous ;
Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux ;
Suppliez, gémissez, implorez sa clémence,
Tant qu'elle vous admette enfin à sa présence.

1. Édition 1833.
2. C'est-à-dire : pour finir une élégie.

Entrez ; à ses genoux prosternez vos douleurs,
Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs,
Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche,
Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

LXXXV[1]

ÉLÉGIE ITALIENNE

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor.
Quand ma main imprudente a tari mon trésor,
Quand la nuit, accourant au sortir de la table,
Si Laure[2] m'a fermé le seuil inexorable,
Je regagne mon toit... là, lecteur studieux,
Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.
Je crie : O soins de l'homme, inquiétudes vaines !
Oh ! que de vide, hélas ! dans les choses humaines !
Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,
Et l'argent et l'amour, aveugles déités !
Mais si Plutus revient, de sa source dorée,
Conduire dans mes mains quelque veine égarée;
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement ;
Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;
Et reviennent en foule et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums, et fêtes et banquets,

1. Édition 1819.
2. Le premier éditeur avait mis Fanny

Et longs regards d'amour et molles élégies,
Et jusques au matin amoureuses orgies.

LXXXVI[1]

ÉLÉGIE ITALIENNE

O belle (son nom, pas le véritable)... tu crains... tu penses, dis-tu, qu'un poète est méchant... caustique... détrompe-toi de cette erreur. Non, le jeune poète est doux, innocent... l'enfant des neuf sœurs (peinture romantique)[2] tout entier aux muses et aux belles, il ne songe point à nuire, ni même à se défendre de ceux qui veulent lui nuire.

Il n'aime que l'amour : l'amour et les beaux-arts.

En lisant les poètes antiques, il voit, il poursuit, il tient ces belles héroïnes qui exercèrent

D'Apelle et de Zeuxis les suaves pinceaux.
Raphaël et David, sur leurs toiles savantes,
Offrent à ses désirs vingt maîtresses vivantes.

Quand il voit passer des belles, il les poursuit des yeux, il veut celle-ci, celle-là, il les veut toutes. En vain leurs vêtements... sous la gaze et la soie, il devine les charmes...

D'un flanc voluptueux l'agilité mobile.

1. Édition G. de Chénier.
2. C'est la deuxième fois que l'auteur emploie ce mot.

Porté sur son imagination aux ailes de feu, il s'élance, il pénètre jusqu'aux plus secrets appas. Souvent sur les ailes de sa pensée, il vole, il s'égare... il va dans l'Orient, il perce les murs des harems.... il y règne.... il appelle une beauté que le Phase a fait naître la plus belle des mortelles.

Elle avance, elle hésite, elle traîne ses pas,
Grande, blanche. Sa tête, aux attraits délicats,
Est penchée. Elle rit ; mais à demi troublée,
D'un léger vêtement couverte et non voilée.
Le Gange a filé l'or qui de ses noirs cheveux
Dans un réseau de soie emprisonne les nœuds.
Golconde, à pleines mains, sur sa riche ceinture
A jeté le rubis et l'émeraude pure ;
Cercle étroit et facile où ses flancs sont pressés,
Dans leur souplesse molle avec grâce élancés.
Le diamant en feu, lumineuse merveille,
Presse son doigt de rose et pend à son oreille.
Son beau sein, éclatant de jeunesse et d'amour,
Et s'élève et repousse un précieux contour
De perles dont Ceylan voit son onde si vaine,
Et de perles encor serpente une autre chaîne
Sur ses bras nus, divins, dont les yeux sont charmés,
Qu'avec un soin d'amour la nature a formés.
Assise auprès de lui, ses yeux pleins de son âme
Nagent dans les langueurs d'une amoureuse flamme,
Et sa voix sur un luth, voluptueux accents,
Lui soupire en chanson la langue des Persans.

Voilà comme l'enfant des neuf sœurs, affamé d'amour, se livre à ses rêveries innocentes et va se chercher des amantes lointaines... et s'il rencontre une belle (le nom du com-

mencement) qui surpasse les beautés que son imagination lui a formées, et que cette belle veuille de lui, il l'aime, il l'aime, il ne voit plus qu'elle

Et l'amour n'a point mis aux genoux d'une belle
D'esclave plus soumis, ni d'amant plus fidèle.

LXXXVII[1]

ÉLÉGIE ITALIENNE

On pourrait imiter l'élégie de Properce : *Quæris cur veniam tibi tardior?* de cette manière :

Je suis venu tard; j'ai été arrêté à voir des statues, des tableaux sur mon chemin... longues descriptions... et enfin telle femme. telle beauté peinte par tel peintre t'a rappelée à moi et je suis accouru.

LXXXVIII[2]

ÉLÉGIE ITALIENNE

Au sommet de la montagne je découvre à mes pieds la belle Italie :

Salut, terre où Saturne a trouvé le repos,
Mère de l'abondance et mère des héros !
Salut, dieux paternels d'une terre sacrée !
O Romulus ! et toi, Vesta, reine adorée !

1. Éd. G. de Chénier.
2 *Ibid.*

Toi qui tiens sous ta garde, en tes asiles saints,
Et le Tibre toscan et les palais romains[1].

LXXXIX[2]

ÉLÉGIE ORIENTALE[3]

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphe du Bosphore, et nymphe Propontide,
Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmanlin
Le croissant oppresseur toucher à son déclin;
Hèbre, Pangée, Hœmus, et Rhodope et Riphée;
Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps;
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,

1. Des élégies italiennes devaient encore être puisées dans des imitations de Sapho. Voici trois canevas que je ne ferai que mentionner, parce qu'il n'est pas permis aux Français de parler avec la liberté de la langue grecque.

La première élégie est indiquée par ces abréviations que je me contenterai de reproduire sans autre explication :

Ἔλεγ. ἰταλ. τοῦ. σαπφικ.

Il devait appeler Cydno la beauté qui aurait été le sujet de cette élégie : *Candida Cydno.* Sapho eût été elle-même en scène.

La seconde, qui ne porte pour signe que . Ἔλεγ. β., eût été la description d'un souper de jeunes filles où Sapho aurait aussi personnellement figuré; et enfin la troisième, qui est indiquée de cette manière : Él. *après celle du souper de jeunes filles,* aurait été une causerie entre les mêmes jeunes filles du souper. (G. DE CH.)

2. *Revue de Paris,* 1830.

3. Voy. la note 2 de la page 299.

Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans le sein de Byzance.

XC[1]

ÉLÉGIE ORIENTALE

Trop longtemps le plaisir, égarant mes beaux jours,
A consacré ma lyre aux profanes amours.
J'ai trop chanté de vers trop suaves, peut-être,
Que l'œil de la pudeur n'a point osé connaître.

Mais aujourd'hui que mon âge a commencé de se calmer, que les belles m'inspirent des fureurs plus tranquilles, je puis sans interruption chanter sur un ton plus austère... je vais achevant mon Hermès[2]... surtout les champs de et tel pays m'ont vu travailler avec délices à mon poème de Suzanne... O pudeur! Vierge sainte, c'est pour toi que je fais cet ouvrage.... il sera chaste et pur comme toi; puisse-t-il comme toi charmer et plaire! Je veux que ta bouche le répète... Je veux qu'avant d'être épouse, une belle innocente, le soir, le récite auprès de sa mère attentive. Ainsi donc, mes vers, dites adieu... vous n'irez plus... je ne vous verrai plus

En de brûlants tableaux, en de vives paroles,
Offrant le vain amas de mes jeunesses folles,
Alarmer l'innocence; et, trop coupable affront,
D'un timide embarras couvrir un chaste front.

1. Éd. G. de Chénier.
2. Voy. le poème qui porte ce titre.

XCI[1]

ÉLÉGIE ORIENTALE

Rustan peut en un mois parcourir ses sillons;
Des coursiers d'Yémen peuplent tous ses vallons.
Il a toute une armée, aux regards formidables,
Qui tient de son palais les portes redoutables.
Les murs de ses jardins au zéphyr enchanté
Semblent enceindre au loin quelque vaste cité.
De cent noirs Africains la sûre jalousie
Lui garde cent beautés, l'élite de l'Asie,
Que des bains odorants les suaves apprêts
Conduisent à son lit éclatantes d'attraits.

Mais il n'a pas la mienne, etc., etc.

Les crins de trois coursiers marchent devant ses pas.

XCII[2]

ÉLÉGIE ORIENTALE

LA SOLITUDE

O grottes du mont Harra, vous vites l'enfant d'Ismaël méditer longtemps, etc... Voyez Savary, *Vie de Mahomet*, page 19... Mettre cette apostrophe dans un poème sur la solitude, ou bien dans une promenade sur les bords de tel

1. Id. G. de Chénier
2. *Ibid.*

ou tel fleuve oriental où il y aurait un morceau sur les charmes de la solitude, et où je décrirais ce que j'aurais vu en Syrie, en Égypte, si j'avais eu le bonheur d'y aller.

Cet ouvrage pourrait commencer par une invocation a la solitude : O toi qui habites sous les arbres de... qui fais ceci et cela, qui fais qu'un homme est lui-même et que tous les esprits ne sont pas jetés dans le même moule; solitude,,le véritable élément d'un enfant des neuf sœurs. Je pourrai me représenter environné du souvenir de tous mes amis...

La solitude qui erre à pas lents dans tel ou tel bois, sur telle ou telle montagne, dans telle ou telle vallée.

Cela peut commencer ainsi... O mon imagination, viens voir le torrent tomber... échauffons-nous là et chantons. (Mais cela commencera mieux une ode étrangère. Je m'entends bien.)

XCIII[1]

NOTES ET FRAGMENTS

POUR LES ÉLÉGIES ORIENTALES.

Il faut employer cette fable orientale du rossignol amoureux de la rose, à laquelle les poètes persans font de si fréquentes allusions. Il faut imaginer quelque chose pour en rendre raison dans le goût des *Métamorphoses* d'Ovide; mais il ne faudrait point que cela fût commun. Peut-être dans les auteurs traduits du persan par Jones ou autre, je trouverai quelque idée.

As-tu vu cette belle?... qui a telle et telle grâce?... Je suis le rossignol amant de cette rose.

1. Éd. G. de Chénier. Le titre a été ajouté par nous.

Megnoun et Leilek... Gemil et Shauba qui faisait des vers comme Sapho.[1]

Peindre une belle Orientale avec sa chaussure de perles.

Où sont ces grands tombeaux qui devaient à jamais
D'une épouse fidèle attester les regrets?
L'herbe couvre Corinthe, Argos, Sparte, Mycènes;
La faux coupe le chaume aux champs où fut Athènes.
Ilion, de ces dieux qui bâtirent tes tours,
Contre le fils d'Achille implore le secours.
Et toi qui, subjuguant l'un et l'autre Neptune,
De Rome si longtemps balanças la fortune,
De tes murs aujourd'hui, de tes fameux remparts
On cherche vainement les cadavres épars.
Et vous, fiers monuments des arts et du génie,
Que la main d'une femme éleva sur l'Asie,
Prodigieuse enceinte où l'Euphrate étonné
Vit de ses flots vaincus le cours emprisonné;
Murs de bitume enduits, dont les vastes racines
Semblaient de l'univers attendre les ruines;
Jardins audacieux dans les airs soutenus,
Temples, marbres, métaux, qu'êtes-vous devenus?
Votre nom plus heureux, grâce aux chantres célèbres,
De la nuit envieuse a percé les ténèbres.

FIN DU PREMIER VOLUME.

1. V. la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Avant-propos		I
Notice sur André Chénier		V
Étude sur André Chénier, par Sainte-Beuve		XIII
Le Jeu de Paume		1
Hymne sur les Suisses		18

BUCOLIQUES

I.	L'Oaristys	22
II.	L'Aveugle	29
	Variante probable	38
III.	La Liberté	40
IV.	Le Malade	47
V.	Le Mendiant	52
VI.	Mnazile et Chloé	63
VII.	Lydé	65
VIII.	Arcas et Palémon	68
IX.	Bacchus	70
X.	Euphrosine	71

Pages.

XI. Hylas 72
XII. A F. de Pange. 74
XIII. Néère 74
XIV. Sur un groupe de Jupiter et d'Europe . . 76
XV. La jeune Tarentine. 81
XVI. Chrysé. 82
XVII. Amymone 83
XVIII. Mnaïs. 84
XIX. Traduct. de la jol. ép. d'Evenus de Paros. 85
XX. La jeune Locrienne. 86
XXI. Il faut en finir une ainsi 87
XXII. Hercule 87
XXIII. Un jeune homme dira 88
XXIV. Toujours ce souvenir. 89
XXV. Traduction de Platon 89
XXVI. J'apprends, pour disputer. 90
XXVII. Je sais, quand le midi. 90
XXVIII. Pasiphaé 91
XXIX. Tiré de Thompson 92
XXX. Traduit d'Euripide 93
XXXI. Fille du vieux pasteur 93
XXXII. Tiré de Moschus. 94
XXXIII. Accours, jeune Chromis 94
XXXIV. Les nymphes dansent au clair de lune. . 95
XXXV. Toi, de Mopsus ami ! 96
XXXVI. Imité de Sapho. 96
XXXVIII. Tiré d'Oppien 98
XXXVII. Pannychis. 98
XXXIX. A compter nos brebis 101
XL. Les colombes 101

Pages.

XLI. Mes mânes à Clytie 102
XLII. Il va chanter 104
XLIII. Les esclaves d'amour. 104
XLIV. Chanson des yeux 106
XLV. Blanche et douce colombe. 107
XLVI. L'esclave. 108
Dédicace à milady Coswai 112
XLVII. La poésie 115
XLVIII. Ma muse fuit. 116
XLIX. Un jeune berger dira 117
L. En commencer une autre ainsi 117
LI. Des vallons de Bourgogne. 119
LII. A une Anglaise. 119
LIII. Après en avoir commencé une. 120
LIV. En commencer une. 121
LV. Tiré d'Ovide, livre VIII, à la fin. 122
LVI. Bacchus se déguisait 122
LVII. O mes brebis. 123
LVIII. Reste ici, Pardalis 124
LIX. Enfant ailé, seul dieu. 124
LX. Chante-nous les deux enfants. 126
LXI. Pasiphaé ad amorem. 127
LXII. Là, du sage Minos 129
LXIII. Un jeune homme fou par amour. 130
LXIV. Diane 131
LXV. Proserpine. 133
LXVI. Vénus. 135
LXVII. Minerve 137
LXVIII. Sous le roc sombre et frais 138
LXIX Tu le sais ? 139

Pages.

LXX. Mysis 139
LXXI. Les Saisons 140
LXXII. Salut, aube au teint frais. 142
LXXIII. Secrets observateurs. 143
LXXIV. Vous, habitants ailés. 144
LXXV. Esquisses et projets. 146
LXXVI. Ma muse pastorale. 155
LXXVII. Idylle maritime. Dryas. 156
LXXVIII. Idylle maritime. Les Navigateurs . . . 158

ÉLÉGIES

I. A Abel 165
II. Imité d'une idylle de Bion. 166
III. O lignes que sa main. 167
IV. Ah ! je les reconnais. 170
V. Jeune fille, ton cœur. 173
VI. Aux frères de Pange. 174
VII. Aux mêmes 177
VIII. Pourquoi de mes loisirs. 179
IX. La Seine. 182
X. Au chevalier de Pange. 184
XI. Ah ! portons dans les bois 188
XII. J'ai suivi les conseils 189
XIII. Imité de la 16e idylle de Bion. 190
XIV. O Muses, accourez. 191
XV. Souvent le malheureux. 194
XVI. O jours de mon printemps. 196
XVII. Ah ! des pleurs, des regrets ! 199

Pages

XVIII. Au marquis de Brazais. 201
XIX. Mais ne m'a-t-elle pas juré 203
XX. L'art des transports 206
XXI. Reste, reste avec nous 207
XXII. O nuit, nuit douloureuse 210
XXIII. Première version : Animé par l'amour. . 213
Seconde version : Reine de nos banquets. 221
XXIV. S'ils n'ont point le bonheur. 222
XXV. Souffre un moment encore 224
XXVI. Non, je ne l'aime plus. 225
XXVII. Et c'est Glycère, amis... 228
XXVIII. De l'art de Pyrgotèle. 230
XXIX. De Pange, ami chéri. 232
XXX. A Lebrun 233
XXXI. De Pange, le mortel. 236
XXXII. A Lebrun 238
XXXIII. Hier, en te quittant. 242
XXXIV. O nécessité dure 244
XXXV. Allons, l'heure est venue 245
XXXVI. La lampe. 248
XXXVII. Je suis né pour l'amour. 251
XXXVIII. Aux deux frères Trudaine. 255
XXXIX. Oh ! puisse le ciseau 258
XL. Eh bien, je le voulais. 259
XLI. Tout mortel se soulage. 259
XLII. Quand à la porte ingrate. 260
XLIII. Tout homme a ses douleurs. 261
XLIV. Le courroux d'un amant 261
XLV. Viens près d'elle au matin 262
XLVI. Va, sonore habitant 262

Pages.

XLVII. Il n'est donc plus d'espoir 263
XLVIII. Partons, la voile est prête. 264
XLIX. Eh ! le pourrai-je au moins ! 264
L. Souvent le malheureux sourit 265
LI. Je suis en Italie, en Grèce... 266
LII. Ile charmante, Amphitrite 268
LIII. Soit que le doux amour 269
LIV. Sur la mort d'un enfant 270
LV. Allons, douce Élégie 272
LVI. Ah ! tu ne m'entends point. 273
LVII. Pour mon élégie nocturne 274
LVIII. Que sert des tours d'airain 275
LIX. Lorsqu'un amant qui pleure 276
LX. Au matin 276
LXI. Je revois tous ses traits. 277
LXII. O de nœuds mutuels. 277
LXIII. Non, ces doctes beautés. 278
LXIV. Non, laisse-moi, retiens. 278
LXV. Vois ta brillante image. 279
LXVI. Elle a pu me bannir 280
LXVII. Je dors, mais mon cœur veille. 280
LXVIII. Ainsi le jeune amant. 281
LXIX. O peuple des oiseaux. 282
LXX. Et moi quand la chaleur. 282
LXXI. Triste chose que l'amour. 283
LXXII. A l'heure où quelque amant. 283
LXXIII. On ne vit que pour soi 285
LXXIV. Je t'indique le fruit. 287
LXXV. Seul dans la forêt 289
LXXVI. Marseille. 290

Pages.

LXXVII. La Seine en sortant de Paris 291
LXXVIII. Des monts du Beaujolais 292
LXXIX. Notes et fragments. 292
LXXX. Tu dis qu'on a dit du mal de moi 296
LXXXI. L'Élégie est venue me trouver. 297
LXXXII. Élégie italienne. Éloge de la vieillesse. . 299
LXXXIII. Élégie italienne. O c'est toi ! 302
LXXXIV. Élégie italienne. Allez, mes vers. 303
LXXXV. Élégie italienne. Tel j'étais autrefois. . . 304
LXXXVI. Élégie italienne. O belle (son nom. . . . 305
LXXXVII. Élégie italienne. On pourrait imiter. . . 307
LXXXVIII. Élégie italienne. Au sommet de la montagne 307
LXXXIX. Élégie orientale. Salut, dieux de l'Euxin. 308
XC. Élégie orientale. Trop longtemps le plaisir. 309
XCI. Élégie orientale. Rustan peut en un mois. 310
XCII. Élégie orientale. La solitude 310
XCIII. Notes et fragments pour les élégies orientales. 311

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

PQ
1965
A1
1889
t.1

Chénier, André Marie
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY